

McGill University Libraries

PS 201 M52  
Autour d'Emerson.

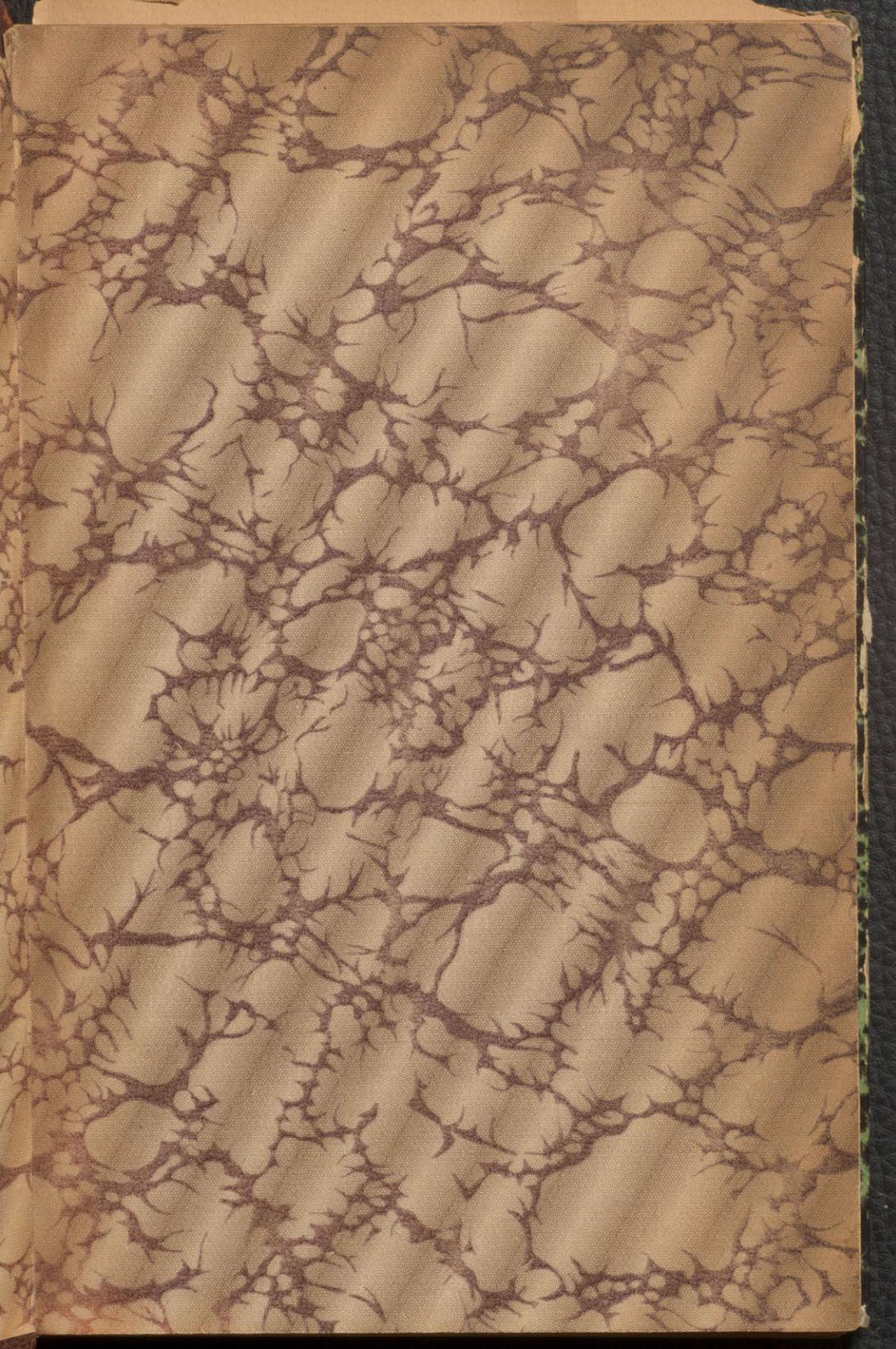


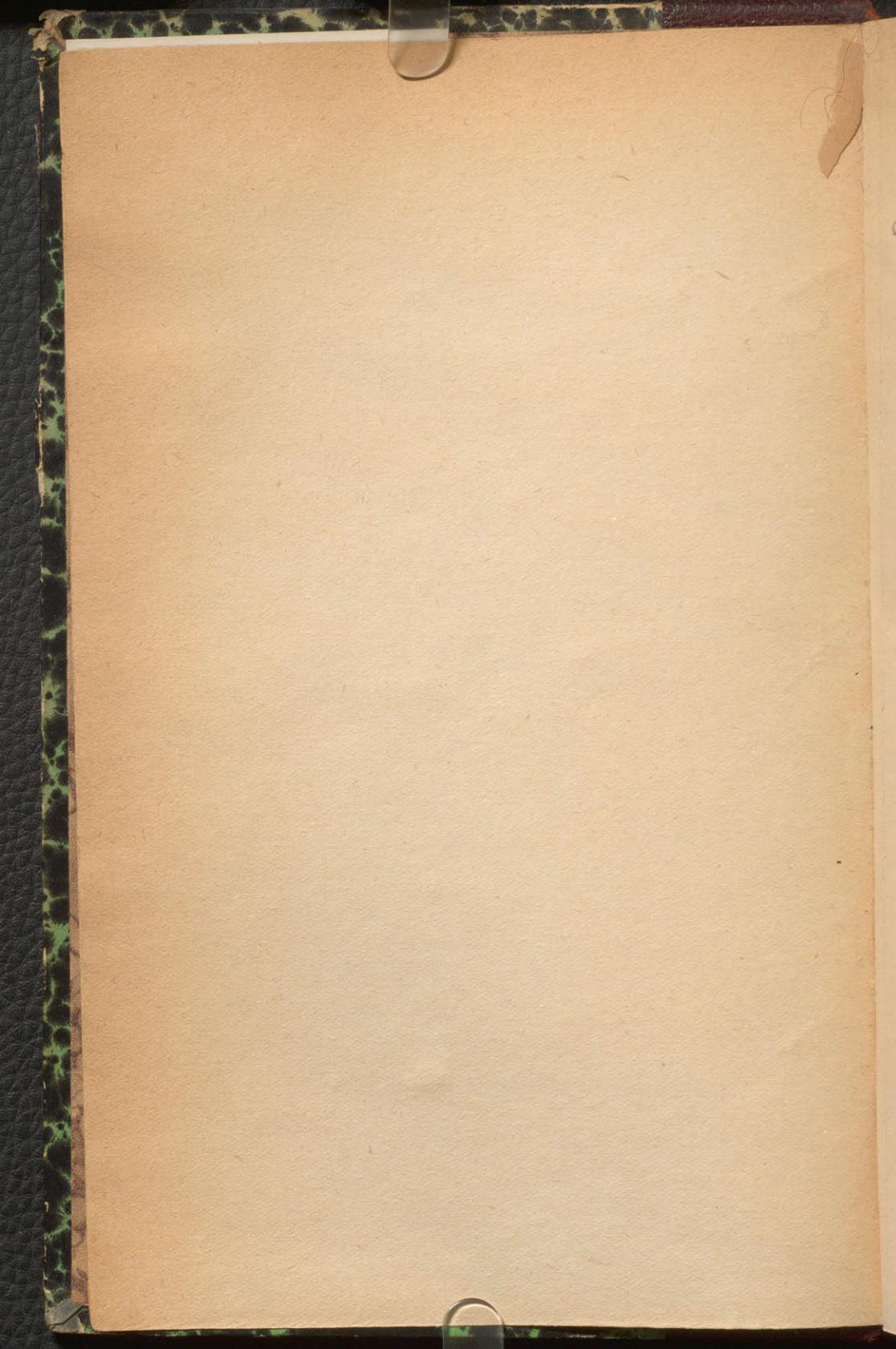
3 000 751 310 C



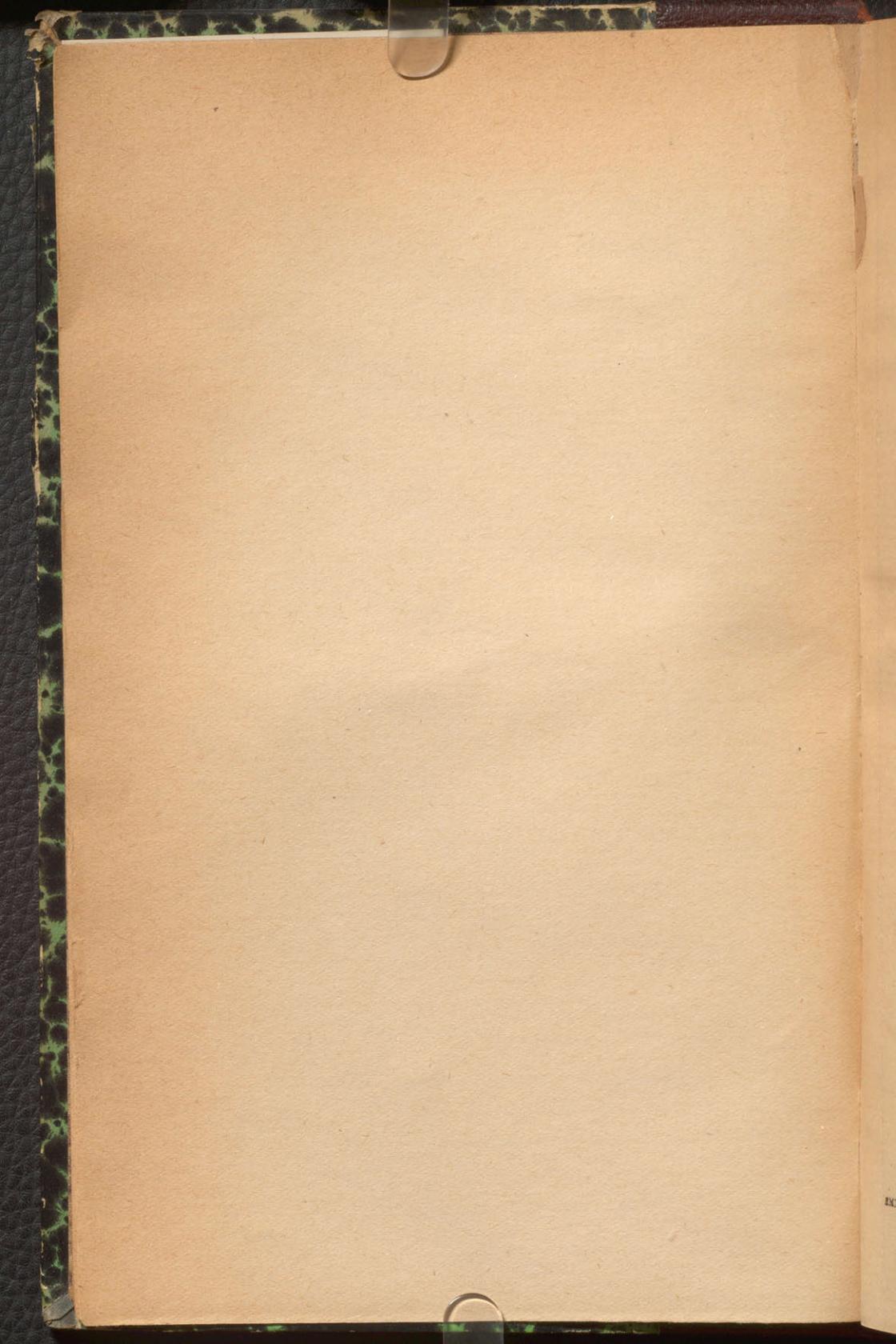
ACC. No 213490

DATE 1926.

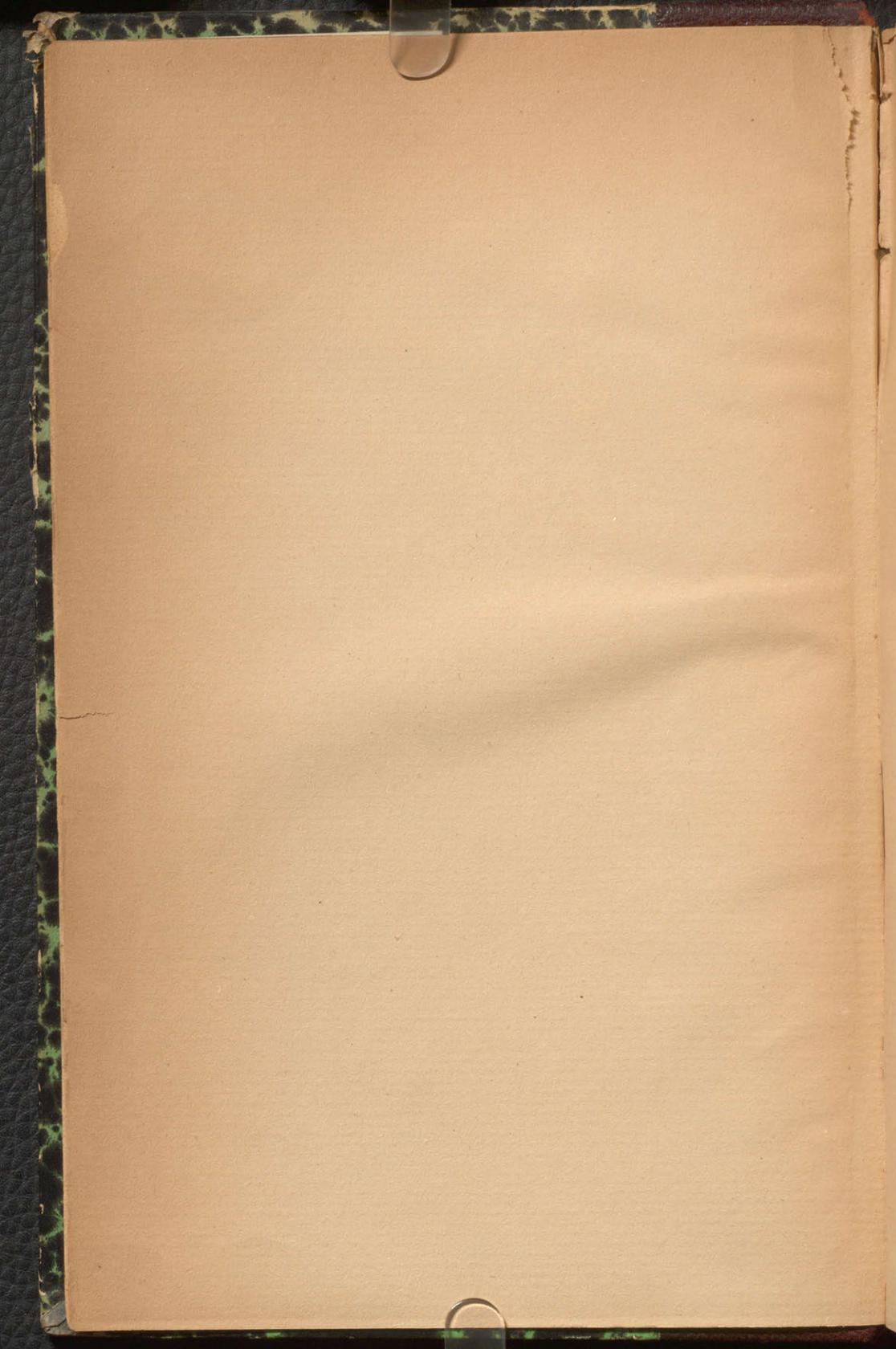


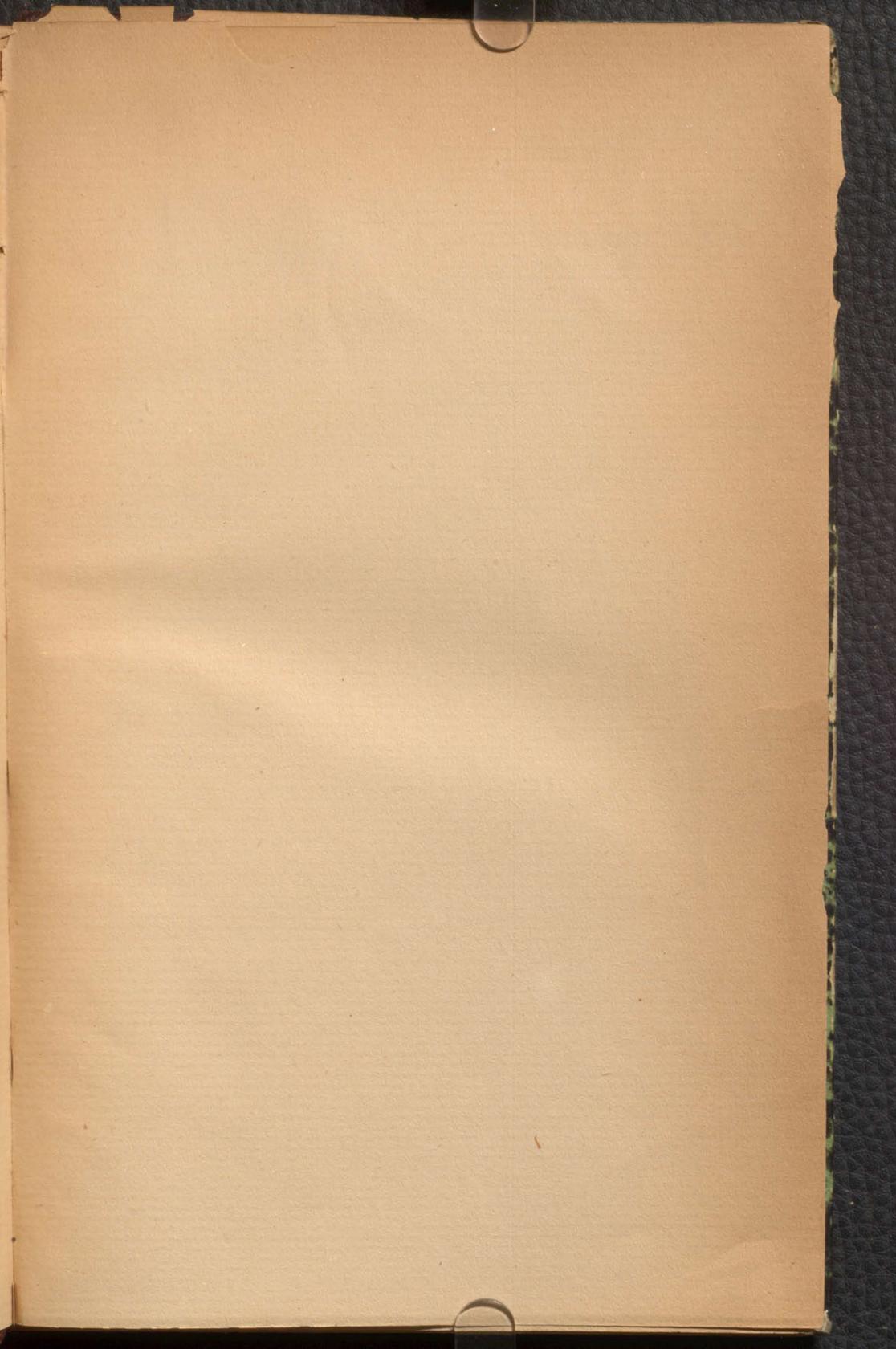


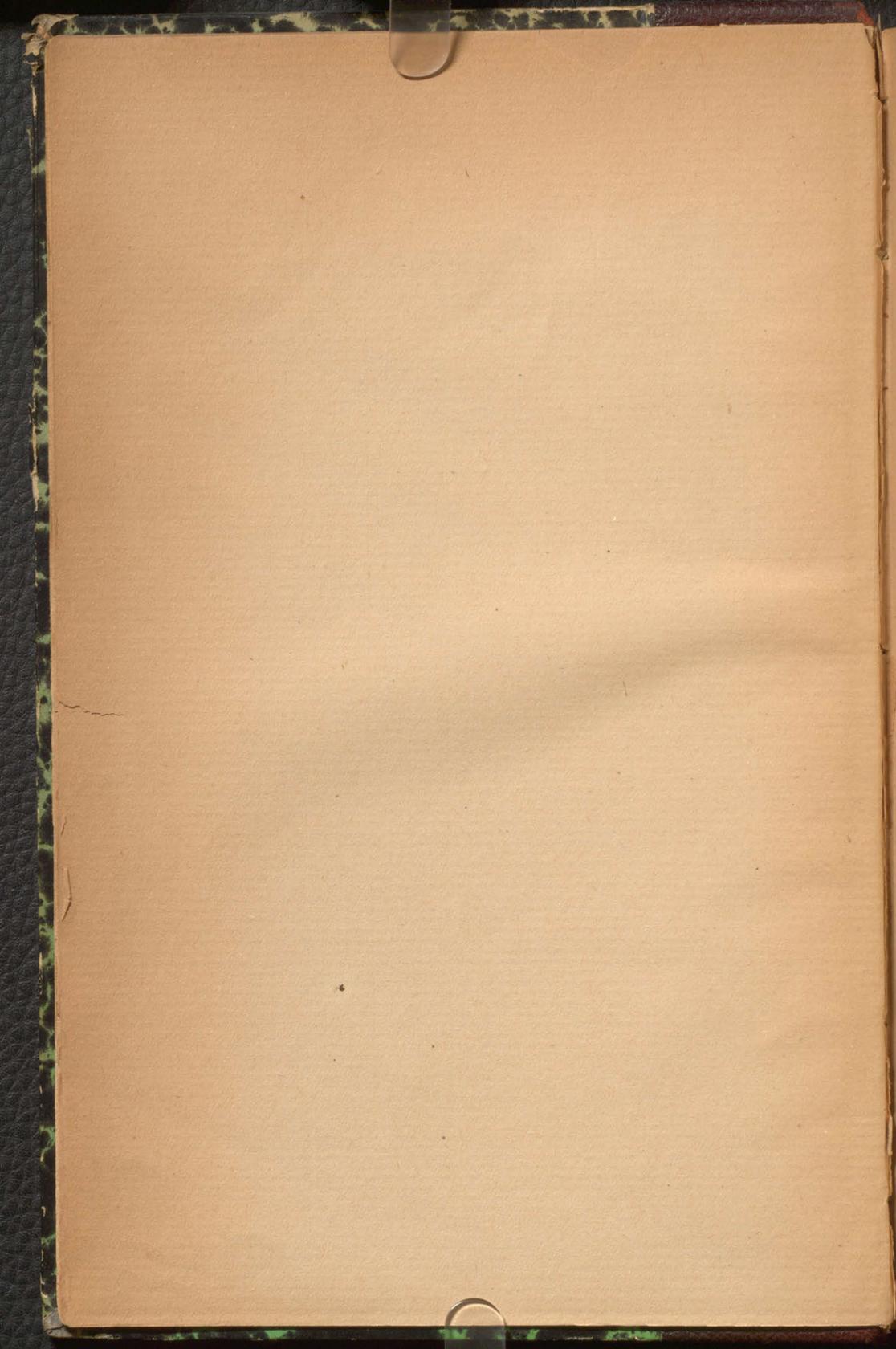
Romance











LMG  
24.815

AUTOUR D'EMERSON

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

Chez Armand COLIN, Editeur

**Mystiques et Réalistes anglo-saxons**, 1918, 294 pp. in-12.  
(Ouvrage couronné par l'Académie Française, Prix Montyon.)

**Autobiographie d'Emerson d'après son Journal intime**,  
1914-1918, 2 vol. 332-320 pp. in-12.

---

*En préparation :*

**Emerson et le Transcendantalisme** (*essai critique sur  
l'idéalisme américain*).

**L'esthétique d'Emerson** (*le beau, l'art, la poésie*).

---

Copyright by Éditions Bossard, Paris, 1923.

RÉGIS MICHAUD  
PROFESSEUR DÉTACHÉ A L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE.

---

LA PENSÉE AMÉRICAINE

---

AUTOUR  
D'EMERSON



ÉDITIONS BOSSARD  
43, RUE MADAME, 43  
PARIS  
1924

PS201 M52 McLennan  
Michaud, Regis,  
Autour d'Emerson  
71848979

VZ537Ym

## AVANT-PROPOS

*Le présent ouvrage, qui fait suite à mes Mystiques et Réalistes anglo-saxons, est composé d'essais variés sur des écrivains américains représentatifs d'hier et d'aujourd'hui groupés autour d'Emerson. Malgré la crise de « radicalisme » que traversent actuellement les États-Unis et la révolte des « jeunes » contre l'idéal de leurs pères, la grande figure d'Emerson continue à dominer l'horizon intellectuel américain. Emerson il est vrai compte aujourd'hui autant de critiques que d'admirateurs. Ni M. Mencken ni M. Waldo Franck ne sont très tendres pour lui. Ils lui en veulent de s'être consolé trop aisément des misères du temps présent dans sa cité des nuages, et d'avoir esquivé la solution de maints problèmes en se réfugiant au plus haut de Sirius. Je n'entreprendrai pas de plaider pour Emerson les circonstances atténuantes. Il n'en a pas besoin. Son éclectisme est fait de bien des éléments divers. Sa doctrine est un théâtre à double étage, en haut les nuées, en bas les réalités pratiques dont il eut, quoi qu'on en dise, le sens aigu. Comme il le prétendait non sans raison, sa métaphysique est toute à des fins d'usage. Au plus haut de sa pensée, il n'ignora d'ailleurs point le détachement intellectuel. Dans un milieu sentimental, il prêche le culte de l'intellect. L'art de dis-*

societ est bien loin de lui être inconnu. Il a été, ainsi que j'ai essayé de le montrer en le rapprochant de Nietzsche, un professeur convaincu de détachement intellectuel et de gaie science poussés jusqu'à l'amoralisme. En tout cas nul ne lui disputera son titre d'individualiste intégral et d'aristocrate convaincu.

Autour d'Emerson, j'ai groupé une « famille d'esprits », Margaret Fuller, Thoreau, les deux James, le poète William V. Moody, Henry Adams, tous à leur façon, et même quand ils contredisent le maître, des Emersoniens authentiques. D'Emerson Margaret Fuller fut vraiment la fille spirituelle, exemple tragique avant la lettre du malaise intellectuel d'aujourd'hui, martyr du déchirement entre les aspirations artistiques et les contraintes puritaines. Thoreau fut un véritable sosie d'Emerson. La pénombre mystique où il projette volontiers ses personnages, l'idéalisme inquiet de Moody, la façon dont il dispute à l'utilitarisme envahissant les droits de l'esprit, sont bien un héritage du maître. Quant aux deux James ils sont nés sous l'égide de Concord qu'Henry a surnommée « petite ville plus grande que toutes ». On ne saurait bien comprendre le prestigieux romancier que fut Henry James sans le rattacher pour l'art à Nathaniel Hawthorne et pour la pensée à Emerson. Il est le produit direct de cet idéalisme de la Nouvelle-Angleterre dont les Essais d'Emerson nous présentent la quintessence. L'idéalisme de ses héros et surtout de ses héroïnes, leur penchant presque morbide à l'introspection, le goût qu'ils ont de se perdre dans les dédales du subconscient, l'aura mystique qui les enveloppe, tout cela est bien au ton d'Emerson.

Entre la pensée d'hier et celle d'aujourd'hui, entre le transcendantalisme et le « réalisme » des nouveaux philosophes, Henry Adams fait le pont. Lui aussi idéaliste, moraliste, et à

tout prendre transcendantal, Adams essaie une interprétation scientifique du fatalisme emersonien. Comme Emerson, il oppose science et conscience, comme lui il assigne à l'activité de nos facultés les plus hautes un but idéal, et il écarte l'idée d'une civilisation où le dollar serait le signe de toutes les valeurs. Adams, il est vrai, ne ménage pas ses sarcasmes à un dogme sacré pour Emerson : celui de l'évolution. Mais sur ce point c'est plutôt Darwin que le maître de Concord qu'Adams réfute. Pour Emerson l'évolutionnisme était surtout une vue poétique de l'esprit et il se gardait bien de nier notre liberté, si nécessaire qu'il la conçût. Moins optimiste qu'Emerson, Adams n'en est pas moins que lui jéru d'aristocratie et d'individualisme. Au règne des foules, à la démocratie triomphante, il oppose la self-reliance, le gouvernement de nous-mêmes par nous-mêmes sous les auspices de la raison.

L'étude sur le malaise intellectuel et social complète ces études et nous ramène en pleine actualité. Le lecteur y retrouvera la plupart des protagonistes présentés dans les essais qui précèdent, replacés cette fois dans un tableau sommaire, mais assez complet, de la littérature américaine d'aujourd'hui. Lors de sa publication dans une revue française, cet essai parut injustement pessimiste à certains de nos amis d'Amérique. Ils oublièrent qu'il n'est en définitive qu'un compte rendu copieux du réquisitoire signé contre la civilisation américaine par trente de leurs critiques les plus marquants. Tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes en Amérique. Des critiques autorisés nous le disent, et j'ai tenu à leur faire écho. Pourquoi l'Europe et en particulier la France auraient-elles le monopole des décadences ? Mais il ne s'agit pas de décadence.

Une élite, si distinguée qu'elle soit, ne saurait aller à l'encontre de la poussée vitale optimiste qui emporte cent millions d'in-

*dividus assurés de leur vouloir-vivre. Il était bon toutefois de prendre note de ce signe des temps, ne fût-ce que pour réagir contre des préjugés courants ou des flatteries à gages. Mégalo-mane par tant d'endroits, l'Américain n'en est pas moins très accueillant à la critique. Il aime à se raconter; il a la maladie de s'examiner et de se connaître; il demande qu'on l'interroge; il a le goût et le génie du reportage et de l'interview. Il est constamment en mal de changement et de réforme. Sa franchise sur ce point est une de ses plus belles qualités. Dans un monde à transformations incessantes, le critique, même pessimiste, mais bien intentionné, fait rôle de constructeur.*

*Personne en France ne doute de la prospérité matérielle des États-Unis et tous lui envient leur bonheur, leur confiance, leur entrain, leur jouvence. Mais, selon la doctrine emersonienne des « compensations », tout se paie et rien n'est parfait en ce monde. Il est permis, même à un peuple comblé, jeune et florissant, de sentir ce qui lui manque et de chercher douloureusement à résoudre certains problèmes vitaux pour lui; il lui est permis de songer, ne fût-ce que par fierté, à s'émanciper de certaines tutelles pour ne devoir qu'à soi sa culture, sa pensée et son art rajeunis. Le pessimisme sur ces points ne saurait qu'être digne d'éloge et c'est pour cela que je l'ai relevé. Chaque peuple a la littérature, la philosophie et l'art qu'il mérite et la renaissance littéraire bat son plein aux États-Unis. Poètes, essayistes, romanciers, dramaturges abondent. Comment désespérer du pays d'Amy Lowell, de Sandburg, de Frost, de Cabell, de Dreiser, de Sherwood Anderson, de Sinclair Lewis, de O'Neill, etc?...*

*La note française n'est pas absente de ce livre. Homme d'une vaste culture, penseur doublé d'un scholar, Emerson en littérature ne professa jamais la doctrine de Monroe. Il a été à*

sa façon, comme Matthew Arnold, Brandès et notre Anatole France, un grand Européen à qui rien d'humain ne fut étranger. Accueillante et ouverte, sa philosophie est, de fait, très éclectique. Il est tout imprégné d'idéalisme antique et surtout platonicien, de métaphysique orientale, de mysticisme swedenborgien tempérés et raisonnés à l'aide de Montaigne et de Gœthe. Sa philosophie, dans ses grandes lignes, est sortie tout armée, comme Minerve du cerveau de Jupiter, des aphorismes antiques recueillis dans l'Histoire comparée des systèmes de philosophie du Français de Gérando.

Depuis les premières traductions des Essais, Emerson a été en France l'objet de nombreuses traductions et adaptations. Un chapitre lui reviendra dans l'histoire des influences étrangères dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup>. Il a été chez nous et dans les pays de langue française un professeur d'idéalisme. Il a exercé une influence profonde sur nos écrivains et nos penseurs à tendances symbolistes et mystiques. Maeterlinck l'a traduit, commenté, et se l'est si bien approprié qu'il est difficile dans tel de ses livres, comme le Trésor des Humbles, de faire la part de ce qui revient à l'un et à l'autre. La vogue d'Emerson chez nous a été contemporaine de ce que l'on a nommé le renouveau de l'idéalisme au cours des deux lustres surtout qui ont précédé la guerre. La diffusion de son œuvre a contribué puissamment au succès des philosophies de l'intuition : pragmatisme, bergsonisme. En dehors de toute littérature il a été pour nombre de Français un évangéliste laïque, un maître de culture morale et de pensée libre fortement dosée de religiosité.<sup>7</sup> Son influence parmi nous n'est pas morte. On la retrouverait dans maints essayistes d'aujourd'hui, par exemple dans ces variations tout emersoniennes sur « le règne du cœur » ou « la possession du monde » auxquelles s'abandonnait

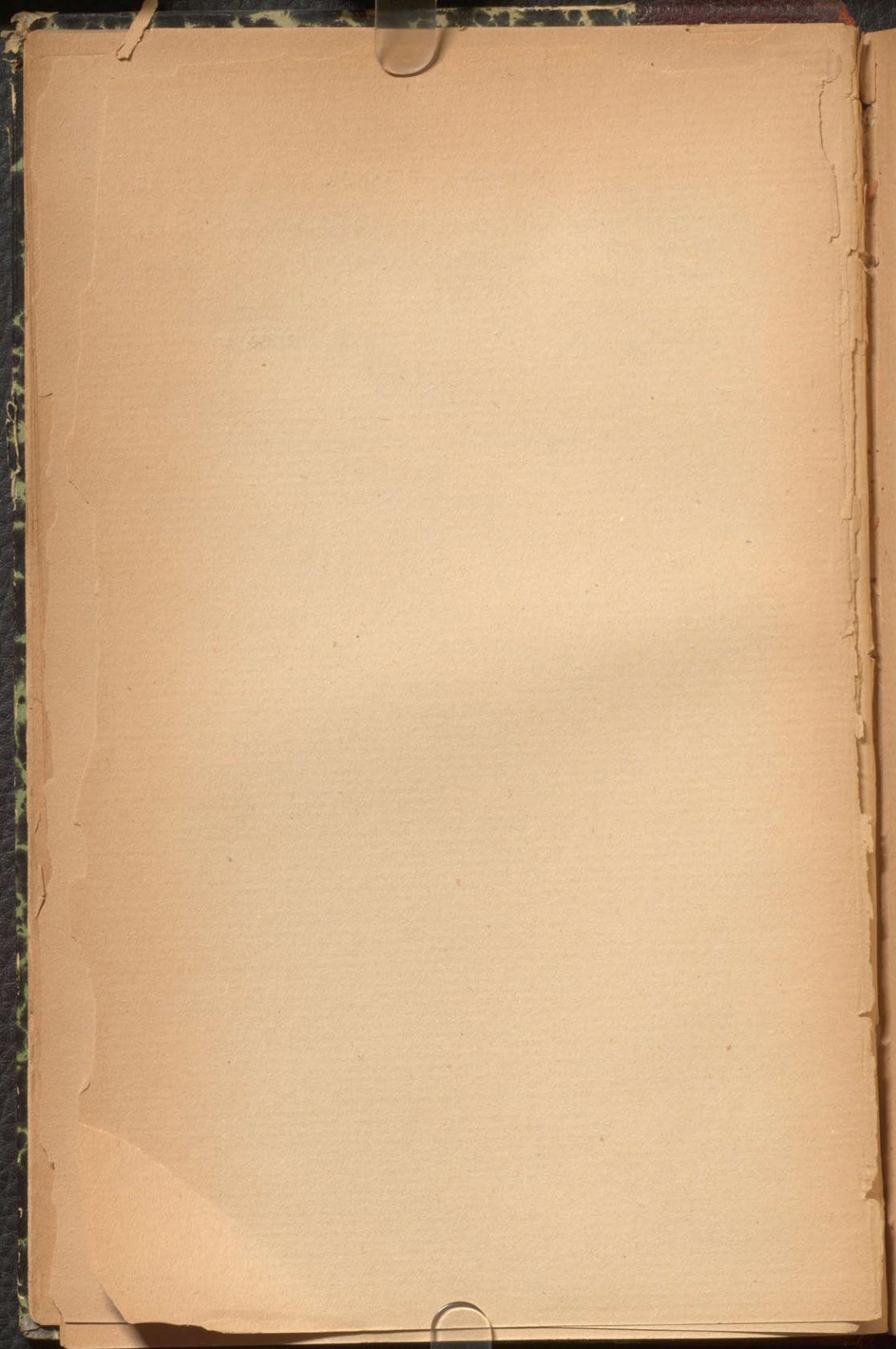
en des livres récents un des directeurs de conscience laïque les plus écoutés de ce temps.

Opposition de la raison intuitive à l'entendement discursif, ébauche surtout d'un système évolutif du monde qui pat de l'âme pour y revenir, les points de contact sont nombreux entre emersonisme et bergsonisme, comme on le montrerasans doute un jour.

Quant à la méthode et à l'esthétique de ces études, elles ne prétendent à rien sinon à être le résultat d'une patiente imprégnation et d'une lente « cristallisation ». Elles ont été composées en Amérique, au contact direct et dans l'ambiance même des auteurs qu'elles discutent, au cours de maintes visites et excursions dans les bois de Concord, au bord de Widen, dans la maison de Thoreau, dans la « librairie » d'Emerson où l'hospitalité du Dr Edward Emerson, son fils, m'a permis de feuilleter des livres tout fleuris de marginalia qui aidèrent l'auteur des Essais à composer son miel. Pour l'écriture, j'ai voulu suivre le conseil de Henry James et composer « froi the center outward », du dedans au dehors, sans me fatiguer d'avoir réussi, mais toujours soucieux de percer jusqu'à l'âme à travers les surfaces et contingences. En lisant ou critiquant ses auteurs favoris, chacun refait son rêve. L'idéal des Anglo-Saxons n'est pas le mien, mais j'ai aimé la sérénité, la incertitude, l'idéalisme, le naturel surtout et les intuitions de leurs grands livres. Un essai d'Emerson, un roman de James, une page du Journal de Thoreau et, de nos jours, un poème de Frost, une épitaphe d'Edgar Lee Masters, une nouvelle de Sherwood Anderson, pour ne nommer que ceux-là parmi tant d'autres de mérite égal, sont des absolus dans l'art, d'un trait puissant et d'une originalité indiscutable.

*Je me permets de dédier ces études à tous les bons lettrés de France et d'Amérique épris de se comprendre et de s'estimer mutuellement.*

R. MICHAUD.



I

## Emerson et Nietzsche

L'ESTIME en laquelle Nietzsche tenait Emerson, une biographie récente nous le rappelait (1). Après avoir lu Emerson à Pforta, Nietzsche le retrouve en 1874 et le recommande à ses amis. Dans le penseur américain l'auteur de *Zarathoustra* goûtait particulièrement « l'émotion pure qui éclaire la dix-huitième année des hommes », un réalisme sain, l'attachement à la vie, la sincérité et l'allégresse dyonisiennes. Mais il y a davantage selon nous. Qui lit Emerson ne saurait manquer de rapprocher sa pensée de celle de Nietzsche sur plus d'un point essentiel.

### LE SURHOMME.

Quelles affirmations mieux faites pour flatter Nietzsche que certains aphorismes emersoniens : « Pour être un homme, il faut être un non-conformiste (2). » « Toutes les lois excepté celles que l'homme fait expressément

(1) Daniel HALÉVY, *La Vie de Frédéric Nietzsche*, 2<sup>e</sup> édition, p. 158. On consultera avec fruit sur le même sujet l'ouvrage de M. ANDLER, *Les Précurseurs de Nietzsche*, Paris, Bossard.

(2) *Œuvres (Centenary Edition)* II, p. 50. Outre les citations données passim il faut relire en entier l'essai sur la *Self-Reliance* et dans *La Conduite de la Vie*, les essais intitulés *Puissance (Power)* et *Culte (Worship)*.

pour lui-même sont ridicules (1). » Le sage n'obéira qu'à sa loi naturelle (2). Tout ce qu'il ne recréera pas de lui-même pour son propre usage sera sans valeur pour lui. Société, codes, gouvernements, églises, il se passera de tout. Il préférera la haine à l'amour « pleurant et geignant ». Les amis, qu'importe? Qui peut faire monter vers lui les prières et la piété du genre humain « n'a que faire d'un cénacle d'admirateurs (3) ». « Être grand, c'est être incompris (4). » — Et poussant ses aphorismes jusqu'à cette ironie toute nietzschéenne qui n'est point rare dans ses livres, Emerson rapporte cette réponse d'enfant terrible, faite dans sa jeunesse à un dévot qui mettait en doute la valeur de ses expériences religieuses : « Si je suis fils du diable, je vivrai du diable (5)... » Puis, du sarcasme passant à la menace : « Quand Dieu déchaîne un penseur sur la planète, gare! tout est en danger (6)... » Ce Zarathoustra, ou plutôt, d'un autre nom qu'il se donnait, cet Osman de Concord se présente aux hommes les mains pleines d'explosifs. Y avait-il de l'anarchiste chez ce philosophe ?

Le *moi* s'affirme dans la force. Le culte de la force est dans Emerson. Il définit l'héroïsme « l'attitude militaire de l'âme (7) », et, dans l'essai intitulé *Power* (8), affiche une témérité qui dut effaroucher autour de lui les puritains. La force, selon Emerson, est ou peut être amoral (9). Quelque méchanceté est inséparable de bons muscles (10). Emerson vante les hommes qui, « possédant

(1) III, 205.

(2) II, 50 seq.

(3) II, 216.

(4) II, p. 58.

(5) II, p. 50.

(6) II, p. 308.

(7) II, p. 250.

(8) *Conduct of Life*.

(9) *Ibid.*, p. 64.

(10) P. 66.

abondance de sang artériel, ne sauraient vivre de noix, de thé et d'élégies » et pour lesquels « les romans et le whist » sont insupportables. A ces hommes, il faut « l'aventure, la guerre, la mer, la mine, la chasse, risques immenses, joies de la vie aventureuse (1) ». — L'homme idéal est un pacifiste armé. Dans cette apothéose de la force, quand Emerson évoque « les soldats de Napoléon, brigands enchaînés à la gloire (2) », c'est Stendhal avec Nietzsche que l'on croit entendre.

Avec quel enthousiasme, dans l'essai intitulé *Worship* (3), après avoir signalé la décadence de l'idéal autour delui, Emerson indique les moyens de salut : « Remplaçons, écrit-il, le sentimentalisme par le réalisme et osons dévoiler ces simples et terribles lois qui, visibles ou invisibles, sont partout présentes et agissantes (4). » Préférons l'être au paraître, le caractère à la représentation. « La vertu la plus haute est toujours contre la loi (5). » « Ce qu'on nomme religion effémine et démoralise. » Pour être immortel il suffit d'en valoir la peine. Construisant à mesure que derrière lui croule l'ancien idéalisme, c'est avec l'enthousiasme de Zarathoustra célébrant la gloire du plein midi découvert, qu'Emerson annonce l'avènement de l'« Église des hommes de l'avenir... qui aura le ciel pour charpente, la science pour symbole... et qui absorbera beauté, musique, peinture, poésie... Religion de l'homme seul, elle consistera à adorer « la Pensée et la Puissance sans nom », ainsi que « les lois vivantes ». « Honneur à qui se sent toujours dans la présence des hautes causes (6). »

(1) P. 68.

(2) P. 72.

(3) *Conduct of Life*.

(4) *Ibid.*, p. 215.

(5) *Ibid.*, p. 238.

(6) *Ibid.*, pp. 241-242.

Tel est d'après Emerson l'idéal du « *plus-man* »<sup>(1)</sup>, de l'homme supérieur prototype du surhomme. Tous les hommes sont invités à se grandir. Ils le peuvent en se conformant à leur loi essentielle et en adhérant à la Surâme, à l'âme universelle qui les domine et les contient :

Quand s'en vont les demi-dieux,  
les dieux arrivent<sup>(2)</sup>.

A pareil idéal il vaut la peine de sacrifier la réalité :

La terre encombrée crie : « Trop d'hommes »  
Mon avis est d'en tuer neuf sur dix,  
Et d'enrichir des dépouilles de tous  
L'unité survivante<sup>(3)</sup>.

Philosophe « poli, doux et réservé », Emerson ne pousse pas comme Nietzsche la théorie au tragique. Elle n'en est pas moins en germe dans ses écrits. Prudent et soucieux comme Montaigne de ne soutenir ses opinions extrêmes que jusqu'au feu exclusivement, il n'en exprime pas moins, dans le *Journal* surtout, des idées révolutionnaires et capables de mettre le feu aux poudres : « Peu importe au héros ce que sont les lois<sup>(4)</sup>. » « Je ne prononcerai plus une syllabe qui sous-entende cette folie énorme et ennuyeuse de l'église et de l'état. Je les effacerai de ma pensée pour refaire un monde neuf à chaque mot, pour parler en homme raisonnable aux hommes raisonnables<sup>(5)</sup>. »

« Nous aimons la morale jusqu'à ce qu'elle vienne à nous chargée de mélancolie et grondeuse outrageusement. Comme nous préférons alors l'intellect qui fait la clarté<sup>6</sup>. »

(1) *Ibid.*, p. 58.

(2) *Poems*, p. 92.

(3) *Ibid.*, p. 27.

(4) I, p. 324.

(5) *Correspondance avec Horace Furness*, pp. 9-10.

(6) *Journal*, VI, p. 480.

Sur les illogismes de l'éthique courante Emerson note : « exemple capital aujourd'hui, le respect de la loi comme étant l'expression de la volonté des hommes, et l'obéissance à la loi quand elle va à l'encontre du vouloir de l'humanité. Tous les grands hommes, tous les hommes logiques, tous les hommes originaux gardent l'œil fixé sur la proposition majeure, sur l'objet de la loi et en ressentent vivement et immédiatement la violation (1) ». Ailleurs Emerson, avec une sorte de lyrisme dyonisiaque, célèbre la présence d'un démon qui, caché partout, transmue les valeurs, « concilie les contraires, rachète les insuffisances, expie les péchés ou bien en fait des vertus, enterre dans l'oubli l'accablant passé historique, change les religions en légende, ainsi que les philosophies, les nations et les individus; retourne la balance de l'opinion et de la réputation; réduit les sciences à des opinions et fait de la pensée actuelle la clef de l'univers et l'œuf de l'histoire à venir (2) ».

### TRANSMUTATION DES VALEURS.

« Je bouleverse tout (3) », a écrit Emerson, penseur pourtant pacifique. On n'arrive selon lui à prendre conscience de la vraie loi et à communier avec la surâme — forme impersonnelle du surhomme — qu'en s'affranchissant, au moins en esprit, des contraintes extérieures : hérédité, éducation, religion. Pour devenir homme dans toute la plénitude du mot, il faut « percer un puits artésien à travers conventions et systèmes (4) ». On ne s'unit à la surâme que par une sorte de superposition des pen-

(1) *Ibid.*, VIII, pp. 479-480.

(2) *Ibid.*, VII, 159.

(3) II, p. 318.

(4) *Nature*, 2<sup>e</sup> p. 196.

sées et des sentiments humains. On atteint ainsi l'état d'âme *transcendental* qui est « la béatitude morale » et, pour ainsi dire, le paradis d'Emerson <sup>(1)</sup>.

A ce sujet il semble même qu'une fois pour le moins Emerson ait entrevu l'inversion nietzschéenne. Il écrivait déjà dans l'essai intitulé *Self-Reliance* : « Qui veut cueillir les palmes immortelles ne doit pas s'arrêter au mot de bonté, mais examiner si vraiment la bonté est telle <sup>(2)</sup>. » Dans un passage du *Journal*, il va plus loin : « *Je voudrais savoir si quelqu'un est jamais monté sur une montagne assez haut pour dominer le bien et le mal, les voir se confondre et mêler leur cours, de sorte que la justice n'eût plus de sens pour lui* <sup>(3)</sup>... » — Quelle application exacte Emerson prétendait-il faire de cette maxime que le contexte éclaire insuffisamment, il est assez malaisé de le dire : le sens en paraît cependant évident. Il semble bien qu'Emerson ait senti, comme Nietzsche, la possibilité de regarder « par delà le bien et le mal ». — Zarathoustra aurait pu descendre des hautes vallées de l'Engadine et se révéler en répondant affirmativement à cette question d'Emerson.

Emerson qui voyait, tout à l'heure, du danger pour l'univers dans l'avènement d'un penseur nouveau, a montré plus d'une fois le monde à la merci d'une génération nouvelle : « Les choses chères aux hommes à l'heure où nous sommes, le sont à cause des idées qui ont émergé au-dessus de leur horizon intellectuel et qui sont la cause de l'état présent, comme le pommier est la cause de ses pommes. Un degré nouveau de culture révolutionnerait instantanément le système entier des choses humaines <sup>(4)</sup>. » Ainsi, pour Emerson comme pour Nietz-

<sup>(1)</sup> Cf. tout l'essai intitulé *The Over-Soul*.

<sup>(2)</sup> II, p. 50.

<sup>(3)</sup> *Emerson's Journal*, II, p. 435.

<sup>(4)</sup> II, 310.

sche, la transmutation de toutes les valeurs est d'origine intellectuelle. Elle implique un changement de point de vue et d'idée. C'est un aspect de la transcendance. Les révolutions, avant de se produire en pratique, ont lieu d'abord dans l'esprit. Notre civilisation actuelle est fondée sur le sensualisme, sur la perception de premier plan qui prend les réalités tangibles pour ce qu'elles paraissent. Mais il y a plusieurs zones superposées, plusieurs étages de la connaissance. Le vrai ne réside pas au ras du sol. Sous nos sens s'étend le domaine des vérités « premières », ce qu'Emerson nomme les « tuitions ». Au-dessus se trouvent les « intuitions », sur deux étages superposés de pensées « secondes » et de pensées « troisièmes ». Le vrai naît de la rencontre et de la coïncidence des tuitions et des intuitions, des pensées « premières » et des pensées « troisièmes » que découvre la raison intuitive et affective, la raison du cœur. Emerson abandonne à l'entendement les pensées « secondes », inférences, jugements, préjugés et « idoles », fondement de la société, de la morale, de la coutume et de l'histoire.

C'est de cette classification tripartite de nos pensées<sup>(1)</sup>, inspirée semble-t-il par un aphorisme de Dugald Stewart, qu'Emerson part pour s'élever sur les cimes de la transcendance à la suite de Zarathoustra, par delà le bien et le mal. Passé de la connaissance « vespérale » à la connaissance « matutinale », du point de vue de l'entendement abstrait à celui de la Raison intuitive, Emerson ouvre maintenant devant nous les portes de la « joyeuse science ».

Impossible de dire dans quelles directions viendront les dieux nouveaux, mais soyons prêts à leur faire accueil.

(<sup>1</sup>) *Journal*, II, 388. « Nos pensées premières et troisièmes coïncident. » Cf. aussi *ibid.*, 435 : « Écrire sur la coïncidence des pensées premières et troisièmes et l'appliquer aux affaires, à la religion, au scepticisme. »

Soyons prêts à modifier notre table des valeurs fût-ce même pour faire place aux innovations de Démos. Réjouissons-nous. Le monde est fluide et malléable, parce qu'il repose sur la pensée et qu'il en dépend. Le sport au sens le plus élevé du mot, l'art de se jouer sur les surfaces, « est la fleur et l'éclat de la santé parfaite. Le grand homme ne daignera rien prendre au sérieux. Que tout soit aussi gai pour lui que le chant du canari, fût-ce la construction des cités ou l'abolition des sottes et antiques églises et celle des nations qui, pendant des milliers d'années, ont encombré la terre <sup>(1)</sup> ». Armé par les certitudes du for intérieur, par la coïncidence des pensées premières et troisièmes, Emerson s'offre le luxe de l'ironie transcendante.

### LE RETOUR ÉTERNEL.

On retrouve dans le monisme emersonien, et dans le fatalisme transcendant qui en découle, les éléments essentiels de la doctrine nietzschéenne du « retour éternel ». Tout est pareil, « l'univers est mathématique. Il n'y a dans sa courbe vaste et fluide aucun hasard <sup>(2)</sup> ». Tout est déterminé. « Je puis changer, mais je ne passe pas <sup>(3)</sup> », dit l'arbre dans la Chanson du *Pin*. « L'univers comme un perroquet répète à satiété la même note <sup>(4)</sup> ».

Pour connaître un élément, explorez-en un autre;  
Dans le second le premier reparaît <sup>(5)</sup>.

De là à formuler la doctrine du retour éternel, il n'y avait qu'un pas. C'est dans le beau poème métaphysique inti-

<sup>(1)</sup> II, 256.

<sup>(2)</sup> *Conduct of Life*, p. 81.

<sup>(3)</sup> *Poems*, p. 57.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>(5)</sup> *Ibid.*

tulé *Jour de mai* que l'idée se trouve le plus nettement exprimée :

En rond tourne le monde, prends-y garde,  
L'une fois arrivé arrivera deux fois.  
Sphère ou ciron toutes choses retournent.  
De l'oiseau entendu je rentendrai le chant  
Et du vallon d'Auburn je rêverai le rêve (1)...

On ne saurait désirer rien de plus poétiquement précis, et la lecture d'un pareil passage faite par Nietzsche dans les bois de Sils Maria aurait sans doute été pour lui une confirmation de ses plus hautes pensées.

Hâtons-nous cependant de le dire. Si précise qu'en soit l'expression, il s'en faut que le retour éternel ait paru à Emerson aussi fatidique qu'à Nietzsche. A l'aise dans son panthéisme et sans souci des contradictions, tant est vaste la sphère de ses pensées, Emerson n'en affirme pas moins avec sa belle confiance habituelle le changement éternel. Il le proclame : « La loi de la nature c'est l'éternel changement(2). »

L'idée du cercle clos et parfait où gravite le monde réjouit Emerson au lieu de l'attrister. Ce qui le frappe c'est bien moins le retour inexorable de cette roue d'Axion, la répétition inéluctable du passé dans l'avenir, que la possibilité de remédier demain aux imperfections d'hier :

Comme si demain devait épanouir  
De mes rêves du soir la rose évanouie (3)...

Selon lui, tout retour est un recommencement perpétuel (4). Sans doute, pour lui comme pour Nietzsche, le cercle est-il en principe fermé, la surâme ou âme du monde contient implicitement tout ce qui doit être,

(1) *Ibid.*, p. 169.

(2) II, p. 197.

(3) *Poems*, p. 173.

(4) *Nature*, p. 199.

mais ses manifestations sont successives et laissent place au mystère et à l'imprévu. Emerson est évolutionniste. Il voit l'univers se répéter sans doute quant à la substance, mais se renouveler sans cesse accidentellement; ce qui permet au poète, dans l'état le plus haut de la connaissance, de découvrir d'incessantes analogies. « Sans doute, tous les éléments sont-ils présents (dans le monde), mais ce sont tantôt les uns, tantôt les autres qui paraissent; ce qui hier était au premier plan se trouve aujourd'hui au dernier (1). » La répétition des phénomènes intéresse moins Emerson que leur diversité. Identité dans variété : telle est bien sa formule. Aussi le voyons-nous terminer sur une profession de foi *mélioriste* le poème où l'idée du retour éternel se présentait à lui dans le cadre riant du renouveau. Il salue le retour périodique des oiseaux et des fleurs comme le symbole de la force universelle qui « élève au Mieux le Meilleur ».

L'enchanteur qui brise, si besoin est, le cercle magique de la Nature, c'est le poète avec sa libre imagination dont ne sont pas indépendantes les destinées de l'univers :

Le cœur de l'avenir et du passé s'entr'ouvre  
 Dans les chants de Sâdi;  
 Et pour revivre à une vie nouvelle,  
 Tels les grains échappés au semeur,  
 La lune et le soleil tombent dans sa cervelle (2).

(1) *Conduct of Life*, p. 64.

(2) *Poems*, p. 326.

## LA GAIE SCIENCE.

Professeur de Joyeuse Science... :  
 affirmateur de l'Unique Loi, mais qui  
 l'affirme par la musique et la danse.  
 Prêtre de l'Âme, mais qui préfère la  
 célébrer par la beauté de la santé et  
 l'harmonieuse puissance. (*Journal V*,  
 567.)

Il y a des tombeaux sous les églises  
 mais l'intellect est joyeux. (*Ibid.* VI,  
 223.)

Emerson insiste sur le caractère purement illusoire du monde. En tendant vers l'esprit, le monde perd sa réalité intrinsèque. L'esprit confère aux choses sa mobilité. Plastique aux idées, jouet du poète, souple aux états d'âme, qui pourrait parler d'une réalité indépendante de l'esprit?

La source de l'illusionnisme émersonien est double, *illusionnisme du monde, illusionnisme de la pensée.*

## I

Pour Emerson comme pour Héraclite, la fluidité est l'essence des choses. « Il n'est rien d'assuré que la vie, le passage, l'esprit en mouvement (1) . » « La nature dédaigne les calculs; elle procède par impulsion et par saut (2) . » Le changement, l'alternance, le caprice, sont ses attributs essentiels (3). Les anciens avaient divinisé le Hasard. C'est lui que le Pin célèbre dans son hymne. Il chante « la tendance sans fin — de la poussière stellaire et des migrations d'étoiles, — des mondes circulaires, de l'espace et du temps..., le courant des métamorphoses — qui dissout tout ce qui est fixe, — fond ce qui est en

(1) II, p. 320.

(2) III, p. 68.

(3) III, *Expérience*, pass.

ce qui semble, — et dissout en un rêve la nature solide (1) ». Dieu donne l'élan au monde et le monde avance :

En avant, en avant : le Pan éternel  
 Qui sans trêve trace le plan du monde  
 A nulle forme ne s'arrête,  
 Mais s'enfuit sans cesse  
 En vagues, en flammes, en formes nouvelles  
 De gemmes, d'air, de plantes, de vers (2).

Tout fuit, tout s'écoule :

Elles coulent, coulent, les vagues exécrées,  
 Maudites, adorées,  
 Les vagues de la mutation sans ancre (3).

Rien de fixe, rien que d'apparent. Il y a dans la nature excès de mouvement, superflu d'impulsion et d'élan. La nature volontiers exagère. « L'exagération est dans le cours des choses. » C'est sagesse et prévoyance. Ainsi la nature arrive à ses fins. L'illusion nous donne la vie et nous la conserve. De là un élément de tromperie et de décevance, un démon qui nous entraîne malgré nous, nous ne savons vers où. En définitive, le monde est un système non de fins mais d'approximations et de tendances (4). Une sorte de mirage nous séduit et nous leurre. La nature est d'humeur changeante. Serions-nous, « comme des truites à l'appât », les dupes de l'univers? Ne faut-il pas supposer quelque part « une légère dose de tricherie et d'ironie (5) » ?

Mystérieuse est la nature. Maint Œdipe se présente, et « nulle syllabe ne peut s'échapper de ses lèvres ». « Si nous voulons mesurer nos forces individuelles à celles de

(1) IX, p. 52.

(2) IX, p. 58.

(3) VI, p. 307.

(4) III, *Nature* pass.

(5) *Ibid.*, 193-194.

la nature, nous ne manquerons pas de nous sentir le jouet d'une destinée invincible (1). » Il y a un secret au cœur du monde et de la vie. La vie ignore sa propre tendance (2). Peu d'hommes sont dans la confiance des dieux (3). La clef d'une énigme est une autre énigme et l'illusion n'a pas de fin.

Emerson chante, dans *l'Ame du Monde*, « le secret ouvert de l'univers », secret qui se livre et se refuse dans tout ce qui nous entoure :

Tout n'est qu'une bulle d'écume  
 Au cours des causes et des pensées.  
 Celui qui nous départ le rêve  
 Nous départ même la forme et la couleur (4).

Le mystère qui l'enveloppe fait le charme de ce monde :

Oh ! qu'il est beau à voir ce globe,  
 Dans le mystère par neuf fois reployé (5).

Mystère impénétrable :

Celui qui peut expliquer le mystère,  
 N'a point encore paru sur terre.  
 Vieux de combien de millénaires,  
 Nul n'a dit ton secret, Nature, ô bonne Mère (6).

« La nature n'aime pas se laisser observer. Elle se plait à nous voir ses dupes et compagnons de jeu (7). » Tout n'est que rêve. Pour le sage, la vie est une hallucination.

« *Life wears... a visionary face* (8). »

Le Poème du *Sphinx* (9) propose l'énigme universelle. L'homme ne saisit pas l'harmonie du tout. Quel philtre

(1) III, p. 194.

(2) III, p. 70.

(3) VI, p. 313.

(4) IX, p. 18.

(5) III, 167.

(6) IX, 339.

(7) III, 49.

(8) III, 83-84.

(9) IX, 20.

lui a tourné la tête et l'a rendu ainsi ignorant, en face de la nature ? Réponse : l'homme cherche la perfection. D'un ciel découvert il passe à un autre. Le sphinx a besoin d'un homme qui lui dise son secret, mais le sphinx et l'homme, celui qui demande et celui qui répond, la question et la réponse, ne font qu'un. Le problème, c'est l'homme lui-même, et la réponse, c'est l'univers. Le monde expliqué peut seul expliquer l'homme :

Qui dit un de mes secrets  
Est maître de tous.

Le monde est un système d'illusions. Emerson a retrouvé en Amérique la caverne allégorique de Platon. Il a passé un jour d'été à explorer la grotte du Mammouth dans le Kentucky. Dômes et abîmes insondables, fracas de cataractes invisibles, descente de la rivière Echo peuplée de poissons aveugles, traversée du Léthé et du Styx.

A la lueur des flammes de Bengale, il voit les gargouilles de ces cathédrales de spath. Un spectacle inouï l'attendait dans la Chambre Etoilée où soudain, torches éteintes, les constellations étincelèrent, tandis qu'un chœur chantait :

Dans le ciel serein brillent les étoiles.

Emerson contemple à l'écart et réfléchit que l'illusion est ce qu'il y a de plus beau dans la grotte : « *That the best thing which the cave had to offer was an illusion* <sup>(1)</sup>. »

Cette allégorie met Emerson sur la voie d'illusions analogues. Elle sont innombrables, comme les flocons dans une tempête de neige. « Nous vivons d'imagination, d'admiration, de sentiment. » L'illusion est universelle. Elle envahit nos sens, nos facultés, la vie, la société, les

(1) VI, 310.

sphères les plus hautes de l'intelligence. « Yoganidra ou Maia, déesse de l'Illusion, Protée, Momus, l'Erreur de Gylfi — car la Puissance a de multiples noms — sont plus forts que les Titans, plus forts qu'Apollon. » « Les jouets sont variés et proportionnés en raffinement à la nature de la dupe. » Le sage comme l'ignorant est pris au piège et « la montre défile à toute heure, avec musique, bannières et enseignes ». Tout n'est qu'illusion, en pratique comme en théorie. Les attributs de la divinité sont probablement « la puissance et l'ironie ». Le devoir de tout homme pieux serait alors « de faire durer la comédie (1) ».

« *Illusion, Tempérament, Succession, Surface, Surprise, Reality, Subjecliveness...* these are the lords of life (2). » « La nature est transcendante, elle existe d'une existence primordiale, nécessaire, sans cesse à l'œuvre et en avance, sans se soucier du lendemain (3). » Voilà le secret de l'illusion, c'est « la succession nécessaire d'humeurs et d'objets. Nous voudrions bien jeter l'ancre, mais où nous la jetterions il n'y a que sables mouvants. Ce leurre en avant de la nature est trop fort pour nous ». Emerson reprend le défi de Galilée : « *Pero si muove* (4) ! »

Telle est la nature, *Natura naturans*, principe d'activité incessante, par delà toutes fins données. L'univers nous emporte, êtres et pensées, dans ses métamorphoses :

Comme l'abeille au jardin vagabonde,  
Tel le divin erre de monde en monde.

Pan est à la fois la nature et l'homme, le monde et la pensée :

(1) *Ibid.*, 313-315.

(2) III, 82-83.

(3) I, 339.

(4) III, 55.

A quoi bon questionner les sources et le feu,  
 Il est l'essence même qui questionne,  
 Il est l'axe même des étoiles,  
 Il est l'esprit qui est le ciel.

Le monde c'est Maia, l'impénétrable illusion :

Inépuisable en gais tableaux,  
 L'un sur l'autre, voile sur voile,  
 Charmeur qui sait se faire accroire

De l'homme ivre d'être déçu...  
 Illusions aux teintes de nacre,  
 Aux couleurs changeantes du ciel,  
 Tels les rubans de la jeune danseuse  
 Qui la font belle à tous regards <sup>(1)</sup>.

## II

L'illusion est en nous, comme elle est dans le monde. Notre connaissance est illusoire et égoïste. Nos sens se trompent et nous trompent. A nos perceptions se mêlent nos humeurs. La vie est un chapelet d'états d'âmes, colorant chacun le monde à sa nuance. « Nous animons ce que nous pouvons être et ne voyons que ce que nous animons. » « La nature et les livres ne sont la chose que des yeux qui les voient. » « Il y a toujours des couchers de soleil, toujours du génie, mais rares sont les instants de jouissance. » C'est l'affaire du tempérament qui nous enferme dans une prison de verre que nous ne saurions voir. En soi, ou dans la nature, c'est le tempérament, l'humeur, l'état d'âme, qui ont le dernier mot <sup>(2)</sup>.

Il y a excès de conscience de notre part. Nous savons trop qui nous sommes <sup>(3)</sup>. « C'est cette découverte (de

(1) *Pan*, passim IX.

(2) III, seq. 50.

(3) III, 75.

nous-même) qui s'appelle la chute de l'homme. » Nous savons que notre perception n'est pas directe, mais médiate et que nous sommes incapables d'en corriger les erreurs. Il peut se faire que les « verres-sujets » (« subject lenses ») que nous sommes aient le pouvoir de créer leur objet, ou qu'il n'y ait pas d'objet. Tout est subjectif, « le mal et le bien sont une ombre que nous projetons (1) ». « Inévitablement, l'univers porte nos couleurs, et tout objet tombe à son tour dans le sujet même. » Nous ne voyons que ce que nous sommes. Nous n'exprimons que nous-même (2). L'idéalisme ramène tout à la conscience et nul n'échappe à l'idéalisme, pas même le sensualiste. Tel Condillac, d'après lequel « ce que nous percevons n'est au demeurant que notre pensée ». Le capitaliste le plus obtus, et si solides que soient les blocs de pierre de sa banque, bâtit avec des matériaux « rougis à blanc intérieurement, d'une sphéricité parfaite, qui flottent en l'air mol, et tourbillonnent avec banque et banquier, à une vitesse de milliers de milles à l'heure, sans savoir vers où (3) ».

L'esprit est l'unique réalité. Tout ce qui existe en est le reflet. « Mon moi, cette pensée que j'appelle moi, est le moule dans lequel le monde est versé, comme de la cire fondue. Le moule est invisible, mais le monde en trahit la forme (4). » Le monde n'est que le reflet de notre substance. Pour l'idéaliste, la pensée, voilà l'univers. Il voit la série des faits s'écouler d'un centre commun, le sien et le leur. Force lui est bien de conclure à l'existence subjective ou relative de toutes choses, découlant de ce centre inconnu en lui (5).

(1) III, 76.

(2) III, 79.

(3) I, 331 seq.

(4) I, 335.

(5) *Ibid.*

Ainsi la décevance est complète. Le monde s'achemine vers des fins idéales et désintéressées. Le monde est fait pour être pensé. « La Nature est l'incarnation d'une pensée, et elle retourne à la pensée, comme la glace à l'eau et au gaz. Le monde est de l'esprit précipité, et son essence volatile retourne sans cesse à l'état de pensée libre (1). »

Emerson livre le monde aux jeux de l'imagination poétique. Se voir reproduit par les yeux et les sens du poète est peut-être sa fin suprême. Mais là encore règne l'illusion. La beauté qui séduit le poète en est une. Elle déçoit les dieux eux-mêmes. Séduisante et toujours fuyante, comme l'éclair, la beauté parcourt les formes insaisissables :

Ni pieds si agiles qui la trouvent,  
Ni forme si parfaite qui la fixe.

Éternellement fugitive, la beauté allume le désir, emplit de son parfum l'espace stellaire et le lys, mais se refuse aux lèvres, pour désespérer le poète :

Éternelle fugitive  
Qui plane sur toute vie;  
A susciter prompte et habile  
Le doux, l'extravagant désir.  
Toi qui combles d'odeur de rose  
L'espace étoilé et le lys,  
Alors qu'aux lèvres tu refuses  
Le goût de ton nectar...  
Puissance redoutable et chère, es-tu un dieu ?  
Si oui, perds-moi, pourvu que tu te donnes (2).

En définitive l'ésotérisme et la magie détiennent peut-être la clef de l'énigme. Le monde est le jouet d'un dieu ou d'un démon qui arrive à ses fins et aux nôtres, sans

(1) III, 196.

(2) *Ode to Beauty*, IX.

nous <sup>(1)</sup>. Ce dieu anglo-saxon et nietzschéen écrase les faibles aux dépens des forts :

Le serviteur du serviteur,  
Du brave l'ami sans conteste,  
Il tue le boiteux et l'infirmes  
Et sur-le-champ reprend sa course.  
Les dieux aiment les dieux  
Et repoussent les faibles.  
A qui n'a que dédain pour leurs charités  
Ils tendent leurs bras grands ouverts .

Pan est un dieu joyeux :

Il interdit le désespoir  
Et déguise ses joues sous un masque de joie.

C'est un dieu jeune et beau comme l'aurore sur les glaciers :

Sous l'hiver des glaciers,  
Je vois l'été briller,  
Et sous la banquise morose  
S'épanouir les chauds boutons de rose <sup>(2)</sup>.

Ainsi Zarathoustra célèbre la gloire du plein midi.

### III

Sous l'angle de cette philosophie de l'illusion, certains aspects trop peu remarqués de la philosophie emerso-nienne sont mis en lumière. Le problème des rapports de l'action et de la pensée, en particulier. L'univers est-il action ou pensée? L'un et l'autre, action et pensée se dépassant et se compensant continuellement. Mais, au sens d'Emerson, déclaré cependant par la majorité de ses critiques, si « pragmatiste », si action est synonyme d'utilitarisme, l'univers est moins action que pensée. Emerson une fois de plus repousse tout finalisme. Rien

<sup>(1)</sup> *Demonic Love*, IX, et cf. l'essai sur la *Démonologie* X, 3-28.

<sup>(2)</sup> *The World Soul*, IX.

ne semble plus loin de sa pensée qu'un système d'appréciations morales, pour lequel ce qui est pratiquement ou sentimentalement salutaire serait par là même vrai, et tout le reste métaphysique. Emerson n'est pragmatiste qu'à très longue et lointaine échéance. Yankee avisé autant que poète, sans doute déclare-t-il que « sa métaphysique a un but pratique », « *my metaphysics are to the end of use* <sup>(1)</sup> », mais il n'en affirme pas moins nettement la priorité de la pensée sur l'acte. « C'est la pensée la plus abstraite qui est la plus pratique », « *the most abstract truth is the most practical* ». « Pensez-vous qu'il nous faille être pratique? Moi, ce qui m'afflige, c'est que nous n'ayons pas même commencé à être poétiques <sup>(2)</sup>. » Entre le contemplatif et l'homme d'action, Emerson n'hésite pas dans son choix. « Assez multiplier les faits, cherchez plutôt le sens de ceux que vous possédez. C'est la supériorité éternelle de l'homme contemplatif sur son voisin plus imposant et plus honoré, le prétendu homme pratique, que le premier se meut dans le monde du réel, l'autre dans celui du phénomène. » Et il cite l'adage d'Euler qui oppose la vérité à l'expérience. L'expérience a beau contredire un fait. Ce n'est pas une raison suffisante pour douter de sa vérité <sup>(3)</sup>.

Non, l'univers n'est pas action, du moins pas action immédiate. « Ce qu'il nous faut en réalité, ce n'est pas la hâte d'agir, mais certaine piété envers la source de l'acte et de la connaissance <sup>(4)</sup>. » Idéaliste pratique, il espère qu'un jour l'action et la pensée iront de pair. Mais ce jour peut être lointain. Rien ne presse. Emerson fait crédit à l'univers et vante la primordialité de la connaissance. De son mieux, il énonce une ou deux

<sup>(1)</sup> XII, 13.

<sup>(2)</sup> *Journal VII*, 85.

<sup>(3)</sup> J. III, 349 et 356.

<sup>(4)</sup> XII, 9 seq.

lois, mais il se déclare de beaucoup trop jeune pour composer un code <sup>(1)</sup>. Demande qui voudra un résultat et un fruit. Son fruit personnel lui suffit. Il tient avant tout à ne pas demander de résultat précipité à ses méditations et réflexions. « L'effet est profond et séculaire comme la cause. » Il opère sur des périodes où se perd la vie humaine <sup>(2)</sup>. Son désintéressement intellectuel est parfait. Il nous donne ses spéculations comme un bavardage sur la politique éternelle. La poursuite d'un effet pratique de la vérité lui semble une apostasie. La vie porte un masque illusoire. L'action la plus rude de même. Tout se ramène au choix entre un rêve plus ou moins paisible ou tumultueux. La connaissance lui suffit. Elle vaut à elle seule tout l'univers.

Emerson a des doutes sur l'opportunité des réalisations pratiques. Les essais de ce genre faits pour réaliser le monde de la pensée ne lui disent rien qui vaille. On s'y couvre de ridicule (allusion probable aux phalanstériens de Brook-Farm en particulier). Il n'accepte pas le critérium du succès immédiat. « Pourquoi ne pas réaliser votre monde », lui crie-t-on ? Patience, répond le sage, le monde se réalisera bien lui-même. Le temps n'est qu'une illusion. Un jour, le génie se transformera en pouvoir pratique <sup>(3)</sup>.

#### IV

Dans le domaine de la morale publique et privée, la philosophie de l'illusion a enseigné à Emerson un original relativisme. Elle est venue modifier et tempérer, en pays puritain, un dogmatisme éthique habituel et créer des

<sup>(1)</sup> III, 83.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, 84.

<sup>(3)</sup> *Ibid.* 85-86.

nuances de scepticisme d'un ordre particulier. Souvent, à le lire, projetant son dogme de l'illusion en pleine morale, on croit percevoir l'écho des aphorismes ironiques de Renan ou de Nietzsche, en matière d'éthique, de politique et de sociologie.

Le point de départ du scepticisme social et moral d'Emerson est dans son transcendantalisme. Le transcendantalisme, c'est le point de vue de l'esprit supérieur aux choses, le point de vue de l'idéalisme absolu qui projette tout fait dans le domaine des idées. De ce point de vue, tout est relatif. Le législateur est au-dessus de la loi. Dans son essai sur le *Transcendantalisme*, Emerson cite Jacobi dans sa réponse à Fichte. « Jacobi rejetant toute mesure du droit et du tort, sinon tels que les détermine l'esprit individuel et privé, remarque qu'il n'y a pas de crime qui n'ait été un jour ou l'autre une vertu. » Suit une citation significative de Jacobi :

« Oui, proclame Jacobi, contre la froide morale de l'utilitarisme calculateur, je suis l'athée, le sans-Dieu qui voudrait mentir comme a menti Desdémone mourante; qui voudrait mentir et décevoir comme Pylade quand il contrefaisait Oreste; assassiner comme Timoléon; se parjurer comme Épaminondas et John de Witt; se résoudre au suicide comme Caton; commettre un sacrilège comme David; oui, et même moissonner le jour du Sabbat, sans autre excuse que celle de mourir de faim. Car, j'en ai l'assurance, en pardonnant ce qui est faute selon la lettre, l'homme exerce le droit souverain que lui confère la majesté de son être. La grâce qu'il accorde est revêtue du sceau de sa nature divine (1). »

Ne confondons pas les fins avec les moyens, ou, comme le dit Emerson avec humour, « n'allons pas compromettre

---

(1) I, 336, 337.

les fins en épousant les moyens, comme le font les églises, les universités, les nations et les individus (1)». Le monde dépend de la pensée. Il n'y a rien de fixe en la nature. La permanence est une question de degrés. Notre globe, aux yeux de Dieu, est une loi transparente et non un agglomérat de faits. La loi dissout le fait et le garde fluide. « Notre culture, c'est la prédominance d'une idée qui entraîne à sa suite tout ce cortège de cités et d'institutions. Qu'une autre idée paraisse et elles disparaîtront (2). »

« Toute chose, tant que son secret n'est pas connu, semble avoir un caractère permanent. » En fait, tout n'est que moyen. « Les astres ne sont pas plus assujettis à la puissance spirituelle que des balles de jeu (3). » « Tout fait ultime n'est que le premier d'une série nouvelle. Toute loi générale n'est qu'un cas particulier d'une loi plus générale encore qui va se découvrir. » « Le résultat du jour, qui obsède l'esprit et s'impose, va se résumer d'un mot, et tel principe qui semblait expliquer la nature va se trouver englobé à titre d'exemple dans une généralisation plus hardie. Dans la pensée de demain, il y a le pouvoir de bouleverser tous vos dogmes, tous les dogmes, toutes les littératures, toutes les nations, et de vous découvrir un ciel que nul rêve épique n'a encore décrit. » La vérité d'aujourd'hui est haïe par celle d'hier. Elle semble entr'ouvrir un abîme de scepticisme. Puis l'œil s'y fait, elle apparaît bonne et utile et, son énergie dépensée, elle disparaît à son tour devant une nouvelle révélation. « Ne craignons pas la généralisation nouvelle (4). »

(1) *J.* VIII, 479.

(2) *II.*, 302.

(3) 303.

(4) *Ibid.*, 304-306.

« Chaque pas nouveau que nous faisons dans la pensée réconcilie vingt faits qui semblaient en désaccord et qui sont les expressions d'une loi unique. »

« Prenez garde, quand le grand Dieu déchaîne un penseur sur la planète. Alors tout est mis en péril. C'est comme lorsqu'un incendie éclate dans une grande ville; nul ne sait ce qui se trouve en sûreté ni où le feu finira. Il n'y a rien dans la science qui ne puisse être controuvé demain; il n'est pas de réputation littéraire, pas même les noms éternels que prononce la renommée, qui ne soient sujets à révision et à condamnation. Les espoirs même de l'homme, les pensées de son cœur, la religion des nations, les mœurs et la morale humaine sont tous à la merci d'une nouvelle généralisation (1). »

Ainsi le problème est nettement posé. De cercle en cercle, avec sa logique implicite, mais non moins convaincante, Emerson nous entraîne au sommet de l'échelle de la pensée où toute définition, toute limite disparaît, où l'homme ne sent plus autour de lui « ni cloison qui l'enferme, ni circonférence qui le limite ». Sur ces sommets, la pensée d'Emerson est singulièrement audacieuse. Nous sommes par delà le bien et le mal, sur cette haute montagne dont il parlait (2), où le bien et le mal se confondent, où la justice n'a plus le même sens, montagne où Zarathoustra pourrait vaticiner à son aise et prophétiser la venue du surhomme, comme Emerson l'a fait avant lui, en termes à peu près identiques.

Les symboles autour de nous les plus imposants ne sont que des jouets triviaux. Le dieu vient, le voile disparaît et le sens de tout se découvre. « Les faits qui prenaient un air si grand dans les brumes d'hier, propriété, climat, éducation, beauté personnelle, et le reste, ont

(1) *Ibid.*, 308-309.

(2) *J.* II, 435.

singulièrement changé de proportion. Voilà que tout ce que nous jugions fixe branle et craque; littératures, cités, religions, climats, quittent leurs fondations et se mettent à danser devant nous (1). » La religion, la science, la morale, rien n'échape à cette loi. « Nulle vertu n'est finale; toutes sont initiales. Les vertus de la société sont les vices du saint. La terreur que nous inspirent les réformes, c'est qu'il nous faudra jeter nos soi-disant vertus dans la même fosse que nos vices les plus grossiers. » Dans ces moments divins, les remords eux-mêmes disparaissent (2).

Arrivé là, Emerson s'arrête, comme surpris lui-même par l'audace de sa pensée. Un interlocuteur imaginaire l'interpelle. Voilà certes un beau pyrrhonisme. Emerson va-t-il prêcher l'égalité et l'indifférence des actes et soutenir que, pourvu que nous soyons sincères, nos crimes mêmes serviront d'assise au temple de Dieu ?

Emerson n'essaiera pas de se justifier. Il s'en tient à ses principes. Il salue les circulations éternelles qui mêlent le bien et le mal, de sorte « qu'il n'est pas de mal à l'état pur et que l'enfer même n'est pas sans ses extrêmes satisfactions (3) ». D'ailleurs il demande qu'on ne s'y méprenne point. Il n'a aucune ambition dogmatique. Il expérimente. Il défait. Rien pour lui n'est sacré ni profane, chercheur éternel sans passé derrière lui.

Tel est ce qu'Emerson nomme son *anlinomisme*. Il y a là sur la route de sa pensée une étape curieuse. L'audace des affirmations, la nouveauté et le radicalisme des négations s'expliquent par l'excès de foi. C'est là de l'immoralisme optimiste et purement provisoire. Il est bien vrai que dans *la Conduite de la Vie*, il a encadré

(1) II, 311.

(2) *Ibid.*, 317.

(3) *Ibid.*, 317-318.

les oracles les plus précis de son éthique individuelle et sociale, entre un essai sur la Fatalité et un autre sur l'Illusion (et que devient alors le libre arbitre, le rôle dans l'éthique du Vouloir et de la Pensée?). Mais non moins nettement qu'il prêche, par goût de l'indépendance, la nécessité de la mobilité et du changement, Emerson tout à l'heure célébrera la fixité du Générateur et le retour éternel des circulations universelles. En tout cas, la relativité universelle est bien loin de l'attrister. Elle ne lui enlève pas sa gaie science : « Le Génie se meut dans la joie, la bonté sourit jusqu'au bout. Quiconque découvre la loi gouvernant les choses, au lieu de s'attrister, se sent animé de grands désirs et ambitions. Celui qui est triste montre qu'il ne l'a pas découverte (1). »

## V

L'illusionnisme a inspiré à Emerson un art de vivre fort analogue à celui qu'a décrit et édicté Walter Pater dans son roman philosophique, *Marius l'Épicurien*, et qu'il a appelé le Cyrénaïsme (2). Il consiste à faire contre mauvaise figure bon cœur, à se mouvoir dans l'univers des formes sensibles en leur faisant l'honneur de les croire vraies, pour le plaisir qu'on y trouve. La vie s'écoule, tout est illusion. Le Cyrénéen tire de l'illusionnisme des conclusions pratiques. A force d'intuition, d'étude et de goût, il exprime de l'instant fugitif tout ce qu'il peut donner. Emerson, a quelques nuances près, se reconnaît dans le passage fameux des *Études sur la Renaissance* de Pater :

« Avec ce sentiment de la splendeur de notre expérience et de son affreuse brièveté, en mettant tout ce que

(1) VI, 264.

(2) Sur Pater voir nos *Mystiques et Réalistes anglo-saxons*, Paris, Colin.

nous sommes dans un espoir désespéré pour voir et pour palper, il nous restera à peine assez de temps pour construire des théories sur les objets qui nous tombent sous la vue ou sous le toucher. Ce que nous devons faire, c'est de continuer sans cesse à essayer des opinions nouvelles et à courtiser de nouvelles impressions, sans nous rendre jamais à aucune orthodoxie, fût-ce l'orthodoxie de Comte, de Hegel ou la nôtre. »

Comme dans l'univers, l'illusion est partout dans notre vie (1). Entre nous et l'objet de nos désirs, partout une mer infranchissable. Tout nous quitte, la mort est seule fidèle et « nous la regardons avec une satisfaction sinistre en nous disant, voici enfin quelque chose de réel qui ne nous trompera pas ». Emerson voit dans cette perpétuelle évanescence « qui fait tout glisser de nos doigts au moment de la plus forte étreinte », « ce qu'il y a de moins beau dans notre condition ». « La Nature n'aime pas qu'on l'observe, elle nous veut ses dupes et complices de jeu. » « Le rêve nous passe au rêve et il n'est pas de fin à l'illusion (2). »

Puis tout à coup il se retourne et cherche un refuge contre cette idée. La vie n'est pas la dialectique. « La culture finit par le mal à la tête. » Partout des objections au cours de la vie et de l'acte, mais l'objection étant universelle, la sagesse pratique se déclare indifférente. C'est l'indifférence que prêchent les choses. Ne nous tourmentons pas à penser. Vivons. « La vie n'est ni intellectuelle, ni critique, elle est rude. » La nature nous dit de vivre et de nous taire. « Nous vivons sur des surfaces. L'art de vivre véritable est d'y bien glisser (3). »

(1) III, 48-49.

(2) *Ibid.*, 50.

(3) *Ibid.*, 59.

« Épuiser l'instant présent, trouver la fin du voyage à chaque pas de la route, vivre le plus grand nombre d'heures bonnes, voilà la sagesse. »

« Traitons bien hommes et femmes, traitons-les comme s'ils étaient réels. *Ils le sont peut-être* (1). »

Sur ce point, le cyrénaïsme emersonien confine au pragmatisme dont nous l'avons vu ailleurs assez éloigné. Il faut nous sauver du rêve par l'action. Illusion pour illusion, mieux vaut vivre. Il n'y a pas plus de finalité dans nos pensées que dans le monde. « Nous devons travailler et affirmer sans avoir aucune idée de la valeur de nos paroles et de nos actes (2). » « Tout est illusion et fantôme. Soit ; mais si nous tissons notre mètre de galon en toute humilité, de notre mieux, nous finirons par découvrir un jour qu'au lieu d'un galon de coton nous filions en réalité un monde stellaire dont la texture était le Temps et la Nature. » « Si la vie a l'air d'une succession de rêves, justice poétique est faite aussi dans les rêves. » « Quand nous violons la loi, nous perdons prise sur la réalité centrale. » Si la nature se joue de nous, il ne nous est pas permis de nous jouer de nous-même. « Parlez comme vous pensez, soyez ce que vous êtes, payez vos dettes de toute espèce. » « Au sommet et à la base de toutes les illusions, je mets le leurre qui nous pousse à travailler et à vivre pour les apparences (3). »

L'élément d'optimisme foncier que nous avons noté dans la gaie science emersonienne reparait ici, pour recommander la foi en la vie et l'action malgré les surprises et les hasards. « Sous les détails sans harmonie et triviaux, est la perfection musicale. L'idéal nous suit toujours, ciel sans accroc ni couture (4). » La substance inom-

(1) *Ibid.*, 60.

(2) VI, 320.

(3) *Ibid.*, 321-323.

(4) III, 71.

mée et inconnue est présente et identique sous les phénomènes. Cela suffit. « Il suffit pour la joie de l'univers que nous ne soyons pas arrivés à un mur mais à des océans sans limites. » Notre grandeur est dans la tendance et non dans l'acte. Ce n'est pas la croyance, mais le besoin de croire, qui fait le prix de ce monde. « En avant ! en avant ! Aux moments de pleine liberté nous savons qu'une vue nouvelle de la vie et du devoir est déjà possible. Déjà existent, en nombre d'esprits autour de vous, les éléments d'une doctrine de la vie qui dépassera tout ce que nous en savons jusqu'ici. L'affirmation nouvelle comprendra les scepticismes aussi bien que les croyances de la société, et de tous ces doutes se formera un dogme. Les scepticismes ne sont ni gratuits ni sans loi, ce sont des bornes de l'affirmation. La philosophie nouvelle les accueillera pour en faire des affirmations, de même qu'elle devra inclure les anciennes croyances (1). »

## VI

Scepticisme de croyant. « De l'incrédulité, un credo naîtra. » Il y a un point où s'arrête brusquement la similitude Nietzsche, Renan, Walter Pater. Pour ce qui touche Nietzsche, remarquons que, dès le premier jour où il pense, Emerson tourne dans un cercle (il aime ce mot et le mode de pensée qu'il suggère). L'a-t-on bien remarqué ? et quel penseur moderne ressemble-t-il sur ce point à Emerson ? La dynamique spirituelle est pour lui toute à l'intérieur de la sphère. Dans sa pensée il ne semble pas y avoir d'étape. Installé, dès le principe, en la surâme, il n'en est jamais sorti. Il ignore le tourment de la recherche. Ses oracles de vieil-

(1) *Ibid.*, 72-75.

lesse répètent ses affirmations d'adolescence et d'âge mûr. En Emerson, pas un doute. Ni souffrance, ni ironie. Et il est si loin d'un esthète ! Sa gaie science l'éloigne de ceux qui ne voient la vérité que comme une aurore lointaine, de ceux également qui s'en passent de gaité de cœur, de ceux aussi qui substituent une esthétique à la morale.

Sous les illusions du multiple, Emerson n'a jamais perdu de vue l'unité, « l'unité bénie » à laquelle il veut élever des autels.

De toutes nos décevances, le vrai se dégage, comme la roue bariolée qui tourne et ne produit le blanc qu'en redoublant de vitesse (1). Qu'importe qui perde, si nous sommes sûrs d'être avec le gagnant ? La divinité est là sous nos échecs et nos démenes. « Et de même en est-il de ce qu'il y a de plus imposant et solennel, commerce, gouvernement, église, mariage », dont Emerson, à plusieurs reprises, proclamait la relativité. « Tel l'oiseau qui nulle part ne se pose, mais perpétuellement sautille de rameau en rameau, la Puissance ne demeure en nul homme, en nulle femme. Elle parle un instant, tantôt par la bouche de l'un, tantôt par celle de l'autre (2). » Tantôt sceptiques faute d'unité, « immergés que nous sommes dans les formes et les effets de valeur, semble-t-il, égale et hostile, tantôt religieux, quand nous recevons la loi spirituelle », un jour viendra où tout se conciliera, et où nous deviendrons les membres d'un seul corps, en nous soumettant à la volonté une. La vie ainsi est une attente religieuse (3).

Nous ne sentirions pas le mouvement et l'avance, si nous n'étions capables de les comparer à un principe fixe et stable dans l'âme. « Pendant que l'éternelle géné-

(1) III, 57.

(2) *Ibid*, 57-58.

(3) III, 70-87.

ration des cercles se déroule, le générateur éternel demeure.» Et ce'la est bien. L'âme sans cesse veut créer la vie, une vie aussi vaste et parfaite qu'elle-même.

En vain, car il n'est pas de terme au mieux. « Aussi n'y a-t-il ni sommeil, ni halte, ni fixité; tout se renouvelle, germe et pousse. » La Nature a horreur de ce qui est vieux. « Dans la Nature tous moments sont nouveaux — le passé est toujours englouti et oublié; seul le devenir est sacré. Il n'y a de sûr que la vie, la transition, l'esprit en action (1). »

Mais il n'y a «ni hasard, ni anarchie dans l'univers». Tout s'y fait «par système et gradation». «Chaque dieu est là qui siège dans sa sphère. » Le jeune mortel entre dans la cour céleste. Les dieux sont là qui lui font signe et voilà que pleuvent les illusions. Comment résister à ces volontés supérieures et conserver le contrôle de ses pensées et de ses actions? Tout change à tout moment et nous trompe. Puis l'air s'éclaircit, les nuées s'élèvent et les dieux sont toujours là sur leur trône, seuls à seuls avec nous (2).

Le Mouvement et le Repos, voilà les deux secrets de la nature. «La Nature ne se contredit point, quand même elle feint de contrevenir à ses propres lois. Elle garde ses lois tout en paraissant les dépasser... La direction est sans cesse en avant..., autrement tout va à sa ruine (3). » Notre malaise, le sens de notre désarroi dans la chaîne des causes provient de ce que nous ne voyons que le mouvement. « Mais le frein n'est jamais ôté à la roue. Partout où il y a excès d'impulsion, le Repos ou l'Identité insinue sa compensation (4). »

(1) II, 318-320.

(2) VI, 324.

(3) III, 181.

(4) *Ibid.*, 194-195.

## Ainsi chante le Pin :

Changer je puis, mais non passer,  
Toutes les formes sont fugitives;  
Mais les substances survivent <sup>(1)</sup>.

Ainsi se concilient en Emerson le moraliste et le poète, le puritain et le dilettante. Dans le jeu où il excelle à opposer et à compenser l'un par l'autre l'Un et le Multiple, il trouve matière égale pour son scepticisme poétique, son relativisme moral et social, mais aussi pour le dogmatisme qu'il n'abandonne jamais. Synthèse originale. L'Univers emersonien revêt un double aspect. A travers le domaine des apparences, la fantaisie se joue et le relativisme domine. Là, rien n'est réel ni vrai, sauf d'une vérité et d'une réalité d'ensemble. Un fil d'Ariane cependant n'est pas nécessaire dans ce labyrinthe. Celui qui s'égare sait bien qu'il se retrouvera et il se complait à se perdre. L'Absolu est là, l'Unité, la Réalité idéale, présents sous les apparences. Dangereuses pour tout autre, ces palinodies sont inoffensives pour Emerson. C'est un croyant qui s'amuse à douter. Sa gaie science c'est la gaité des saints, la joie non du doute, mais de la certitude.

Ainsi s'ensoleille et s'égaie la morale d'Emerson, morale soucieuse de concilier les antagonismes et de faire part égale au sentiment et à la raison, à la science et à la poésie, morale originale par là même, et à bien des égards artistique, qui, pour mieux désarmer, fait sa part au dilettantisme, morale où le puritanisme américain aurait pu trouver le secret d'un élargissement.

Parti de principes semblables à ceux de Nietzsche, Emerson aboutit, il est vrai, à des conclusions diamé-

---

(1) *Woodnotes*, IX.

tralement opposées. Il fonde une philosophie de la joie sur des constatations qui sont pour Nietzsche une source de tristesse. Il n'y a rien là de surprenant. Il suffit pour expliquer ces divergences de faire très large dans la philosophie des deux penseurs la part de l'élément personnel, comme ils nous y invitent eux-mêmes.

Emerson n'est ni un pessimiste ni un malade. Il est au contraire la santé même, intellectuellement parlant. On n'imagine guère ce Yankee plein de sens et d'humour s'absorbant sans merci dans la contemplation fatidique du retour éternel. L'atmosphère habituelle d'Emerson c'est l'affirmation. Au contraire de Nietzsche, la partie critique n'est qu'épisodique, et probablement même est-elle insuffisante, dans son œuvre. Il n'a pas eu, comme l'auteur de *Zarathoustra*, à épuiser ses forces vives en négations. Peut-être n'en a-t-il pas eu le courage. Alors qu'un Carlyle et un Nietzsche partent en croisade contre nos préjugés et frappent d'estoc et de taille, Emerson se dérobe et s'abandonne à la surâme, refuge et bouclier métaphysiques. Si pratique qu'il soit, Emerson, au fond, est un quêtiste. Le monde, selon lui, se fait de lui-même; les divines compensations transformeront demain en bénédictions les maux d'aujourd'hui.

Voilà pourquoi il se dérobe aux controverses. La solitude lui était naturelle et ses méditations de Concord ne furent jamais mêlées de rancœurs. Fataliste par atavisme, ayant une fois confondu sa destinée avec les destinées de la surâme, il s'en tint là et prêcha aux hommes un évangile de paix. Le but de l'existence était pour lui de prendre de l'univers une conscience toujours nouvelle. D'une nature moins romantique et artistique que Nietzsche, l'élément affectif se subordonnait parfaitement chez lui à l'élément intellectuel. Ajoutons que les affirmations transcendantales d'Emerson

étaient dans l'air autour de lui. Elles lui coûtaient de ce fait beaucoup moins qu'à Nietzsche. La philosophie de la sincérité était celle même des Alcott, des Channing et de Thoreau en particulier.

Il n'en demeure pas moins vrai qu'en général et sur les points essentiels, nous l'avons vu, la pensée d'Emerson est du même ton que celle de Nietzsche. Elle s'exprime parfois en des termes singulièrement identiques. Si Nietzsche avait développé la partie positive de son œuvre, il est permis de croire, d'après ce qui précède, que les aphorismes de Zarathoustra se seraient rapprochés encore plus de ceux d'Osman.



---

## II

### Un précurseur français du pragmatisme Emerson et Achille Murat

#### I

**P**ENDANT l'hiver de 1827, malade et déprimé, Emerson avait émigré en Floride. L'année précédente, attiré par les succès oratoires de Channing, il avait reçu sans grande conviction l'ordination unitarienne. Assailli bientôt des mêmes doutes qui devaient l'arracher à l'église et touché par la consommation, il s'était mis en route pour Saint-Augustin, en quête d'un climat plus bénin que celui de la Nouvelle-Angleterre. Au début d'avril de la même année il écrivait à Charles Emerson, son aîné, la lettre suivante :

Mon cher frère,

Me voici arrivé d'hier à Saint-Augustin après une affreuse traversée de neuf jours, alors qu'on n'en met d'habitude qu'un ou deux. bercé par les calmes, secoué par la tempête, finalement tout près de mourir de faim, ton bien-aimé frère n'en a pas moins tout supporté, non seulement avec sérénité mais encore avec plaisir, mon bon génie m'ayant donné pour compagnon de bord Achille Murat, le fils aîné du vieux roi Joachim. Il est actuellement planteur à Tallahassee en Floride, et en route pour rendre visite à son oncle (Joseph Bonaparte). Murat est un

scholar et un homme du monde, très sceptique mais très franc, et ardent ami de la vérité. J'ai béni mon étoile pour cet excellent compagnon. Nous n'avons cessé de causer. Je t'en dirai plus long sur son compte quand je te verrai <sup>(1)</sup>.

Quelques jours plus tard Emerson notait dans son Journal :

Un événement nouveau s'ajoute à la tranquille histoire de ma vie. Je me suis lié d'amitié avec un homme qui, avec un amour de la vérité aussi ardent que celui qui m'anime... n'en est pas moins, chose que j'avais crue purement imaginaire, un athée convaincu ne croyant ni à l'existence, ni, cela va sans dire, à l'immortalité de l'âme. Ma foi sur ces différents points est robuste et, je l'espère, indestructible pour la vie. Cependant j'aime et je révère ce sceptique intrépide. Son âme est noble, et sa vertu, comme doit toujours l'être celle d'un Sadducéen, est sublime <sup>(2)</sup>.

Dans une missive à sa tante et confidente Mary Moody Emerson, Ralph Waldo médite sur son voyage. Comme on le verra par ses essais, il ne sera jamais un voyageur bien enthousiaste et cependant, écrit-il :

Il est des gens qui s'emparent si fermement de mon attention que, mettant bas l'habit du stoïque, je sors de mon cercle pour leur serrer la main et m'entretenir avec eux.

Que l'excellente tante n'aille pas s'imaginer qu'il s'agit d'amitiés féminines. « Non, hélas ! » avoue Ralph Waldo. L'objet de cette amitié est un homme. Emerson promet à Mary Moody de lui parler « de quelqu'un qu'il a rencontré dans la Floride orientale », « un homme d'extraction superbe et riche d'avantages, mais humble disciple à l'école de la vérité <sup>(3)</sup> ».

Ce modèle du philosophe et de l'homme d'action était le fils de l'infortuné roi de Naples, le neveu de Napoléon.

<sup>(1)</sup> *Journal d'Emerson*, II, 182.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, 183.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, 183-185.

Après l'exécution de son père, le jeune Achille avait suivi en Autriche sa mère Caroline Bonaparte. « Poussé par l'amour de la liberté », il s'était, à sa majorité, embarqué pour les États-Unis où il rejoignait Joseph Bonaparte. Devenu planteur dans les environs de Tallahassee, Murat s'était donné à sa patrie d'adoption avec l'enthousiasme d'un émigré moderne. Nul n'a prononcé le *civis americanus sum* avec plus d'orgueil que ce Français descendant de la lignée impériale. Planteur, avocat, explorateur, soldat et « ci-devant Prince Royal des Deux-Siciles », l'existence d'Achille Murat devait être pleine d'aventures. L'amour de la liberté qui le poussait vers le Nouveau Monde le fit revenir en Europe quelques années après sa rencontre avec Emerson. Colonel dans un régiment de lanciers belges, suspect à la Sainte-Alliance, réfugié en Angleterre, la révolte des Indiens Séminoles le jette à nouveau sur le sentier de la guerre. Sur l'entremise de La Fayette qu'il avait salué au cours d'un voyage triomphal aux États-Unis en 1825, Murat avait épousé une petite nièce de Washington. Il mourut en 1847 et <sup>est</sup> était enseveli à Tallahassee.

Achille Murat est un des premiers Français, après Chateaubriand, qui nous aient laissé une relation de voyage en Amérique. Il adressait en 1828 au Comte Thibaut qui songeait à le suivre outre-mer une série de *Lettres d'un citoyen des États-Unis à un de ses amis d'Europe*, réunies en 1832 sous le titre de *Esquisse morale et politique des États-Unis de l'Amérique du Nord* (1). Citoyen américain par adoption mais aristocrate de naissance et « philosophe » par tradition, Murat est plein d'admiration pour la démocratie américaine. Son livre s'ouvre sur un parallèle entre les formes européennes et

(1) Paris, Crochard 1832.

américaines de gouvernement. Murat a trouvé l'Eldorado en Floride. L'Europe, selon lui, en est encore à chercher, depuis la Renaissance, une forme idéale de gouvernement que possède l'Amérique. L'Europe s'est laissée leurrer par une idée purement métaphysique de la liberté qu'on ne trouve pratiquement qu'outre-mer. L'Union américaine présente à notre époque le meilleur modèle de gouvernement. C'est le *self-government*, le « gouvernement de soi-même » où tout est rationnel et accessible à l'intelligence des plus simples.

Murat se vante de bien connaître le pays dont il parle. Différent en cela des « voyageurs superficiels », il décrit un pays où il a vécu neuf ans, où il s'est marié, où il a beaucoup voyagé, et où il a occupé plusieurs positions officielles. (Murat était très fier d'avoir débuté comme maître-des-postes au service de l'Oncle Sam.) Il jette, au début de son ouvrage, ce défi hautain au Vieux Monde :

Je suis vraiment devenu Américain de cœur et d'habitude, et certainement je m'honorerai toujours du titre de citoyen des États-Unis et des preuves d'estime et d'attachement que j'ai reçues partout de ce peuple, le plus raisonnable, le plus sensé et le moins facile du monde à éblouir <sup>(1)</sup>.

L'*Esquisse morale et politique* est un tableau raisonné, pittoresque et non dénué d'humour, de l'Union américaine, institutions, partis, religions, art et littérature. Moins systématique et tendancieux que Tocqueville, Murat fait preuve, par contre, d'un sens psychologique rare et d'une grande finesse d'observation. Il se trompe en prophétisant aux États-Unis un avenir non point industriel mais agricole. De la part d'un « Sudiste » le préjugé à cette époque est assez naturel. Par contre, les chapitres de

---

(1) *Esquisse*, XXVI.

l'*Esquisse* sur la colonisation du Far-West sont d'un très grand intérêt à la fois descriptif et historique.

Les États-Unis de Murat ne sont pas un pays vague vu *in globo* par un touriste pressé. Il en note très fidèlement les diversités locales et les caractères spécifiques, à une époque où ils ne font guère que s'accuser. Il a l'intuition juste des caractères et sait dessiner des types. Son portrait du Yankee de Nouvelle-Angleterre ne laisse rien à désirer :

Les entreprises les plus gigantesques ne l'effraient pas ; il n'est point rebuté par celles de détail, et les conduit avec un esprit de suite et de minutie tout à fait particulier.

Dans ce pays :

Les hommes semblent nés pour calculer à sous et deniers ; mais ils s'élèvent par là à calculer par millions, sans rien perdre de leur exactitude et de leur petitesse de vues originaires. Ils ont une avidité de profit éhontée, et vous avouent franchement, comme Petit Jean, que « sans argent l'honneur n'est qu'une maladie ».

Au sujet du régime puritain et de l'ombre épaisse qu'il fait peser sur l'existence, Murat devance les railleries de Mark Twain.

Cet « esprit de calcul et d'avarice », observe-t-il, « s'unite à merveille avec l'observation méticuleuse du dimanche... Ils sont à cet égard si scrupuleux qu'un brasseur fut censuré à l'église pour avoir brassé le samedi, ce qui avait exposé la bière à *travailler* le jour du Sabbat ».

La vertu pour ces gens-là consiste « beaucoup plus à ne pas jurer, chanter, danser et se promener un dimanche qu'à ne pas faire une banqueroute frauduleuse ». « Cette espèce d'hypocrisie religieuse leur est si naturelle, que le plus grand nombre la pratique de bonne foi. Eux-mêmes appellent avec gloire leur pays celui des mœurs rangées,

non pas qu'ils y soient plus vertueux, mais parce qu'ils prennent un air contrit une fois par semaine, et ne mangent le samedi que de la morue et des tourtes de pommes. »

Sur la femme américaine, sur la jeune fille et sur le flirt, Murat esquisse des observations suggestives et toujours actuelles :

Rien au monde n'est aussi heureux que le sort d'une jeune Américaine de 15 à 25 ans, surtout si elle est jolie, comme au reste elles le sont presque toutes, et qu'elle ait de la fortune. Elle se trouve le centre de l'admiration et de l'adoration générales. Sa vie se passe en fêtes et en plaisirs; elle ne connaît pas la contradiction, et encore moins le refus. Elle n'a qu'à choisir parmi une centaine d'adorateurs celui qu'elle croira le plus propre à assurer son bonheur futur; car ici tout le monde se marie, et tout le monde est heureux en mariage<sup>(1)</sup>. Cet état de *belle*, comme cela s'appelle, est trop attrayant pour que les demoiselles consentent à le quitter trop tôt; et ce n'est, en général, qu'après avoir refusé bien des partis qu'elles finissent par se choisir un maître, mais seulement lorsqu'elles parviennent à s'apercevoir que leurs charmes commencent à perdre de leur empire.

Une fois mariée, « la demoiselle change tout à fait d'habitudes. Adieu la gaieté et la frivolité. Elle n'est pas moins heureuse, mais son bonheur est d'un genre sérieux; elle devient mère, s'occupe de son ménage, se concentre entièrement dans les affections domestiques et jouit de l'estime de tout ce qui la connaît et l'entoure ».

Aux émigrants du Vieux Monde Murat veut expliquer l'esprit nouveau. Que personne ne vienne se fixer en Amérique et n'espère y réussir s'il n'est disposé à témoigner envers les institutions américaines d'un enthousias-

(1) Murat est là-dessus bien plus optimiste que les romanciers modernes. Voyez notre étude sur les romans de Mrs. WHARTON (*Mystiques et Réalistes anglo-saxons*, Paris, A. Colin, 1918) et plus bas le chapitre sur le *Malaise intellectuel et social aux États-Unis*.

me allant jusqu'à la partialité. Un peu de persécution en Europe avant de débarquer en Amérique ne fait pas mal dans le décor. On y accueille à bras ouverts les martyrs et les persécutés. La recette du succès pour les nouveaux arrivants est déjà fort actuelle : il faut être le *premier* à offrir quelque chose de *neuf*. Tout dépend en Amérique de l'énergie individuelle et de la confiance en soi-même, la *self-reliance* dont Murat parle avant Emerson. Il invite les sociologues à venir en Amérique voir naître et grandir les sociétés, chaque communauté nouvelle répétant dans son développement toutes les étapes suivies dans les grandes évolutions.

Le secret de la « vie intense » est déjà dans les États-Unis de Murat ce qu'il sera dans le pays de Carnegie ou de Roosevelt : la concurrence. Voilà le nerf de la vie individuelle, économique et sociale :

Concurrence, voilà le secret du système américain ; tout est au concours : fortune, pouvoir, amour, richesse, tous ces trésors sont ouverts, c'est au plus habile à les chercher. Il y a place pour chacun au banquet de la vie, et surtout la table n'a pas de bout, ni de place qui soit marquée par un dai... L'homme une fois engagé dans une carrière quelconque ne peut s'arrêter un instant, ni se ralentir dans ses efforts, sans être à l'instant dépassé par de jeunes rivaux dont les noms mêmes étaient inconnus la veille. Ce concours continu, cette lutte perpétuelle de tous contre tous, maintient dans la société une activité qui a les plus heureux résultats.

Les dernières pages de l'*Esquisse* discutent l'avenir de l'art et des lettres en Amérique. Murat remarque chez les Américains de son temps une soif de connaissances et un appétit pour la culture intellectuelle qui restent vrais aujourd'hui. Il est cependant fort pessimiste pour ce qui concerne les destinées artistiques de son pays d'adoption. Il ne suffit pas pour développer un art national de cons-

truire des musées. Les contraintes puritaines sont le grand obstacle au progrès des arts. Murat nous conte à ce sujet de piquantes anecdotes. La valse, lors de son introduction aux États-Unis, fut, paraît-il, considérée comme un véritable outrage à la pudeur publique. Les prédicateurs dénonçaient les cavaliers qui, n'étant ni fiancés, ni maris, ni frère se permettaient de presser la taille d'une femme et de la faire tourner dans leurs bras. L'arrivée du corp de ballet de l'Opéra de Paris fit scandale. Murat assistait à la première représentation. Au premier entrechat ce fut un tolle général. Les dames poussaient des cris d'effroi et quittaient le théâtre. Les gentlemen restèrent pour la plupart mais pour éclater de rire. Ils ne voyaient que le côté grotesque du spectacle. Pour apprécier la grâce et l'aisance voluptueuse de nos ballerines il leur manquait un sixième sens. Les Taglioni, les Cerito, les Fanny Elssler durent lutter péniblement contre ces préjugés puritains.

« Le sentiment des arts », note Murat, « ce sentiment intime sans lequel le génie ne peut rien, n'existe pas et ne peut exister aux États-Unis, tant que les mœurs resteront les mêmes... C'était l'âme encore pleine des jeux de la palestre où ils avaient vu lutter les vierges de Lacédémone sans vêtements superflus; c'était encore couverts de la poussière olympique gagnée là où tout avait parlé à leurs sens et à leur imagination; c'était après avoir pris part au culte de Cérès ou de Bacchus; c'était enfin en sortant des bras de Laïs, de Phrynée et d'Aspasie, que le marbre s'animait, que la toile devenait parlante pour les Grecs. Tant que l'on n'aura pas de mœurs pareilles, l'on ne pourra rivaliser avec les productions des Grecs. » Murat se garderait bien de prêcher la dissolution des mœurs, mais force lui est bien de constater : « qu'il y a contradiction palpable entre les efforts que l'on fait

en Amérique pour encourager les beaux-arts et l'austérité de la morale publique; je veux dire que dans notre état social actuel, nous n'avons ni ne pouvons avoir d'artistes; je veux dire que nous ne sommes pas le pays de la poésie, mais celui de la raison; que notre sol est plus propice à la culture des sciences qu'à celle des arts et que nous n'offrons pas le plaisir, mais que nous assurons le bonheur. Lequel vaut mieux? Je crois que pour rendre tout parfait il faudrait peut-être inoculer dans notre système social un peu de *juste milieu*. »

## II

Tel est l'homme qu'Emerson rencontrait à Saint-Augustin de Floride. Nous comprenons mieux, grâce à l'*Esquisse*, l'espèce de fascination que Murat exerça sur Emerson, faible et vacillant dans sa foi, au cours des « conversations incessantes » d'une traversée de neuf jours. Le champ de la curiosité de Murat était très étendu. Il n'avait pas oublié dans son livre le sujet alors le plus brûlant pour Emerson, frais émoulu de l'ordination unitarienne. La question religieuse avait fait les frais de leurs discussions. Murat avait hérité des « philosophes » un robuste dégoût pour la « superstition ». Il suivait là-dessus les Jacobins d'Amérique, Thomas Paine et Jefferson. Dix ans de séjour au pays des puritains avaient cependant cuirassé son cœur de quelque tolérance. La forme la plus libérale et la plus philosophique du protestantisme, l'Unitarianisme dont Emerson faisait alors profession, avait trouvé grâce à ses yeux. Il en vante les dogmes courts, simples et raisonnables, le culte pur et élégant « dépouillé de toute sorte de cérémonie et de superstition ». Les Unitariens « ne s'adressent qu'à la rai-

son ». Ils ont à leur tête un homme du plus rare mérite, de la plus exemplaire vertu, « un vrai Platon », le Docteur Channing. Dans une lettre qu'il écrivait à Emerson, Murat devait un jour l'inviter à venir prêcher la foi unitarienne et libérale dans le Sud, citadelle de l'anglicanisme.

Durant leur voyage de Saint-Augustin à Charleston, Murat et Emerson se lancèrent dans les controverses. Pour forcer au silence les rébellions qui grondaient en lui, Emerson, de guerre lasse, s'en tenait à une sorte de relativisme, tactique désespérée et dangereuse qu'il décrivait dans les termes suivants à son Égérie, Mary Moody :

A supposer que les fondements historiques du Christianisme nous échappent, ne serait-ce pas une satisfaction de voir encore en lui une grande machine providentielle, exactement et bénévolement adaptée aux besoins des siècles passés, en sorte que, selon un aphorisme offensant, ce qui, absolument parlant, est faux puisse être relativement vrai ?

Contre les revendications grandissantes de l'exégèse allemande dont les échos commençaient à parvenir dans les facultés américaines de théologie, contre le scepticisme de Gibbons et de Hume qu'il n'ignore pas, la foi tremblante d'Emerson se fait des armes que reprendront nos « modernistes ». Pour lui, comme pour Renan ou Loisy, même dépouillé de preuves rationnelles et historiques, le Christianisme reste vrai en tant que système vivant adapté aux aspirations et aux besoins moraux de l'homme. Faux dans son objet il peut encore, pour le bien du sujet qu'il touche, faire figure de vérité. Telle est la planche branlante à laquelle se cramponne Emerson dans le naufrage de ses convictions religieuses.

Il en est là de son exégèse quand le hasard, ou, selon lui, la Providence, met sur son chemin Achille Murat. Emerson n'a pas tenu registre de leurs discussions, mais

certaines notes de son Journal nous permettent de reconstituer les étapes principales de la controverse. A l'argument pragmatique qui conclut de l'utilité sociale du Christianisme à sa vérité intrinsèque Murat commence par opposer un *nego simpliciter*. N'est-ce pas là une « superstition nouvelle » ? Qu'est-ce que l'homme dans l'univers et que lui prend-il de se croire l'objet de faveurs providentielles ? Se croire le centre du monde, n'est-ce pas ressembler à ce croquant de Montaigne (1) qui croyait la fin du monde venue quand un nuage faisait de l'ombre sur sa cabane ? Les preuves historiques du Christianisme ? Où les prendre et d'une authenticité telle qu'elles emportent la conviction ? Dieu, son existence, sa nature ? Qui l'a vu et comment savoir s'il existe ? Ces raisonnements du sceptique font impression sur Emerson et il y répond de son mieux. Dans le Christianisme il défend un bien positif et actuel. Il lui attribue une valeur expérimentale. En attendant que Dieu lui signifie d'une façon différente sa volonté, Emerson tiendra la foi chrétienne comme utile et bonne. Excellence est synonyme de vérité ; *what is best must be the truest*.

Jusqu'à quel point Emerson est-il sincère ? On peut avoir des doutes à ce sujet. Utilisant le fameux « déguisement » que leurs adversaires reprochaient aux tenants de l'Unitarisme, il semble faire profession en public de vérités dont il doute dans son for intime. Contre les sceptiques il a recours à la certitude intuitive. Elle est incommunicable mais se suffit à elle-même. Comme Pascal, la souffrance a aidé Emerson à s'approfondir et à s'exalter. Les arguments de Murat l'ont

---

(1) Sur Emerson et Montaigne, voir nos *Mystiques et Réalistes anglosaxons*. La rencontre avec Murat coïncide dans la vie spirituelle d'Emerson avec la découverte et l'étude de Montaigne qui le confirma lui aussi dans le relativisme.

touché, mais ils ne l'ont pas ébranlé. Il n'en reste pas moins inquiet et curieux de continuer la controverse.

De retour à Boston, à l'automne de 1827, il écrit à Murat une lettre qui ne nous est pas parvenue, mais dont nous avons un écho dans la réponse de son contradicteur. Emerson a rappelé à son ami la promesse qu'il lui avait faite de reprendre par correspondance leurs discussions sur la religion. Murat date sa réponse de Bordentown (New Jersey) où il est en visite chez Joseph Bonaparte. Il a été malade et incapable de s'exécuter. De plus, et surtout, son point de vue s'est modifié :

« Laissez-moi vous dire franchement », écrit Murat, « que mon état d'esprit s'est modifié depuis notre rencontre. Votre système (celui de l'utilité sociale du Christianisme) a gagné autant en probabilité que le mien a perdu en certitude. Tous les deux me semblent actuellement également probables. Il ne me reste par conséquent qu'un critère, celui de l'avantage et de la commodité. » Lancé par ses discussions avec Emerson sur la piste de la recherche philosophique, Murat va déplacer le problème. Qu'est-ce que la vérité, et dans quelle mesure pouvons-nous l'atteindre? N'est-ce pas là le point capital de la discussion? Les vues d'Emerson sur les avantages moraux et sociaux du Christianisme peuvent être vraies à des époques d'ignorance et de barbarie. Mais en est-il de même dans un état social plus avancé? Le problème n'en est pas un de morale mais de logique. « Les préliminaires indispensables à toute recherche » doivent être, selon Murat, « de s'assurer dans quelle mesure nous pouvons obtenir une notion *absolue* de la vérité ». Aussitôt qu'il sera de retour chez lui, et que sa santé le lui permettra, Murat compte composer « une monographie de la vérité » pour laquelle il a déjà réuni des matériaux et dont il a parlé à Emerson.

Cette anticipation du pragmatisme faite en 1827 par un neveu de Napoléon mérite qu'on la remarque. Le probabilisme selon Murat ressemble fort au pragmatisme selon William James : « Le vrai, écrit ce dernier, n'est rien que ce qu'il y a d'avantageux dans notre façon de penser, tout comme le droit n'est rien que l'avantageux dans notre façon de nous conduire. » « Premièrement comme méthode », pour citer les propres paroles de James, « et secondement, comme théorie sur la genèse de ce que nous nommons vérité », les vues abstraites et les recettes pratiques de Murat semblent fort modernes. William James avait raison d'appeler son système « un nom nouveau pour d'anciennes façons de penser ».

L'impression faite par Achille Murat sur Emerson fut durable. Au tournant le plus critique de sa carrière, quand le moment sera venu d'échapper à l'emprise des dogmes, le croyant n'oubliera pas les raisonnements du sceptique. Soucieux de concilier, comme il le dit, le sentiment et la raison dans une définition nouvelle de la religion, en dehors de toute profession de foi écrite, Emerson se rappellera les conseils de Murat. Très réservé en fait d'amitié, il n'en évoquera pas moins avec complaisance, dans son essai sur *la Société et la Solitude*, « les heures rares entre toutes » où l'on rencontre « les meilleurs parmi les hommes ». C'est alors vraiment, et pour la première fois, que la société existe, « ne fût-ce qu'à l'arrière d'un brick ou dans les Clés de Floride ». Murat devait rester pour Emerson un modèle d'« homme représentatif ». Il le cite avec Wordsworth pour « ses manières héroïques ». Il vante son ingéniosité pleine de tact, sa façon d'estimer le sentiment populaire sans abdiquer son sens critique. Dix ans environ après leur rencontre, il range Murat parmi ceux « qui ont servi ses besoins les plus hauts », parmi « les hommes simples

et sages dont le charme est merveilleux et combien éleveur » ! Il loue ces hommes rares, tel le Vagabond de l'*Excursion* de Wordsworth, qui « sont à eux seuls une preuve du monde spirituel tout entier dans leur âme. Rien d'impossible puisque une telle communion est possible. Les entendons-nous parler, voilà que s'évanouissent en pure frivolité les distinctions de la fortune et que la voix de la renommée ne nous touche pas plus que les grelots du traîneau qui passe ».



### III

## Emerson et l'esthétique du paysage

**S**OUUCIEUX comme Lucrèce de décrire la nature dans ses vastes rythmes et ses lois universelles, Emerson professe la doctrine du sublime familier. Il découvre l'âme du monde, la surâme comme il la nomme, dans le fait ou l'objet le plus humble. Moraliste et penché de préférence vers le monde intérieur, il élabore dans son livre sur la *Nature* un profond et attrayant symbolisme à l'aide duquel le monde extérieur s'offre pour exprimer nos pensées. Science et conscience, réalité et poésie s'harmonisent dans les *Essais*. L'âme et le corps, l'esprit et la matière constituent dans la synthèse emersonnienne le double aspect d'une idée unique. Ce que tant de philosophes opposent, Emerson le concilie : nature et société, sentiment et raison, monde des formes et domaine de la pensée. Le retour à la nature qu'il a prêché avec la ferveur d'un apôtre n'est pour lui qu'une étape du retour à l'homme. S'il va dans la solitude, c'est pour mieux rénover le sens social en y refaisant le corps et l'âme.

Emerson habite aux champs. Il y passe son existence entière. A sa bible de la nature<sup>(1)</sup> il a donné pour sous-

(1) *Nature* (1836).

titre *Essais de la Forêt*. Les paysages de la Nouvelle-Angleterre forment le cadre naturel de ses proses. Ils font le charme des *Poèmes* moins connus où certains poètes de la jeune Amérique (tel Robert Frost) vont encore aujourd'hui chercher leur inspiration.

La vallée de Concord, ses lacs (dont Walden entre tous rendu fameux par l'ermitage de Thoreau), ses deux rivières le Musketaquid et l'Assabet, la sylve environnante, les travaux et les liturgies rustiques, sont le milieu où il a médité et écrit. Comme autour des lacs du Northumberland et du Westmoreland s'assemblèrent les « lakistes », Wordsworth, Southey, Coleridge et de Quincy, de même se groupèrent dans les vallons de Concord, autour d'Emerson, Thoreau, Alcott, le poète Channing et, dans une altière et farouche solitude, l'auteur de la *Maison des Sept Pignons*, Nathaniel Hawthorne. Prairies, champs de maïs, pinèdes, sentes solitaires, taillis profonds, ormes contournés en lyres ou épanouis en panaches sur de calmes eaux, érables ensanglantés par l'automne dans les étangs diaphanes, cimes du Wachussetts et du Monadnoc, — la Montagne-Idee chantée dans les *Poèmes*, — l'œuvre d'Emerson reflète ce paysage « semi-imaginaire » où « une douce voix vivait incarnée ».

Après un court voyage en Europe, en 1833, Emerson s'était cloîtré à Concord pour le reste de ses jours. C'est là qu'il allait vérifier les axiomes de sa métaphysique, en philosophe poète qui trouve partout des analogies entre le réel et l'idéal. C'est là, plus souvent seul qu'en compagnie, mais s'adjoignant parfois dans ses promenades Thoreau, Margaret Fuller, — la Muse, — le poète Channing ou le platonicien Alcott, de jour et de nuit, par la neige ou l'été torride, dans la brume tiède d'automne ou à l'orée du printemps tardif, qu'il devait faire ses découvertes.

Le paysage d'Emerson, comme celui d'Amiel, c'est le paysage état d'âme. Du visible à l'invisible, Emerson gravit les degrés de la transcendance où il transporte le monde extérieur. Dans la nature l'âme s'exalte avec les sens; la description s'achève en contemplation et en prière. Émotions et pensées, idées et images se fondent en de poétiques tableaux. Il prêche le retour à la nature avec un lyrisme soutenu. A l'Amérique matérialiste et utilitaire qui commence vers 1850 son expansion impérialiste et pratique il veut arracher l'homme spirituel. Il conseille pour cela, par la doctrine et l'exemple, la solitude dans les bois ou sur le sommet des montagnes. C'est en helléniste d'ailleurs plus qu'en piétiste, en disciple des Eléates autant qu'en rival de Wordsworth ou de Ruskin, qu'il célèbre la terre, le ciel et les eaux. Il n'y cherche aucune providence particulière. Les causes finales n'existent pas pour lui. Entre l'univers et l'homme, Emerson n'interpose aucun dieu. Dans la nature il trouve l'homme « nécessaire et éternel », l'homme païen qui, par la science et le bon vouloir, se divinise.

La Nature pour Emerson c'est la solitude, la paix, le silence, la majesté des grands horizons, la sérénité de l'air, la profondeur et le calme des eaux, les mille objets qui s'y baignent ou s'y reflètent. Voilà son temple et sa bibliothèque. « Qui fréquente les scènes où la Nature révèle ses splendeurs au silence et à la solitude, aura l'esprit occupé de pensées particulièrement solennelles. » « Dans la profondeur des forêts où la lune fait le crépuscule, sur le rocher, dans la caverne, au bord du lac solitaire où ne retentit le bruit ni de la joie ni de la tristesse humaines, où l'écureuil habite, où résonne le chant des oiseaux, — là est un sanctuaire, un oracle dont les réponses ne sont point ambiguës. » Dans les bois Emerson élève un temple à la Paix. La nature exerce sur nos sens

une influence sédative. Elle agit sur nous comme un électuaire et un dictame :

La santé de l'œil semble requérir un horizon. Nulle fatigue aussi longtemps que notre œil peut s'étendre au loin... Les enchantements de la nature sont des remèdes. Ils nous apaisent et nous guérissent. .. Les rochers et le sol sont aussi nécessaires à nos yeux, à nos mains et à nos pieds, que l'eau à notre soif... Les villes n'offrent pas assez d'espace aux sens humains.

Bonne à la fois pour l'âme et pour les sens (1) :

Nous sommes dans la nature comme des oiseaux dans leur nid. Nous vivons en parasites de ses racines et de ses graines. Les astres nous adressent des regards qui nous invitent à la solitude et nous prédisent l'avenir le plus éloigné (2).

La nature est à elle seule une providence :

Il y a le seau d'eau froide de la source, le feu de bois vers lequel se hâte et se réfugie le voyageur transi, et il y a la leçon sublime de l'automne et celle du plein midi... Le bleu zénith est le point où rêve et réalité se rejoignent (3).

Que la voûte du ciel soit « notre unique et suprême mobilier ». « Dans le délicat royaume du coucher de soleil et du clair de lune » on oublie les querelles et les potins du village. Emerson nous invite à « pénétrer en personne en cette incroyable beauté; à plonger nos mains dans cet élément coloré; à baigner nos yeux dans ces clartés et ces formes ». Tant de splendeur fait prendre en pitié « la pauvreté de nos inventions, la laideur de nos villes et de nos palais ». L'art et le luxe ne doivent servir qu'à rehausser les beautés de la nature (4).

(1) I, 16, III, 171. Nous renvoyons aux œuvres complètes d'EMERSON. (Centenary Edition, Boston, Houghton, Mifflin C<sup>o</sup>, 12 volumes.)

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) III, 172.

L'accès de la nature demande un cœur pur et préparé; elle présuppose une ascèse. Optimiste absolu, comme Rousseau, du côté des choses, Emerson demande à l'homme une purification et un noviciat pour pénétrer les mystères de l'univers. Soyons obéissants et humbles. La nature « enracinée dans le cœur puissant » est parfaite, mais l'homme est « sans mesure et sans rythme ». Qui l'a dépouillé de son royaume? Qui a enlevé le chrisme de son front, et « ravalé si bas son œil immortel »? Il s'est exilé loin de la solitude et du sommet des montagnes où l'âme du sage trouve le remède à ses maux. Si le monde est vide c'est la faute de l'homme et non de la nature. Dans l'ombre apaisante où elle nous appelle, la nature remédie aux conséquences de la chute et du péché. Laissons les morts ensevelir leurs morts. Renonçons aux vanités de ce monde. Laissons nos affaires, nos églises et nos œuvres de charité, pour nous abandonner « à l'esprit primitif qui coule dans les eaux et qui souffle dans le vent ».

Renonçons à la vaine science : « Dieu a caché le monde entier en notre cœur » :

En quiconque vit dans la solitude et habite les bois,  
choisit la vague, le rocher et l'oiseau,  
en cet ami de la forêt passeront  
la force et la beauté de ses compagnons <sup>(1)</sup>.

Aux regards de l'homme purifié par la nature le mal s'évanouit. Plus pure et plus brillante se déverse pour lui la clarté de la lune et des étoiles. « Sur son regard les constellations du ciel répandent leur influence. » Sa sauvegarde, c'est « l'innocence formidable de la nature ». La Beauté règne sur la terre, sur la mer et dans le ciel :

Où tombe la neige, où coule l'eau, où vole l'oiseau, où le jour et la nuit se rencontrent au crépuscule, où le ciel bleu se tend

(1) *Poems, Woodnotes, II.*

de nuages, où des formes aux contours diaphanes se trouvent et des clairières dans les étendues du ciel, où sont le danger, l'étonnement et l'amour, partout la Beauté se trouve, comme la pluie copieuse, épanchée pour le Poète, sans rencontrer rien d'important ni d'ignoble (1).

Emerson partage l'optimisme de Rousseau sur les effets salutaires de la vie aux champs. « La Nature tue l'égoïsme et la vanité; elle nous rend la santé. » Comme le grand air, l'océan affine nos perceptions. Grande éducatrice de la race anglo-saxonne, quelle aisance et quelle grâce la mer n'unit-elle pas à sa force! Des rivages proches l'un de l'autre, en des climats propices, ont suscité les constructeurs de navires.

Une côte découpée de baies et de havres produit un effet spontané sur l'intelligence et l'industrie des peuples. Les montagnes exercent une influence analogue. « La vue d'une vaste étendue de pays, du haut d'une éminence, efface pas mal de prose et nous rétablit dans nos droits. » La nature connaît nos humeurs changeantes et les flatte. La mer ramène aux collines. Le monde extérieur se plie aux instincts nomades qui se trouvent en chacun de nous (2).

La vertu insigne que nous départ la Nature, c'est le *naturel*, privilège de roi, principe de mouvement, de liberté et d'action, légèreté spécifique qui fait contre-poids à la matière et à la pesanteur, qualité morale en affinité avec ce qu'il y a de plus immatériel et de plus pur au monde, germination de l'herbe, angularité des cristaux (3). A ceux qui vivent dans son intimité la Nature donne « l'allure innocente que nous remarquons chez les animaux et chez les jeunes enfants, chez les paysans, les chasseurs, les marins ». Les villes au contraire « for-

(1) *Ibid.*, pass.

(2) XII, 152, 156.

(3) XII, 163.

cent la croissance, rendent l'homme bavard, plaisant mais artificiel ». Le naturel est l'essence même et le meilleur de notre personnalité que la Nature nous aide à sauvegarder et à chérir à son contact (1).

L'optimisme d'Emerson n'exclut pas toute misanthropie. Philinte en lui se double d'un Alceste. Opportuniste et conservateur, par amour de la paix, s'il ne jette pas à la société l'anathème de Rousseau, de Tolstoï ou de Nietzsche, il n'en prophétise pas moins un renversement complet des valeurs par le retour à la nature :

A la porte des forêts l'homme du monde étonné est contraint de renoncer à l'opinion des villes sur ce qui constitue la grandeur, la petitesse, la sagesse ou la folie. Aux premiers pas qu'il fait dans cette enceinte il dépose le fardeau de la coutume.

Il y a dans la forêt « une sainteté qui fait honte à nos religions, une réalité qui discrédite nos héros ». Tout se rapetisse en comparaison de la Nature « qui juge comme un dieu les hommes qui viennent à elle ». Avec quelle joie nous franchissons les barrières pour nous abandonner à ses ravissements :

La lumière des bois est un matin perpétuel; elle est stimulante et héroïque.

De toutes parts nous pénètrent des influences séculaires :

Voici que les arbres silencieux se mettent à nous persuader de vivre avec eux et de renoncer aux solennelles bagatelles. Pas d'histoire ici, pas d'église ou d'état pour s'interposer entre nous, le ciel divin et l'année immortelle (2).

(1) VII, 178-179.

(2) III, 169. Nous citons l'édition américaine en 12 volumes du *Journal* (Houghton Mifflin Co, Boston.)

Dans ses notes et ses essais sur l'aristocratie, Emerson invente une nouvelle noblesse conférée non par l'épée dans un manoir, mais « dans les pâtis et les champs ». « Gentilhomme de la nature », il nous invite à oublier dans les bois les préjugés et les vanités du siècle. Plus de duplicité. Suspendons s'il le faut l'usage de la parole et de l'acte. Quittons le Capitole et la Bourse pour nous refaire une énergie nouvelle loin des hommes et des cités. Que l'idéal redevienne réel pour nous. Alors la terre, la mer, les bois, les rivières, l'univers entier seront à nous par droit naturel d'hoirie.

#### *Les Travaux et les Jours.*

Retiré aux champs, Emerson ne s'y est pas contenté du rôle de contemplateur. Le goût anglo-saxon du sport a inspiré maints articles de sa morale et de son esthétique. En contact journalier avec le rustique, il a tenu à se faire lui-même agriculteur et terrien. S'il laisse à Thoreau, mieux doué pour l'action, le canotage, la chasse et la pêche, il se fait un art spécial de la promenade et du jardinage. Malencontreux horticulteur qui se blesse souvent avec la pioche et la bêche qu'il manie, il a tenu à se prouver, avec un outil de jardinage, la sainteté du travail manuel. Il possède un « double jardin », jardin d'idées et aussi potager de plantes et de fruits réels qu'il cultive à la sueur de son front. Dans son verger il croit être Aladin avec la lampe merveilleuse. Doué de double vue, il est un enchanteur, un nécromant dans son jardin. Il y tend des pièges aux éléments. Il y fait travailler la nuée, le vent et le soleil. Comme Linné dans les jardins d'Upsal, Emerson dans son clos admire à l'œuvre « la sagesse de l'Artiste suprême (1) ».

---

(1) XII, *Country life*, pass.

Les champs sont le laboratoire de la nature dont l'agriculteur est le chimiste. Le paysage est un arsenal plein de forces que le laboureur capte ou déchaîne « attelant à l'œuvre la bête, l'oiseau, l'insecte, le rocher, le vent, l'eau, la neige, combattant les éléments avec les éléments », et, jusque dans la disposition de ses champs, révélant l'ordre du cerveau humain :

Il plante où le déluge a labouré;  
Ses serviteurs sont le vent et les nuées;  
Son œil découvre les dieux cachés  
Dans le sapin de son champ (1).

Dans l'usine de la nature, l'homme des champs joue un rôle analogue à celui de l'enfant qui, dans les manufactures anglaises, est chargé de rattacher le fil des bobines quand le métier s'arrête. « Agent de liaison », dirions-nous aujourd'hui, encore plus qu'artisan, l'agriculteur actionne une machine qui dépasse toutes les proportions connues. Il faut une longue expérience pour en connaître les rouages et le fonctionnement. Botanique, géologie, l'ost complet des éléments est mobilisée par le laboureur. L'air, le ruisseau, l'éclair, le ver de terre et la gelée, travaillent et peinent pour lui. Il met au travail des forces énormes et séculaires. A la moindre de ses fonctions participe la nature entière (2). Emerson, dans une goutte d'eau, découvre les profondeurs de la mer. De même n'est-il pas si petite étendue où le ciel entier ne tienne et sur lequel ne lui se un univers stellaire. « En un seul arbre ne germe pas moins l'essence de pomme ou de poire qu'en des vergers bruissants d'abeilles. » « Le moindre objet se fait équilibre à lui-même et au tout. » Dans un jardin, le froid, le chaud, l'air, l'eau, le feu, l'humidité

(1) VII, 136.

(2) VII, 142, seq. et IX, *Musketaquid*.

se concentrent. Voyez l'arbre, seigneur du lieu et magicien émérite, détrousser l'air pour grandir, tel un voleur de grand chemin <sup>(1)</sup>.

Ayons une pépinière, faisons-nous un calendrier de fruits et de fleurs. Sur notre jardin s'épanouissent les constellations. Pour mieux étendre les frontières de son empire, comme il se donnera l'illusion de détenir le magnétisme terrestre en portant une boussole dans sa poche, l'horticulteur philosophe possédera un télescope et contempera, projetant la terre dans l'infini, Jupiter et les Pléiades <sup>(2)</sup>.

Pour comprendre et pour nous approprier la nature Emerson recommande une éducation spéciale. Elle se ramène au réalisme intégral, à la prise de contact avec les faits tels qu'ils sont par la connaissance et par l'acte :

Nous ne savons nous servir ni de nos mains ni de nos jambes, ni de nos yeux ni de nos bras. Nous ne savons pas nous orienter sur les étoiles ni lire l'heure au jour du soleil. Tout au plus savons-nous nager et patiner. Nous avons peur d'un cheval, d'une vache, d'un chien, d'un chat, d'une araignée. Mieux valait la règle des Romains qui n'enseignaient rien à l'enfant qu'il ne pût l'apprendre *debout* <sup>(3)</sup>.

La meilleure université, c'est une ferme. Le fermier « est un réaliste et non un dictionnaire ». La maison du fermier est un des rouages essentiels de l'univers. L'homme complet n'est pas le scholar, l'homme des livres, mais l'homme de la nature. L'université est moins sage que l'atelier, le pont des passagers l'est moins que la dunette.

Voilà pourquoi l'Indien, le trappeur, le chasseur et le marin éveillent en nous un intérêt insatiable. Emerson

<sup>(1)</sup> XII, 178.

<sup>(2)</sup> XII, 174.

<sup>(3)</sup> *Journal*, V, 250-251.

admire également l'instinct des bêtes, celui du cheval et du chien en particulier. Il voudrait savoir quelle est la boussole qui guide les oies sauvages ou les harengs dans leurs migrations. Le chien jouit de la connaissance; comment? Problèmes qui passent toute métaphysique<sup>(1)</sup>.

Rien de plus rare et de plus admirable en un homme que l'acuité primitive des sens et la perfection de l'instinct jointes à la sagesse rationnelle. Il les trouvait dans les fermiers de Concord ses voisins, et, entre tous, dans Thoreau, reconnaissable au portrait que trace Emerson de l'homme idéal. Il sait les retraits et les secrets des bêtes et des plantes. Comme l'abeille et l'écureuil il peut suivre l'eau dans tous ses méandres et la forêt dans tous ses recoins. Il connaît les champs, leurs fleurs et leurs fruits mieux que le fermier lui-même. Par un retour d'atavisme il semble que l'Indien et ses ruses se réincarnent en lui<sup>(2)</sup>.

A l'érudit, à l'écrivain et au poète le travail des champs est indispensable. Il avive et aiguise nos facultés. Pour naître et se développer les puissances intellectuelles ont besoin de « l'antagonisme du monde rude ». Le « travail manuel est l'étude du monde extérieur ». Pour rien au monde Emerson n'abandonnerait à autrui le soin de cultiver son jardin qui lui refait une vigueur nouvelle<sup>(3)</sup>.

Bon citoyen de sa petite ville, il prenait part sans vergogne aux affaires municipales, voire aux comices agricoles. Il aimait le rude sens pratique des ruraux, « ces docteurs non pas en droit mais en terre, experts à convertir une marnière en champ fertile », et à faire pousser le pommier à la place de l'herbe folle<sup>(4)</sup>. A ces « vieux

(1) XII, 161.

(2) *Ibid.*

(3) I., 236-237.

(4) XII, 172.

Saxons » il trouvait une ressemblance avec leurs pompiers et leurs pins, engendrés qu'ils étaient de la même fibre que leurs arbres, « consciencieux ouvriers puisant leur science à même les vaisseaux porte-sève de ces farouches personnages », (les arbres). Il vante cette « rudesse sauvage naturelle à l'homme dont l'Angleterre même, avec toute sa culture, ne saurait se passer ». « Dociles et silencieux », doux et modestes, Emerson oppose les rustiques à l'homme des villes et à ses vices (1). Il ne prétend pas les peindre couleur de rose. Il admire en eux quelque chose de « nécessaire et de fatal ». Leur beauté est celle de la nature. Comme la voile suit le vent, ainsi obéissent-ils au commandement des saisons et à l'économie du sol et des récoltes. Rude labeur et petit gain, leur génie est une longue patience. La nature ne se presse point, ainsi qu'on l'apprend sur un yacht, à la chasse ou à la pêche et dans un verger. « Le fermier se met au temps de la nature et acquiert cette longue patience de toute l'existence qui est la sienne. » Pour réaliser ses fins la nature emploie non des soldats, des professeurs ou des lecteurs de Tennyson, mais « les hommes d'endurance, profonds de poitrine, à la longue haleine, des hommes rudes, lents, sûrs et patients (2) ».

Au contact des éléments le terrien apprend la docilité et le silence. Sa science et le pouvoir qu'il a de transformer la matière le laissent sans orgueil. S'il ne brille pas dans un palais, du moins fait-il bonne figure dans l'univers. Il rappelle Adam, le premier homme, l'Indien, Agamemnon ou Achille. Milton, Firdousi et Cervantes trouveraient en lui une pièce et rapport de l'antique nature, comparable à la lune et au soleil, à l'arc-en-ciel et au déluge. « Dans la solitude, dans les bois, tout homme

(1) VII, 153.

(2) VII, 138-139.

est noble.» Emerson met l'homme des champs au nombre des héros et des « hommes représentatifs ». Il *représente* la nature entière (1).

### *Paysages.*

Les théories du philosophe et du moraliste préparent et expliquent les visions du poète et les tableaux du descriptif. Idée d'un côté, paysage de l'autre, la Nature a une âme et un corps. L'une s'offre à nos méditations, l'autre à nos regards. Le « double jardin » d'Emerson est à la fois pensées, fleurs et formes vivantes. Poète trop oublié et habile imagiste, il a prodigué dans les notes de son *Journal* des esquisses suggestives de paysages. Il ne cultive pas la description pour elle-même. Seule la pensée l'inspire, mais ce sont les objets naturels et les sites qui la lui suggèrent. Toute image pour lui est le symbole d'une idée :

La Nature entière n'est que la frondaison, l'efflorescence, le fruit de l'âme, et de l'âme chacune des parties de la Nature est par conséquent un emblème et un signe (2).

Nuées au miroir de l'eau, levers et couchers de soleil, clairs de lune et clairs d'étoiles, aurores boréales, effets de givre, effluves torrides des étés américains, sérénité empourprée des automnes, printemps septentrional fugitif, il note les aspects mobiles, les nuances changeantes de l'atmosphère. Pour lui

Les couleurs, les parfums et les sons se répendent.

(1) VII, 152-153.

(2) I, 403.

Il avoue qu'il n'y a pas un trait de beauté qui lui échappe :

Une touffe de glaïeuls dans le ruisseau, une colline, un bois, un sentier sous bois me captivent quand je passe <sup>(1)</sup>.

Tout lui cause une allégresse mystérieuse. A défaut d'oreille il possède des « yeux musicaux ». Sur l'herbe des bois, près d'un étang, devant les cimes mouvantes, des symphonies s'éveillent commela musique en époque <sup>(2)</sup>. De l'acuité primitive des sens que Thoreau croyait avoir héritée de l'Indien et du trappeur, Emerson a donné de nombreuses preuves. La palette bariolée et toujours changeante du ciel lui est familière. Comme un impressionniste il a le sentiment juste des touches de couleur juxtaposées qui produisent un tableau par leur groupement.

En novembre, sur la route de l'Étang de l'Oie, à Concord, il note l'épaisse jonchée des feuilles de chêne qui feutrent le sol. La neige, çà et là, fait ressortir et avive les contrastes. En mars le vent du sud se prend à souffler. « Il fait émerger le sommet des collines sous la banquise fondante. » Emerson sort de chez lui pour voir le « brun nouveau sur les pentes », et savoir « si les chemins des bois sont rouverts <sup>(3)</sup> ». Dans le ciel de septembre, il regarde tourner des éperviers « qui font des glissades et des cercles dans les hauteurs pures de l'air ».

Il ramène ensuite les yeux sur le sol et remarque « le ton gris de plomb triste et terne de la terre pour l'œil qui a séjourné dans le ciel <sup>(4)</sup> ». Comme il aime « les expressions tempérées », il préfère entre toutes, « au lieu des

(1) *J. V.*, 118.

(2) *Ibid.*, 138.

(3) *J. IV.*, 192.

(4) *Ibid.*, 288.

couleurs voyantes, les gris et les bruns, couleurs sobres, teintes neutres, ternes et fauves, bleu, bleuté, gris, noirs mêlés, et la touche austère que donne au sol çà et là un champignon couleur de l'Achéron ». Il note les profondeurs qu'ouvrent dans les prairies la rosée, et dans la nuit la luciole. « Le feu, ne fût-ce qu'une étincelle au fond de l'âtre, est toujours profond (1) ». Il analyse en artiste les douceurs de l'ombre. Le vers de Milton sur

La Musique qui lisse le sombre plumage de la nuit jusqu'à ce qu'elle en sourie,

lui semble plein de beauté :

Rien dans la nature n'a le moelleux des ténèbres. Traversez un bois la nuit. Les rameaux suspendus sont comme des morceaux d'obscurité d'une ineffable douceur pour les sens (2).

En été « la nuit n'est pas la nuit mais un mélange de clarté », lueurs attardées du crépuscule, clair de lune, scintillement de Vénus et de Jupiter, cottages qui s'éclaircissent (3). Ce qu'il décrit avec le plus de bonheur ce sont les minutes fuyantes où la lumière se fond avec l'ombre, les nuits surtout, pour lui, comme pour Novalis, l'heure du berger, nuits pleines de déceance, mais qu'un cri d'oiseau, un coassement de grenouille emplissent tout à coup d'une résonance cristalline :

La lumière sublime de la nuit, au lieu de satisfaire; provoque. Son charme flotte, bouge, disparaît, va et vient, puis s'éteint, cinq minutes après avoir quitté le logis (4).

Parfois, pendant les longs hivers de Nouvelle-Angleterre, un panache rouge foncé s'étale de l'horizon au

(1) *J.* VI, 212.

(2) *J.* IV, 358.

(3) *J.* V, 240.

(4) *J.* IV, 450.

zénith où il s'épanouit « en une sublime couronne ». A travers les plis de l'aurore boréale « glisse le regard des étoiles ». « Au-dessous, dans la neige, le paysage est pourpre ».

Comme aux formes et aux couleurs, Emerson est délicatement sensible à ce qui se meut ; envol des feuilles, bonds et évolutions des animaux. Dans les bois de Sleepy-Hollow (où il repose aujourd'hui), il va en automne écouter « les rugissements du vent du sud ensoleillé ». Dans le valon, les feuilles mortes tourbillonnent. Les rameaux des arbres brillent au soleil, les nuages filent, l'air est tiède. Emerson prend en pitié l'homme qui peut être « méchant et malheureux » parmi d'aussi merveilleux spectacles <sup>(1)</sup>.

L'écureuil bondit de branche en branche. Comme l'oiseau il atteint par le mouvement à la perfection de son être. En lui s'incarne l'allégresse de la forêt. L'homme rampe et ne voit que de menus objets qui l'importunent. La beauté fluide, aérienne et évanescence que l'on trouve en ces coureurs agiles lui échappe <sup>(2)</sup>. Si le Feu et l'Eau se disputaient un prix de beauté, il faudrait l'adjudger de préférence à l'animal, tel le cerf, produit de l'un et de l'autre. Sous les pinèdes, ou dans les chênaies de Concord, les étangs sont la promenade favorite d'Emerson. Quand le vent du sud « souffle et emplit de molle et tiède lumière les bois desséchés et pleins de soleil », il voit les feuilles tomber, comme les oiseaux s'envolent. Il est assis au bord de l'Étang du Dieu. Il y découvre un symbole vivant de sa doctrine favorite du sublime familier et du Tout présent en chaque partie. Il note ce qu'il y a de profond et de vaste dans la moindre pièce d'eau. Il dessine « les flottes minuscules de cernes chassant sous

---

<sup>(1)</sup> J. IV, 326-327.

<sup>(2)</sup> J. IV, 439.

le vent », d'un bord à l'autre de l'étang, et il calcule la durée de leur traversée. « C'est bien pour le vent que l'eau semble faite, et pour l'eau le vent. » On dirait des compagnons de jeu. Le monde en ces instants est si beau qu'on a peine à croire à son existence <sup>(1)</sup>.

L'oreille délicatement exercée à percevoir les moindres bruits diurnes ou nocturnes, Emerson est sensible à de mystérieuses harmonies comme en imaginent seuls les poètes. En février il va sous les étoiles, dans la neige. Il regarde là-haut « ces êtres étincelants ». Il entend la musique du vent « si menue, si pure et si profonde qu'on dirait le bruit des étoiles dans leur révolution <sup>(2)</sup> ». Par une nuit sereine et musicale d'été lui arrivent « les âcres senteurs des prairies, parfum nocturne de fougères, de fleurs et d'herbage ». Les lucioles luisent dans l'herbe et dans l'air. « Tout est musique <sup>(3)</sup>. » En juillet il note ce qu'il y a de joyeux dans le bruit des faux qu'on aiguise, et la tristesse du même bruit quand la saison des foins est passée <sup>(4)</sup>. Le matin de mai « fleure la vanille et l'orange ». Le monde est alors « couleur d'opale ». Les tons célestes et éthérés des montagnes produisent l'effet musical le plus beau. Leur musique est faite de paix et de silence dont l'ouïe spirituelle perçoit l'harmonie. Pas de silence sans musique, pas de musique sans silence <sup>(5)</sup>. Ainsi les paysages intérieur et extérieur se répondent et se reflètent comme des rimes ou des rives alternées. Pour le mystique, encore plus que pour le peintre, le monde visible *existe* dans les profondeurs de l'invisible. Le paysage est vraiment « l'efflorescence et le fruit de l'âme ».

<sup>(1)</sup> J. V, 381-382.

<sup>(2)</sup> J. IV, 397-398.

<sup>(3)</sup> J. IV, 468-469.

<sup>(4)</sup> J. V, 414.

<sup>(5)</sup> J. VI, 401.

*La Poésie des Éléments.*

Pour Emerson science et poésie sont synonymes, comme le sont l'idéal et la réalité. La poésie est l'apogée de la science. Dans ses poèmes et dans ses proses s'exprime le sentiment cosmique tel qu'on le trouve en Senancour, Maurice de Guérin et Loti.

Il évoque volontiers tout le passé géologique dans un détail du paysage et, quand il contemple un site, il revoit toute la création à l'œuvre pour le modeler. Comme Whitman dont il prophétisa l'avènement, Emerson possède le don de double vue et d'ubiquité. Il voit plus loin que le présent et ne sait rien voir d'isolé. Le moindre objet est pour lui un microcosme. A défaut de fantaisie et d'imagination plastique il a ce qu'on pourrait appeler l'imagination des idées. Les choses se présentent à lui sur des plans superposés, sur la spirale transcendante le long de laquelle il voit évoluer et graviter notre univers. Tout ce qu'il contemple il le grandit et l'élève. Pour magnifier le paysage de Concord il fait appel à la géologie dont il suit avec curiosité les découvertes. On se plaint que la science tue le miracle. Tout est miracle pour Emerson : l'arbre, le rocher, le nuage, l'oiseau. Voyez un monticule et dites le moment où il a surgi sous la poussée du feu central. Ramassez une pierre et pensez au déluge de feu qui a fondu comme de la cire les minéraux. Savez-vous où se distille « l'air si ténu, si bleu, si vif, avec ses courants où flotte notre vie, l'air dont nos poumons sont l'organe et que nous frappons en paroles harmonieuses » ? Que le géologue et le botaniste nous apprennent ce qui s'est passé quand les collines boisées qui nous portent se sont soulevées, « pareilles à une bulle d'air sur de l'acier en fusion ». Le soleil brûle dans le vaste ciel, le vent mugit sur notre tête, l'eau scintille dans le vallon

Ces phénomènes sont des forces, actives aujourd'hui comme elles le furent autrefois. Ce que nous prenons pour un effet est une cause. A nous de découvrir dans le paysage ce dynamisme latent que si peu savent voir et décrire, soucieux qu'ils sont uniquement d'accrocher une toile peinte au mur (1).

Rien n'est beau isolé. Emerson voudrait tracer un tableau général et intégral de la Nature, embrassant les quatre éléments. Comme Thoreau qui notait jour à jour, heure à heure, la vie des plantes et des animaux, Emerson rêve d'une horloge du monde, d'un cadran solaire animé où les divisions du temps et les changements des saisons seraient marqués par la transformation des êtres et les variations des éléments, tel le zodiaque des cathédrales. Dans ce calendrier de la Nature

On trouverait réunis, l'astronomie, la botanique, la physiologie, la météorologie, le pittoresque et la poésie des bois. A leur jour et à leur heure nul oiseau, nul insecte, nul bourgeon n'y seraient oubliés. C'est la mésange, le rouge-gorge, l'oiseau bleu et l'hirondelle qui chantaient pour moi aujourd'hui. J'ai disséqué des bourgeons de bouleau et de chêne. Il y a une étoile dans chaque bourgeon de chêne. Le corbeau se tenait aussi calme sur sa branche que moi au-dessous de lui. La rivière coulait à pleins bords, et j'étais là à philosopher sur cette beauté complexe et collective qui se refuse à l'analyse. Apprendre l'histoire de l'airielle. Marquer le jour où tombent la pomme de pin et le gland (2).

Disciple des philosophes de l'Inde comme il l'était de ceux d'Ionie, Emerson célèbre les éléments. Il vante l'Eau « bénie et inviolable, magique et belle de son essence », l'eau et ses jeux, cercles et cernes, clartés mouvantes, tel un Gange sacré, improfanable et inaliénable (3). Il

(1) J. IV, 354-355.

(2) J. III, 460 et XII, 150, 174-176.

(3) J. VI, 401.

célèbre l'air, « émanation de ce qu'il y a de solide sur le globe, l'œuvre la plus parfaite du Créateur ». « On dirait que le roc des Ages se dissout en air minéral pour former cet élément mystique qui constitue l'esprit et le corps de l'homme (1). » Réceptacle d'où tout sort et où tout retourne, l'air « c'est la matière soumise à la chaleur ». Il célèbre le Feu, âme de la Cité antique, l'Agni des Hindous, « né dans les bois, porteur d'offrandes, au gonfalon de fumée, distributeur de lumières, seigneur des rouges coursiers, hôte de l'homme, gracieux de forme et protéiforme de visage (2) ». Il célèbre l'arbre, le vent, l'activité germinatrice du sol, l'Esprit de la Terre, « Esprit vivant, courant noir, pareil au ruisseau sombre qui traverse le corps humain, démoniaque de sa nature, chaud, fécond, triste, nocturne (3) ».

Emerson ne s'en est pas tenu à ce rôle de descriptif inspiré. Il a connu l'ivresse qui emportait dans les bois le Centaure de Maurice de Guérin. Souvent la Nature s'est animée à sa vue et il a créé des mythes. Il a voulu partager la vie des choses et se confondre avec les éléments. C'était un penchant de famille développé en lui par la méditation solitaire dans la sylve, et qu'il n'est pas le premier mystique américain à avoir ressenti et décrit. Il nous a conservé dans son Journal la note suivante d'un carnet de son frère Charles qu'il nommait « l'Hellène », frère génial, décédé prématurément, l'année même où Ralph Waldo publiait son premier *Essai de la Forêt* :

Je me demande s'il ne m'arrivera pas quelque jour, notait Charles Emerson, une de ces antiques métamorphoses, si je ne vais pas jaillir comme un arbre, m'écouler comme un flot,

(1) XII, 140-141.

(2) XII, 149.

(3) J. VI, 347.

tant est grande ma facilité à me dépouiller de moi-même pour m'identifier avec les objets extérieurs. Goethe aurait été content aujourd'hui de la façon dont je me suis identifié avec ce que j'ai vu et dont j'ai fait partie de ce qui m'entourait (1).

Emerson a connu, tout en les redoutant, ces instants d'extase et de fusion avec le Tout. Il s'est senti parfois « vivre avec les éléments primitifs, l'eau, l'air, la lumière, le carbone, l'argile et le granit ». A ces moments-là, il lui semble

qu'il devient un élément humide et froid. La nature pousse sur moi. Les grenouilles flûtent; les eaux luisent; les feuilles sèches sifflent; l'herbe s'incline et bruit; je suis mort au monde de l'homme et ne parviens plus à éprouver qu'une sympathie, une existence étrange, froide, aqueuse, aérienne, éthérée. Je sème le soleil et la lune (2).

Nous sommes ici sur les hauteurs de la transcendance, au terme logique de la pensée et de la poésie d'Emerson. La Nature est un vaste symbole. Il y a deux aspects de la réalité. Tout regarde vers l'idéal :

Ces couchers de soleil, ces clairs d'étoiles, ces marécages et ces rochers, ces chants d'oiseaux et ces formes animales dont nous ne pouvons détacher ni nos oreilles ni nos yeux, mais qui flottent autour de nous tels des phalènes autour d'une lampe, tout cela cache l'histoire religieuse entière de l'univers.

Si nous savions les voir, il y a des fantômes dans les prés et des anges, le matin, dans les bois. « Tout fait naturel est trivial jusqu'à ce qu'il devienne symbolique et moral (3). » Le paysage n'est que l'expression pour ainsi dire verbale, « la rhétorique d'une pensée qui ne s'est pas encore détachée des choses pour l'intellect

(1) *J.* IV, 44.

(2) *J.* IV, 450-451.

(3) *J.* V, 420-421.

conscient (1) ». Le paysage est un lexique. Il est plein de questions, d'analogies et d'affinités. Écureuil, cerf ou violette, quel rapport entre nous et eux ? Partout où nous allons des objets en relation avec nous nous assiégent. Un bourgeon rose sur une branche semble prophétiser l'éternité dans laquelle il pénètre (2).

La rivière qui, « d'un pas invariable, comme dans une procession, en cadence et en ordre parfait », pousse ses vagues en avant, donne l'impression de l'écoulement éternel (3). La forêt prouve l'immortalité. Les fleurs sans cesse renaissantes en savent long sur la vie et sur la mort. Les arbres à la perpétuelle jeunesse accusent la brièveté de la vie humaine. Emerson aime à célébrer l'arbre, cet « enchanteur ». Il le fait parler à l'homme :

Ta vie, dit l'arbre, se mesure à quelques oscillations de mes cimes. Mais à jamais germe la forêt, notre force à jamais solennelle refait ses nœuds, ses nodules, ses bourgeons et ses racines.

L'arbre est immortel et il triomphe de nous. Essayons-nous de lui répondre, voilà que « le brave arbre nous lance un bouquet de feuilles vertes à la figure ou bien c'est la vigne vierge qui nous applique ses doigts gracieux, avec un air tel de beauté inconsciente, une indifférence telle aux raisons, qu'elle nous ferme la bouche et que la Nature a le dernier mot (4) ».

Ce paysage tout imprégné d'idée et d'émotion est de sa nature évanescant, fluide et lyrique. Emerson saisit l'élément flottant, cristallin, mystérieux et changeant des êtres en des notes qui font songer à certaines visions de Shelley. Il est maître dans le paysage suggestif et lyrique. Mainte esquisse sans prétention fait regretter

(1) *J. V.*, 470.

(2) *J. IV*, 370.

(3) *J. V.*, 423-424.

(4) *Ibid.*

les abstractions où il s'est perdu trop souvent dans ses poèmes de plus haute envolée.

Il peint de préférence ce qui par le mouvement, la forme ou le timbre, suggère un au-delà de la sensation. Tout ce qui bouge, bruit, brille, coule, flotte, s'évapore est l'ombre et l'image d'un principe caché que le poète décèle. Il a ses saisons et ses heures de prédilection. En janvier, au coucher du soleil, les nuées s'étagent en flocons roses d'une ineffable tendresse. L'air est si vif et si doux que rentrer au logis cause une véritable souffrance <sup>(1)</sup>. Une autre fois la lune se lève. Emerson est allé sur la rivière avec Thoreau. La lune fait ressembler Concord à Palmyre. « Projetant son baiser sur le fût des ormes », elle « relègue dans sa pénombre argentée tout ce qui est trivial <sup>(2)</sup> ». Il y a une touche à la Prudhon dans ses paysages lunaires. Voici la lune qui perce les nues. Elle trône au ciel, « virginale, royale, modeste », véritable symbole de la femme. Elle suit le canot, tantôt pure sous sa voûte d'ambre, tantôt voilée par le feuillage. Emerson « boit » la paix, la perfection de ces instants. Lune, air, plante, colline, géométrie vivante, mathématique animée, la plénitude et la beauté des êtres provient de ce qu'ils obéissent aux lois générales qui gouvernent l'univers <sup>(3)</sup>.

L'aurore est « la primevère au bord du fleuve du temps ». Il décrit avec un bonheur particulier l'atmosphère léthargique et dorée des automnes, des « étés indiens ».

Il goûte les heures d'arrière-saison, comme « un gourmet », comme « un fumeur d'opium ». La moindre clarté dans le ciel, la moindre ombre glissant sur la terre suffisent à sa joie. Mouvements, flottements, de peur de

<sup>(1)</sup> I, 17.

<sup>(2)</sup> J. V, 537.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*

dissiper ce « doux rêve », il cesse de vouloir et d'agir. « La beauté qui tremble dans les après-midi jaunes d'octobre, qui jamais pourrait la saisir? » Elle fuit dès qu'on la cherche. C'est un mirage (1). Et qui captera l'effluve des pleins midis de juin (2)?

Partout Emerson entend les « voix errantes de l'air et ce qui murmure dans le monde », harmonies subtiles qu'il essayait de retenir aux cordes de la harpe éolienne installée sur le toit de sa maison. Les dieux parlent dans le souffle des bois, dans le bruissement des pins, son arbre favori (3). Le charme complexe et mystérieux des choses nous achemine vers un rêve plus beau que toute réalité. C'est comme un effort du paysage pour projeter en dehors de lui une sorte de photosphère, son âme et son double. Le poète épie ces effusions et lès transporte toutes vives en ses chants. De la terre comme d'un rivage il contemple « l'océan silencieux », « la mer de pourpre lumière ». Il participe à ces métamorphoses rapides. « Cet enchantement en action » émeut sa poussière. Il se dilate et respire avec le vent du matin (4).

Dans la solitude, le poète arrive à « l'apogée de lui-même » (*to the top of his condition*). Ce sont les parties supérieures de l'intelligence que le paysage reflète. De là l'optimisme parfait et le quiétisme d'Emerson. « Les pieds sur le sol, la tête baignée dans l'air fluide, soulevé dans l'espace infini », il éprouve le bonheur de ses affinités universelles. Il se sent « l'héritier d'une beauté et d'une puissance sans bornes ». Tout lui devient indifférent. Il faut pour le toucher « des paroles divines ». État rare et précieux. Pour le commémorer il allume dans

(1) I, 19.

(2) XII, 157.

(3) IX, *The Poet*, pass.

(4) I, 17.

sa mémoire une lampe qui ne s'éteindra jamais <sup>(1)</sup>. L'intuition, grâce au paysage qui en exprime les nuances, arrive toujours à ses fins. Dans la Nature aucun risque à courir, nul danger qui nous menace. Le contact, le baiser du beau nous immortalisent. Les « lueurs saintes » du coucher du soleil nous transportent par delà toute crainte, par delà le temps, insensibles désormais « au glas du corps qui tousse ». La nature nous détache de nous-même. Elle nous montre notre vie comme quelque chose d'extérieur à contempler.

Il est des jours où « le monde atteint sa perfection ». « L'air, les corps célestes et la terre font une harmonie, comme si la Nature voulait gâter ses enfants. » Il est des jours « où tout ce qui vit donne des signes de bonheur », où les troupeaux accroupis sur le sol semblent ruminer des pensées grandioses et paisibles. « C'est l'Égypte et l'Inde qui regardent par leurs yeux. » « La lumière tempérée des bois est comme un matin perpétuel, stimulant et héroïque. » Les arbres nous arrachent à nos frivolités. Ils nous invitent en leur compagnie. Plus rien ne s'interpose entre nous, le ciel divin et l'année immortelle. Qu'il est facile alors de s'abandonner au paysage où défilent sans interruption les pensées. Nous oublions le présent tyrannique pour suivre le triomphe de la Nature.

#### *Sagesse.*

La Nature se suffit à elle-même. Elle nous rend heureux par ce qu'elle est heureuse. Elle respire le calme et la félicité. En elle ni envie, ni curiosité déplacée. Elle ignore nos préjugés et nos querelles. C'est un réservoir d'idées, de forces et d'influences. Tout paysage nous

(1) J. III, 451-452.

laisse différents de ce qu'il nous a trouvés. La nature a une âme et des qualités intrinsèques. Sa pureté, son recueillement, sa joie, ne sont pas des métaphores mais des réalités. La nature invite au repos, à la rêverie des sages de l'Orient. Riche en ressources éternelles elle prêche la patience, le fatalisme conscient, la foi en la justice immanente qu'Emerson nomme « les compensations ». Si, renonçant aux hommes et à nous-même, nous consentions à vivre avec les feuillages et les eaux, nous deviendrions semblables en majesté et en force aux pyramides et aux montagnes.

Le paysage requiert, pour être compris, notre pensée la plus haute. Il nous attend pour se livrer à nous à un point éminent de perfection et d'ascèse, on pourrait dire de sainteté. L'abandon et l'humilité sont indispensables de notre part pour atteindre à ce qu'il y a de plus profond et de quasi religieux dans la Nature. Prenons conscience de notre communauté d'origine avec l'univers dont nous sommes les rois. La communion avec le paysage présuppose une initiation, une gymnastique spéciale des sens et de la sensibilité. La condition nécessaire entre toutes c'est une parfaite réceptibilité, une ouverture d'âme sans obstacle. Toute la culture se ramène à cela : « chérir une vaste sensibilité », et nous préparer des yeux grand ouverts. L'œil ne perçoit que ce qui lui ressemble. Le don de voir est une sorte de grâce qu'il faut mériter. Les impressions que fait la nature sur nos sens sont légères et fugitives. N'allons pas les effacer par la paresse ou le sommeil. Pour découvrir le sens des choses et les symboles de l'univers il faut une âme pure et prête. Ne mentons donc point, ne nous mettons pas en colère, et nous parlerons le langage qui convient à l'homme <sup>(1)</sup>.

---

(1) *J. VI*, 56-57, 324-325.

Le poète excepté, peu de gens savent vraiment percevoir. « Le véritable amant de la nature est celui dont les sens inférieurs et extérieurs sont ajustés les uns aux autres et qui, en pleine maturité, a conservé l'esprit de l'enfance (1). » Si l'œil n'est pas transparent, le paysage « ne passe pas ». Il reste dans l'œil externe. Nous éprouvons alors un sentiment d'antagonisme et de discordance (2). Opposant au génie « superlatif » des Latins, le sens « positif » et réaliste des Anglo-Saxons, Emerson (qui pratique cependant lui aussi l'hyperbole) se déclare heureux de posséder des yeux que le monde tel quel contente. Le « sublime » lui répugne. Il aime un style « bas » et familier, au sens et sur le modèle de Montaigne (3). Il estime, entre toutes, la faculté de « simple affirmation », la faculté « de recevoir les choses telles qu'elles se présentent, et de transmettre à l'esprit leur image sans altération ». Il fait l'éloge de la simplicité du langage parlé et écrit qui n'exclut pas l'enthousiasme poétique, puisque le divin se découvre à proportion de la simplicité de nos sens : « Les sages anciens et modernes aux intuitions les plus claires sont des hommes simples qui ont courageusement éprouvé la pauvreté naturelle (4). »

Vérité, réalité, voilà le « terrain le plus ferme et le plus noble sur lequel on puisse vivre ». Emerson souhaite de voir revenir « l'âge du degré positif », « l'âge de la tempérance, des mangeurs de pain et des buveurs d'eau, du discours et de l'acte simples (5) ». L'abandon, la soumission à la nature est la règle de la perception vraie. Cette dernière est fatale. « Dans l'histoire naturelle du monde,

(1) J. I, 9.

(2) V, 463.

(3) X, 168.

(4) *Ibid.*, 176.

(5) *Ibid.*, 548.

elle est un fait, tout comme la congélation de l'eau à trente-deux degrés Fahrenheit <sup>(1)</sup>. « La perception est, de toute nécessité, plus ancienne que le soleil et la lune; elle est la mère des Dieux. » Respectons les impressions de nos sens. Le génie n'est rien qu'une sensibilité délicate devant les lois universelles. A l'égard de la perception sensible, le rôle de l'intellect est tout indiqué. Il lui doit une soumission parfaite. « L'esprit le plus impressionnable est le meilleur <sup>(2)</sup>. » Le croassement du corbeau, une herbe folle, un flocon de neige, le sifflet d'écorce de saule d'un enfant, un paysan au travail, voilà des objets qui, recueillis tels quels dans la sensibilité, sont aussi suggestifs et beaux en puissance que la vallée du Yosemite ou le Vatican.

Cette éducation poétique et naturelle des sens que Wordsworth, Ruskin, Walter Pater ont prêchée en termes analogues, implique une réforme de l'éducation.

On néglige trop dans les écoles la formation de l'œil et des sens <sup>(3)</sup>. Emerson voudrait que l'on suivit à cet égard les conseils de Goethe et de Winckelmann. Il y a dans le paysage le plus ordinaire, si on le regarde sous différents angles, une variété de perspective que découvre un œil préparé. Il appelle de ses vœux la publication d'un livre sur « l'art de la promenade avec leçons faciles pour commençants <sup>(4)</sup> ». L'hygiène, la science et la poésie doivent se prêter une aide mutuelle. La santé est la première des Muses. La vie au grand air, l'exercice physique et la contemplation du paysage vont de pair. « Que l'esprit trouve dans le corps une obéissance parfaite. » « La vision sublime est le partage de l'âme pure et simple dans

<sup>(1)</sup> XII, 41-42.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, 43.

<sup>(3)</sup> XII, 157 et X, 134.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, 158.

un corps propre et chaste. » Il en croit Milton proclamant que, « si le poète lyrique peut s'enivrer de vin, le poète épique qui « chante les dieux et leur venue parmi les hommes » doit « boire de l'eau dans une coupe de bois ». Le mode d'existence du poète doit être assez simple et humble pour lui permettre de se prêter à l'influence de ce qu'il y a de naturel et de commun. Que sa joie soit le soleil, son inspiration l'air, et s'il s'enivre, que ce soit d'eau pure. « Si tu stimules tes sens émoussés avec du vin et du café français, la sagesse ne rayonnera pas pour toi dans la solitude des pinèdes (1). »

Tenons compte également des influences subtiles de l'air, des heures et des saisons. L'âme et les sens ont besoin d'une température égale, du calme du matin en particulier qui doit être pour le poète le moment sacré entre tous. Il en va de même des sites. Le sommet des montagnes, le bord de la mer ou des fleuves, un parc naturel de chênes ou de pins, sur un sol sans aspérité, favorisent l'inspiration. L'œil s'éduque et se perfectionne dans le paysage qu'il regarde. De là pour le poète et le penseur l'importance du choix de leur villégiature. La parfaite réceptibilité est rare. Le plus beau jour est celui où nous avons le plus de perceptions. Plus nous écoutons docilement les oracles de notre âme, plus nous sommes heureux et forts (2). Tel notre état d'âme, telle la nature. « Nous ne voyons que ce que nous sommes. Nous ne voyons que ce que nous aimons. »

La nature est une sorte de « thermomètre différentiel » qui marque la présence ou l'absence du divin en l'homme (3). « Le pèlerin va dans les bois, mais il y porte lui-même la beauté à laquelle il rend visite. C'est l'œil

(1) III, *The Poet*, pass.

(2) *Ibid.*; II, *Intellect*; III, *Nominalist and Realist*.

(3) *J. V.*, 455-456.

qui peint, c'est l'oreille qui chante (1). Le monde est vide pour les âmes vides. Il n'existe pas pour les sensuels. Faisons-nous donc une âme capable de résonance. Le paysage attend notre pensée, notre intuition la meilleure. Imagination de Shakespeare, mélancolie d'Obermann, transports mystiques de Bœhme ou de Novalis, de combien une riche sensibilité n'enrichit-elle pas le monde! « La nature est un instrument si triomphalement musical que la main même du plus indifférent et du plus stupide n'en saurait tirer de désaccord (2). »

Quittons le monde pour les Muses. L'heure des villes sonne le glas. Dans la nature tout est fleurs et transports joyeux. Recensements, calendriers? Le temps tient tout entier dans une longue journée de septembre qui enferme des siècles « dans ses profondeurs roses et ambrées ». Les pensées du poète constituent son calendrier. Pour code un mot lui suffit: « Fais ce que dois. » L'univers est la maison du vif et non du mort. Que le poète aille sur la montagne. Des présages de bonheur l'accueilleront et l'inonderont de lumière. Il servira le Dieu Terme, l'Intellect « bondissant ». Il aimera, à force d'expansion, la Forme et la Limite. Chaque homme lui sera tous les hommes, et, sous le masque de l'homme, il adorera l'Univers (3).

---

(1) *J.* IV, 64.

(2) *J.* V, 464.

(3) *J.* VI, 413-414.



## Un intermédiaire français entre Swedenborg et Emerson

---

### EGGER ET LE « VRAI MESSIE »

**E**N 1836, Emerson publie *Nature*, petit livre dans lequel il édifie, déjà presque au complet, sa philosophie. Il prépare cet ouvrage depuis 1832. *Nature* est en majeure partie une réponse d'Emerson à ses propres doutes. Il y a guerre dans son esprit entre la science et l'idéalisme. Emerson voudrait, comme il le dit, concevoir l'univers sans contradiction. La science le déconcerte. Les séries animales qui s'échelonnent du ver jusqu'à l'homme semblent donner le démenti aux vues pures de l'esprit. Emerson ne sait comment concilier le monde des faits physiques avec celui de ses pensées. Le tourment de l'unité, la préoccupation de réduire l'un au multiple, expliquent dans son esprit la genèse même de *Nature* (1). Les sources de l'idéalisme transcendantal qu'Emerson expose dans son livre sont très diverses. Philosophes, poètes, mystiques et savants lui ont prêté leur concours.

---

(1) *Journal*, t. I, p. 379; t. II, p. 453; t. III, p. 306, 533.

Les éléments de sa doctrine qu'il n'empruntait pas à Platon lui étaient fournis par son ami le swedenborgien Sampson Reed dans un petit livre paru en 1825, beaucoup lu et vanté par Emerson, *The growth of the mind (l'Accroissement de l'esprit)* (1). Au cours des années qui suivent, Buffon, Cuvier, Goëthe, Lamarck (2), Wordsworth et le *Sartor Resartus* de Carlyle, ainsi que la lecture des philosophes anciens dans l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie* par De Gérando (3), acheminent Emerson vers son système d'interprétation idéaliste et panthéiste. Il est admirablement préparé ainsi à ne voir dans le monde extérieur qu'un reflet de la Surâme et à avouer avec Wordsworth que :

Nature's self... is the breath of God,  
Of His pure word by miracle revealed.

(*Prelude*, V.)

Pendant son voyage à Paris, en 1833, Emerson fit au Jardin des Plantes une visite qui date dans sa vie. Une fois de plus, mais sur un ton plus dégagé et non sans ironie, il retrouve l'inquiétant parallélisme : « Pas de forme si grotesque, si sauvage ou belle qu'elle soit, qui n'exprime quelque propriété inhérente à l'homme qui l'observe, — relation occulte entre le scorpion même et l'homme. Je sens en moi le myriapode, le caïman, la carpe, l'aigle et le renard. Je me sens animé d'étranges

(1) *Observations on the growth of the mind, with remarks on some other subjects.* « Transcendentalisme : la France produit Mme de Staël, l'Angleterre Wordsworth, l'Amérique Sampson Reed. » (*Journal*, t. II, p. 164.)

(2) C'est à Lamarck très probablement qu'Emerson emprunte l'épigraphe de *Nature* qui se termine ainsi : « And striving to be man the worm — Mounts through all the spires of form. » Cf. *Journal*, p. 116-117 : « Le système de Lamarck... prétend trouver un monade de vie organique qui soit l'élément commun de chaque animal et devienne infusoire, ver ou homme selon les circonstances. Il dit au ver : « Comment vas-tu, frère ? Plaise à Dieu que tu sois philosophe. »

(3) *Journal*, t. II, p. 330 et suiv.

sympathies et ne cesse de me dire : « Je serai naturaliste (1). » Deux ans après, en juillet 1835, Emerson insérait dans son *Journal* de nombreux extraits traduits de l'ouvrage de Guillaume Gaspard Lancroy Œgger, intitulé *le Vrai Messie ou l'Ancien et le Nouveau Testament examinés conformément aux principes du langage de la Nature*. Une traduction de cet ouvrage, par Miss Elizabeth Peabody, devait paraître à Boston en 1842. Emerson en a probablement tenu en main le manuscrit (2). Il y trouve d'« excellentes choses » ; il en aime « le plan et le dessein », tout en faisant, dans le cas d'Œgger comme dans celui de Swedenborg, des réserves sur la « folie des théosophes (3) ».

Publié en 1829 à Paris, chez Froment, *le Vrai Messie* d'Œgger est l'œuvre d'un aventureux disciple de Swedenborg et de Creuzer. A la philosophie négatrice et terre à terre de Voltaire et de Dupuis sur la religion, Œgger oppose l'esprit nouveau tel qu'il se manifeste en France et en Allemagne. La philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle n'est plus celle du XVIII<sup>e</sup>. De matérialiste qu'elle était, elle est devenue spiritualiste. Les mots de voyant, de prophète

(1) *Journal*, t. III, p. 505, 512.

(2) L'épitomé d'Œgger, traduit par Miss Peabody, parut sous ce titre : *The true Messiah or the Old and New Testaments examined according to the principles of the language of Nature, by Guillaume Œgger, first vicar to the Cathedral of Paris. « A little philosophy carries us away from Christianity, much philosophy brings us back to it. »* Boston, 1842, published by E. P. Peabody, 109, Washington St., 27 pages. Il existe de légères variantes entre le texte inséré par Emerson dans son *Journal* et le manuscrit de Miss Peabody. Traductrice de De Gérando, très cultivée et libre penseuse, il faut la compter comme un intermédiaire entre la France et les Transcendantaux. Entre autres ouvrages, on doit à Œgger un *Essai d'un Dictionnaire de la langue de la Nature ou explication de 800 images hiéroglyphiques, sources de toutes les anciennes mythologies et clef de l'Écriture Sainte*. Paris 1831 ; *Rapports inattendus établis entre le monde matériel et le monde spirituel, par la découverte de la langue de la Nature*. (Tubingue et Paris, 1834), où il expose son passage à la « nouvelle église du Seigneur ». Cet ouvrage, et davantage encore sa traduction allemande par L. Hofacker (Tubingue, 1835), donne de curieux détails sur la diffusion du Swedenborgisme en France.

(3) *Journal*, p. 505-512.

te et d'inspiré semblent moins étranges aux nouveaux philosophes (1). Quant à Egger, il pratique un large éclecticisme. Il fait une synthèse de l'ésotérisme antique et moderne, cabale, néo-platonisme, théosophie swedenborgienne, à quoi il ajoute les théories symbolistes de l'école de Creuzer (2).

A la suite de Swedenborg dans ses « Arcanes célestes », Egger prétend trouver une clef des mystères de l'Écriture. Il est amené pour cela à élaborer une théorie du symbolisme universel basée sur la doctrine du parallélisme strict et littéral entre le monde physique et l'univers spirituel. Le point original de la philosophie d'Egger, c'est qu'il tient comme nécessaire l'existence du monde physique pour signifier le monde moral, qui sans cela serait inconnaissable. « La création visible n'est que la circonférence extérieure du monde invisible et métaphysique. Les objets matériels sont, de toute nécessité, les *scories* ou les restes des pensées essentielles du Créateur, *scories* qui doivent conserver toujours une relation exacte avec leur première origine. En d'autres termes, la nature visible doit avoir un côté spirituel et moral. »

De ces prémisses, Egger déduit sa théorie du symbolisme universel. « Il n'existe pas dans la nature d'objet dont la forme ou la couleur ait été choisie sans raison. » L'univers physique est une manifestation de Dieu. « Nulle fibre dans le règne animal, nul brin d'herbe dans

(1) Nous n'avons pu découvrir l'ouvrage original d'Egger dans les bibliothèques américaines. Nous traduisons Miss Peabody.

(2) Cet ex-vicaire de Notre-Dame de Paris qui, en 1829, raconte ses extases, pratique la Cabale, déchiffre « la langue d'Égypte » et les mystères de Swedenborg, fait involontairement penser à l'archidiacre de Notre-Dame, Claude Frolo, dans le roman de Victor Hugo. En 1826, Egger avait quitté la cathédrale de Paris. Après avoir côtoyé le saint-simonisme et songé à devenir protestant, il fit à l'étranger, à Londres, dans le Norfolk, en Suisse, des séjours qui semblent en rapport avec la diffusion des doctrines de Swedenborg. D'après Quérard, Egger était né à Bitche, la petite place forte de Lorraine.

le règne végétal, nulle forme de cristallisation dans la matière inanimée, qui ne soit en une claire et précise correspondance avec l'univers moral et métaphysique<sup>(1)</sup> .»

Sans création physique, pas de création morale; sans univers physique, pas d'univers spirituel. « Les abîmes de notre être ne peuvent être révélés que par les phénomènes manifestes de la vie. » « La nature est comme un livre dans lequel nous pouvons lire les perfections de Dieu, ou comme un miroir dans lequel nous pouvons les voir réfléchies. » « La matière nous fournit des degrés par lesquels nous pouvons nous élever aux substances pures. Il nous faut aussi des substances emblématiques et des images pour nous élancer dans le monde métaphysique et moral. »

Avant d'arriver au symbole par excellence qui est le langage, Egger passe en revue les différents aspects du symbolisme universel. Y a-t-il dans un dictionnaire de morale des termes qui ne soient pas empruntés à l'ordre physique, à la vie corporelle et animale? Les parties du corps, les emblèmes de l'agriculture et du commerce, les différentes manières de manger et de se vêtir<sup>(2)</sup> ont fourni les moyens de caractériser la vie intellectuelle et morale.

(1) Suit un passage soigneusement recueilli par Emerson dans son *Journal* et qui cadre parfaitement avec sa pensée. Tout se relie, tout se rattache, tout se ressemble, tout est donné. Dans les arts, les sciences, les littératures, très minime est la part de l'invention. Tout préexiste et Emerson souligne la phrase suivante d'Egger où il retrouve sans doute sa morale de l'abandon et son fatalisme particulier : « *Un degré infiniment petit de consentement pour recevoir*, qui constitue notre liberté morale, est la seule chose que nous possédions en propre. » (*Journal*, t. III, p. 515.)

(2) Une comparaison du *Sartor Resartus* de Carlyle, lu par Emerson en 1834 et édité par lui quelques années plus tard, avec le symbolisme swedenborgien de Sampson Reed et d'Egger, serait instructive (Cf. Carlyle-Emerson, *Correspondance*, t. I, p. 17, 19, 32, 35; t. II, p. 96, 218.) Touchant le langage de la nature en particulier, tous s'accordent. Carlyle : « Le langage est nommé le vêtement de la pensée », etc. (*Sartor*, ch. 40). Reed : « Il y a un langage non des mots, mais des choses », etc. (*Op. cit.*, p. 46.) Emerson : « La nature est un langage... langage de la nature. Le langage revêt la nature comme l'air revêt la terre. » (*Journal*, t. IV, p. 146.)

Sans ces emblèmes, le monde spirituel et moral « serait resté entièrement enseveli dans l'abîme éternel ».

Ægger va maintenant appliquer son symbolisme à la philosophie du langage, et c'est ici que les rapprochements entre le Vrai Messie et le chapitre IV de *Nature* deviennent significatifs. Il y a, d'après Ægger, un langage de la nature dont le langage articulé n'est que l'ombre et l'emblème. Ce langage naturel, la philosophie devrait en admettre l'existence, si même le langage articulé n'existait pas. « Ce langage n'est, après tout, que la perception des emblèmes de la vie et de l'intelligence que la nature contient dans son sein, et la faculté d'en transmettre la perception aux autres êtres. » Ce langage naturel, c'est la Bible qui nous l'a conservé et sa signification est infinie.

Ægger expose la théorie, si chère à Emerson, du microcosme, suivant laquelle, « à toutes les époques, des esprits profonds ont remarqué que l'homme était le plus parfait des emblèmes et, par conséquent, l'emblème véritable et naturel de tout ce qui peut se nommer intelligence et vie ». Ægger insiste de nouveau sur les analogies entre l'homme et les animaux, eux aussi symboles « des différentes variétés de vie ou d'intelligence inférieures ». « Tout l'arc de cercle, écrit Ægger, dans un passage qu'Emerson transcrit dans son *Journal* et qu'il insère dans son essai sur Swedenborg <sup>(1)</sup>, tout l'arc de cercle qui va du zénith à l'horizon ou de la perpendiculaire à l'horizontale est ainsi rempli. L'homme et le serpent forment l'an-

(1) Composant son essai sur Swedenborg dans les *Representative Men* (Centenary Edition, t. IV, p. 107), Emerson renvoie à Ægger: « Un anatomiste poétique de nos jours... »; suit le passage sur l'homme et le serpent, etc.. Les rapports entre Ægger et Swedenborg sont fort étroits. Il emprunte son symbolisme du règne animal à l'ouvrage de Swedenborg, « l'Économie du monde animal considéré anatomiquement, physiquement et philosophiquement ». Ægger adapte en français « la Nouvelle Jérusalem » et « la Doctrine céleste » de Swedenborg dans un autre de ses ouvrages « Rapport entre la Nouvelle Jérusalem céleste et la Nouvelle Jérusalem terrestre où le Seigneur est avec nous », livre I. Tubingue, 1840.

gle droit; d'autres animaux remplissent l'arc tout entier et toute autre espèce d'êtres est ainsi rendue impossible. »

Suit un essai d'esthétique du langage. Ainsi s'explique, d'après Egger, le goût des comparaisons si naturel à l'homme. De là, les figures de rhétorique, l'usage des fables, des paraboles. Le passage du langage de la nature au langage de la conversation est insensible.

Le langage est une sorte de réminiscence, le vrai langage se passe de signes. Les signes commencent quand cesse la faculté de percevoir l'objet immédiat de la pensée. Il y a trois sortes de langages : le langage emblématique, le langage articulé et le langage prophétique, symbolique ou naturel que nous a conservé la Bible; et dans lequel le nom des choses désigne leur essence même (1).

Tel est le résumé de l'ouvrage d'Egger, qui tombait sous la main d'Emerson un an avant la publication de *Nature*. Emerson y trouvait les articles principaux du symbolisme qu'il expose dans son essai sur Swedenborg, et en particulier les éléments du chapitre IV de *Nature* sur le caractère symbolique et idéalisateur du langage. Le langage est, selon Emerson, le troisième besoin de l'homme que sert la nature. « La nature est le véhicule de la pensée » et cela de trois façons : « 1° les mots sont les signes des faits naturels; 2° des

(1) On trouvera de fort curieux aperçus sur le symbolisme du langage et sur la poésie dans le petit livre de Sampson Reed (p. 41 et suiv.). Reed annonce l'esthétique de Walt Whitman et celle de Mallarmé et de Rimbaud, tandis que sa doctrine de la mémoire et de la durée a un air de bergsonisme avant la lettre. Symbolisme religieux et symbolisme artistique et poétique se tiennent également en étroite union dans Egger, qui esquisse, à la fin du *Vrai Messie*, une interprétation mystique des couleurs :

« Tous les phénomènes de la lumière réfléchie, toutes les couleurs conservent un rapport lointain avec le monde moral; depuis le blanc qui présente les vérités complexes jusqu'au noir qui rappelle l'obscurité de l'absolue ignorance; du rouge qui projette l'éclat du feu et de la flamme, au violet le plus pâle qui peut à peine indiquer les formes des objets » (trad. Peabody, p. 22).

faits naturels particuliers sont les symboles des faits spirituels du même genre; 3<sup>o</sup> la nature est le symbole de l'esprit. »

La façon dont Emerson développe ces trois points rappelle Ægger. « L'utilité de l'histoire naturelle, écrit Emerson, est de nous aider dans l'histoire surnaturelle (1) . » « L'utilité de la création extérieure, c'est de nous prêter son langage pour les êtres et les changements de la création intérieure. » « Tout mot employé pour exprimer un fait moral ou intellectuel, si l'on remonte à sa racine, se trouve emprunté à quelque apparence matérielle. » Nous disons le cœur pour exprimer l'émotion, la tête pour la pensée; pensée et émotion sont des termes empruntés aux choses sensibles et maintenant appropriés à la nature spirituelle (2).

D'ailleurs, « ce ne sont pas les mots seuls qui sont emblématiques; les choses le sont aussi. Tout fait naturel est le symbole d'un fait spirituel. Tout aspect de la nature correspond à quelque état de l'esprit, et cet état de l'esprit ne peut être décrit qu'en présentant l'aspect naturel comme son image ».

Synonyme pour lui de la doctrine de la représentation et de la compensation si importante dans sa philosophie, Emerson, à la suite d'Ægger, soutient la théorie du microcosme. Pour lui comme pour Ægger, le langage est représentatif de l'univers tout entier. « L'homme est né analogiste et il étudie les relations en tous objets, placé qu'il est au centre des choses, avec un rayon de relation allant de tous les autres êtres à lui. Nil'homme

(1) Telle est la leçon des conférences sur l'Histoire naturelle données par Emerson en 1833-1835, première esquisse de *Nature*. Cf. CABOT, *A Memoir of R. W. Emerson*, p. 710.

(2) Emerson a repris les vues d'Ægger sur le symbolisme du corps humain dans ses conférences de 1837 sur la Culture humaine. Elles sont intitulées : *Doctrine des mains; la tête, l'œil et l'oreille, le cœur*. Cf. CABOT, *op. cit.*, p. 733 et suiv.

peut se comprendre sans ces objets, ni ces objets ne peuvent se comprendre sans l'homme. » C'est par lui également que les animaux s'expliquent. Du moment où un rapport paraît entre la fourmi et l'homme, « l'humble se manifeste esclave comme un maître, petit corps animé d'un grand cœur et dont les mœurs deviennent sublimes ».

Sur cette doctrine du langage de la nature, Emerson greffe une théorie du style. Il aime comme Montaigne, et en Montaigne même qui lui est familier, le parler « tel sur le papier qu'à la bouche ». Egger le confirme dans ce goût. « Cette dépendance immédiate du langage envers la nature, cette transformation ou conversion d'un phénomène extérieur pour typifier quelque chose dans la vie humaine, ne perd jamais son pouvoir sur nous. C'est cela qui donne à la conversation d'un fermier ou d'un vigoureux coureur des bois ce piquant que tout le monde goûte <sup>(1)</sup> ».

Enfin et surtout, pour Emerson comme pour Egger, le monde entier est un emblème. « Les parties du discours sont des métaphores parce que l'ensemble de la nature est une métaphore de l'esprit humain. Le monde visible, avec les relations de ses parties, est le cadran de l'invisible. » Les axiomes des sciences, les proverbes des nations, les fables, les paraboles, les allégories, ne sont qu'un aspect de ce grand fait. Et « cette relation entre l'esprit et la matière n'est pas la fantaisie d'un poète, mais elle a son siège dans le vouloir de Dieu et s'offre ainsi librement

(1) Deux passages du *Journal* (t. III, p. 527, 529) nous permettent de rattacher ces vues d'Emerson aux théories d'Egger. Nulle pensée ne se présente à Emerson sans son image physique et son symbole. Cela vérifie Egger que lit Emerson. Celui-ci croit au langage de la nature. Il le retrouve sur les lèvres de ses voisins, paysans ou artisans de Concord. A ce sujet, voir nos *Mystiques et Réalistes anglo-saxons*, p. 44 et suiv., sur la dette d'Emerson envers Montaigne. Emerson emprunte également à Egger, sur les rapports de la corruption du langage et de la chute originelle, une curieuse théorie qui rappelle Rousseau (*Nature*, p. 29 et suiv.).

à la connaissance de tous les hommes ». Tel est le problème qui a préoccupé les plus grands génies de l'histoire, depuis les Égyptiens et les Brahmines jusqu'à Emmanuel Swedenborg. « Il semble exister une nécessité pour l'esprit de se manifester sous des formes matérielles. » Et nous revenons au chapitre initial d'Ægger, qu'Emerson, en habile adaptateur, réserve pour la conclusion de son article sur le langage pris comme signe de l'idéal : « Un fait est le terme ou ultime issue de l'esprit. La création visible est le terme ou la circonférence de l'univers invisible. » Suit le passage d'Ægger sur les scories : *« Materials objects », said a French philosopher, « are necessarily kinds of scoriae of the substantial thoughts of the Creator, which must always preserve an exact relation to their first origin; in other words, visible nature must have a spiriuel and moral side ».*

Telle est la dette d'Emerson composant *Nature*, envers Guillaume Gaspard Lancroy Ægger, vicaire de Notre-Dame de Paris. Elle montre Emerson prenant son bien partout où il le trouve et appliquant à ses auteurs de prédilection sa théorie du livre inspirateur et guide. Partout, et fort librement, il documente ses pensées et les illustre d'exemples, de citations, d'idées que lui prêtent la philosophie, la mystique et la science universelles. Quand il composera son essai sur la méthode de la nature <sup>(1)</sup>, il reprendra la comparaison des scories. Le monde physique n'est qu'une incarnation de l'esprit. « La nature existait déjà à l'état de solution dans l'esprit, et le sédiment brillant, c'est le monde. »

Dans le même essai, Emerson expose une fois de plus la doctrine du microcosme. « L'achèvement ou termi-

(1) *Œuvres*, t. I, p. 189 et suiv.

naison du monde en un homme apparaît bien comme l'ultime victoire de l'intelligence. »

On perçoit un autre écho d'Ægger, allié cette fois à Platon, dans l'*Histoire naturelle de l'Intelligence* (1), le traité le plus systématique d'Emerson et qui constitue, à trente-six ans de distance, une réplique de *Nature*. Emerson y reprend cette idée que, « dans les détails comme dans l'ensemble, la Nature toujours travaille selon les lois de l'esprit humain ». « C'est l'Intellect qui construit l'univers et qui est la clef de tout ce qu'il contient. »

« Je crois à l'existence du monde matériel comme expression du monde spirituel et réel. » Emerson reprend ici ses théories sur le langage de la nature. « Tandis que nous prenons les vérités pour des pensées, elles existent aussi comme forces plastiques. » La matière est de l'esprit mort. C'est l'esprit qui est le créateur du monde et sa force créatrice est incessante. Les âmes détachées de l'âme supérieure s'incarnent en formes innombrables; mais les villes, les nations, les pompes de la religion, la guerre, l'agriculture, le commerce, « ne sont que de grossiers instruments par où passe l'agile esprit ». « Manger, commercer, se marier, apprendre, nous prenons tout cela pour des fins et des réalités et tout cela n'est qu'un symbole. » « Conduits par un esprit divin dans un firmament supérieur, nous découvrons le caractère irréel et représentatif de ce que nous considérons comme final. »

La philosophie de la nature et celle de l'histoire se tiennent pour Emerson. Sa doctrine de la *représentation* au sens naturel et historique, se trouve élaborée

(1) *Œuvres*, t. XII, p. 3 et suiv.

simultanément dans *Nature* en 1836, et dans ses conférences de 1835 sur la philosophie des grands hommes. De la doctrine de la *représentation*, Emerson fait un hommage spécial à Swedenborg dans son livre des *Representative Men* (t. IV, p. 114-117). Il est permis de croire, si nos conjectures sont exactes, que *le Vrai Messie* d'Ægger, lu, transcrit et cité par Emerson en 1835, n'a pas été sans influence sur un des articles essentiels de sa philosophie et qu'en tout cas il faut le considérer comme une des sources authentiques de sa philosophie.



**Henri David Thoreau <sup>1</sup>**

Le son de la flûte parvint à ses oreilles et réveilla en lui des facultés endormies. (*Walden.*)

## I

**E**N trente années environ, de 1830 à 1860, la littérature américaine s'annexe le monde du mystère et du fantastique avec Edgar Poe, celui de la transcendance avec Emerson. Hawthorne lui conquiert les profondeurs du subconscient, Whitman le royaume du rythme. En ce temps là Thoreau jette son dévolu sur le paysage. Dans les limites d'une petite ville de la Nouvelle Angleterre et de sa banlieue, il fait le tour du monde et de l'homme. Il avait vingt ans quand sa mère, ambitieuse comme toutes les mères, lui ouvrait d'un geste l'avenir par le vaste monde. Thoreau se jetait tout en larmes à ses genoux. Le présent lui suffisait. Jamais il ne perdrait de vue les vallons de Concord. Ces collines, ces eaux, ces bois lui seraient l'univers et bien davantage. Il jetterait son défi au siècle. Il serait le Colomb de cet étroit village et de la sylvie environnante. Il passerait sa vie à explorer ce qui ne semblait plus explorable.

---

(<sup>1</sup>) Nous citons et traduisons d'après les œuvres complètes de Thoreau (*The Writings of H. D. Thoreau*) 20 vol. Boston et New-York Houghton, Mifflin Co, 1906.

Son village natal lui serait une aventure arctique, un Thibet, un archipel des mers du Sud, un Far-West. Il vivrait ce paradoxe de passer quarante ans d'aventures dans l'enceinte d'un bourg à peine grand comme une sous-préfecture. A d'autres l'extraordinaire, à lui l'ordinaire, le trivial et le commun, « la vie obscure, le cottage du pauvre et de l'humble, les jours non chômés du monde, les champs nus, et de toutes les parts la plus petite », mais avec la perception poétique et le don de voir, à travers le réel, l'idéal. Quatorze volumes de *Journal*, cinq ou six livres immortels ont prouvé à la postérité que la gageure de Thoreau était bonne.

Sa vie tient toute dans Concord. Il y naît de parents pauvres, Écossais par sa mère, Normand par son père; du Normand il garde jusque dans la commissure des lèvres sur ses portraits quelque chose de narquois et de finaud que l'on retrouve dans son humour. A l'Université Harvard où il passe il est déjà littérairement précoce, misanthrope et frondeur. Étudiant génial dont on nous a conservé maints essais d'une belle tournure, il refuse son diplôme de sortie qu'il déclare ne pas valoir plus que les cinq dollars payés pour l'obtenir. Il a fait à Cambridge de très fortes humanités et voué pour la vie un culte aux classiques grecs et latins dont les citations lui reviennent en plein bois, et font de cet amateur de vie sauvage un civilisé de saine et traditionnelle culture. Adonné de parti pris à la contemplation, faisant son métier favori de courir les bois, il s'ingénie à réduire au minimum ses occupations pratiques. Fabricant de crayons, il est si fier de sa première mine de plomb qu'il déclare n'en vouloir jamais découvrir d'autre. Il s'en tient là et abandonne la profession. Intendant au compte d'Emerson dont il garde la maisonnée pendant les absences du maître, arpente u

à ses moments perdus, il se voue tout entier à la nature. De jour et de nuit, été comme hiver, il passe sa vie en plein air, en véritable Robinson Crusoé. Comme résultat de ses vagabondages il publie de son vivant deux livres, *la Semaine sur la Concord et le Merrimac* et *Walden* qui surtout le sacre aux regards de la postérité. Le reste de son œuvre est posthume. Le meilleur nous en a été transmis dans les quatorze volumes de son *Journal* où sans souci de flatter un public, il se donne à nous au naturel, à la fois moraliste et poète. Il a mis quarante ans à corriger ses tableaux des saisons, le calendrier et le zodiaque de ses rêves où devait tenir le panorama de la nature animée telle qu'il l'observait autour de lui. De l'automne de 1837 où le *Journal* s'ouvre, jusqu'à sa mort en 1862, pas un jour n'a passé pour Thoreau sans une observation et sans une ligne. Jour par jour, heure par heure, il a tenu son journal de bord, marqué le point sur la carte du ciel, épié les moindres phases de la vie animale et végétale. Philosophe à qui est familière la sagesse de l'Orient et de l'Occident, exact comme un savant, transcendant comme un poète, un lyrisme en sourdine anime ses compositions.

L'introduction naturelle à ses tableaux, ce sont les notes d'une esthétique originale et fort moderne éparses dans son diaire. C'est là qu'il faut chercher le meilleur de son art et de sa misanthropie. Il est de l'école de William Blake, de Wordsworth, de Ruskin, de Walter Pater. Comme eux il bannit de l'art le sensualisme et la volupté. Il confond le saint et le poète. De l'opposition d'école entre le réalisme et le symbolisme, il dirait, comme Moréas de la distinction entre classiques et romantiques, qu'elle n'existe pas. Il met toute l'âme, tout l'art et toute la poésie dans une vie « *purement* sensuelle ». Il est persuadé que nous avons plus de cinq

sens. Pour les découvrir, il veut que nous explorions le monde sur une myriade de points et que nous fassions de notre existence un chef-d'œuvre d'attention prolongée. Nos sens sont « des germes divins », la promesse d'un paradis des poètes en marge duquel nous vivons sans le savoir, « royaume plus pur que ce monde d'où sont portés vers nous les odeurs et les sons ». Il est plus facile avec Colomb de découvrir un nouveau monde que d'approfondir celui-ci. Nous vivons à la frontière de l'invisible. « Du bois sculpté, des rameaux flottants, des soleils couchants, voilà tout ce que nous savons » de cet univers supérieur que l'art nous révèle. L'oreille n'est pas faite pour les sons triviaux, les yeux sont destinés à contempler une beauté céleste. Gardons nos sens purs, limpides, mobiles et allègres. « C'est le mariage de l'âme avec la nature qui rend l'intellect fécond, et donne naissance à l'imagination. » « Au lieu de voir les choses comme les hommes les décrivent, sachons les voir comme il leur est impossible de les décrire. » Tout est lourd de pensée. Pilpay et les fabulistes faisaient à bon droit de toutes les bêtes des bêtes de somme, car toutes effectivement ont à porter le fardeau de nos pensées.

Ce n'est pas l'objet qui est intéressant, mais ce qu'il suggère et les relations entre lui et nous. La création et le miracle sont toujours actuels. Combien de facultés en nous que nous n'avons pas découvertes ! Il y a des gens qui n'ont pas encore fait la découverte de leurs pieds et de leurs mains. Combien n'ont pas trouvé leur tête, ou ne s'en servent que pour jouter à la façon des noirs ou des béliers. Tentons tous les sujets, tous les thèmes, afin de trouver celui-là seul qui nous convient. Saisissons toutes les occasions d'exprimer nos pensées. Cherchons-leur des analogies et des symboles appropriés

dans le monde. Les avenues qui conduisent à la vérité et à la beauté sont innombrables. Tout objet est suggestif, si humble et si trivial soit-il. Attaquons, explorons l'univers sur une infinité de points à la fois. La Nature prodigue des milliers de glands pour produire un chêne. Il faut mille objets pour donner une pensée.

Celui-là est sage qui connaît les choses sous tous leurs angles, pour qui les pierres, les plantes, les animaux et des objets sans nombre ont suggéré de nouvelles pensées.

## II

Telle est en résumé l'esthétique de Thoreau et l'inspiration qui l'emporte dans les bois. Vers lui de tous côtés les suggestions affluent et surabondent. Consignés et conservés sur la plaque sensible du cahier de notes, au jour le jour, des instantanés innombrables nous le montrent à l'affût. Sous le saint d'Assise l'ascétisme l'aurait transformé en un fiorettiste insigne. Il a fait de lui un admirable imagier. Non qu'il ne lui arrive de broder et d'enjoliver. *Walden* est en maintes de ses pages un album de clairs de lune et de couchers de soleil légèrement surannés. Mais il y a le chasseur d'images, le collectionneur génial de symboles concrets et d'analogies. Il a le don du raccourci et l'imagination qu'il faut pour fixer la sensation dans un relief saisissant. Il fait penser au Jules Renard des *Histoires naturelles*. Il compare l'éclair aux veines de l'œil, les ailes tendues de la mouette au croissant de la lune nouvelle, les branches du chêne à un éclair stéréotypé sur le ciel. Les toiles d'araignée sont de petites serviettes tendues sur l'herbe par les fées. Un épervier au vol est un cerf-volant sans ficelle. L'écureuil grimpe à la cime d'un pin comme

un locataire qui emporte la clef de son appartement. Les chattons du saule sont les petits boutons de soie d'un gilet. La lune déverse dans la rivière une coulée de dollars. Le tatouage de la grenouille fait penser à un peintre qui aurait appliqué son pinceau sur les jambes reployées de l'animal. Un jeune canard tout cou et tout ailes est une pelote d'épingles. Les stries de l'œuf de rouge-gorge sont des hiéroglyphes pour un Champollion. Aux modernes imagistes Thoreau a appris à briser, à morceler la description et à se défaire de la rhétorique. Il nous donne le paysage à l'état pur, sans aucune sentimentalité. L'art des poètes américains d'aujourd'hui a sa source authentique dans ce miroir volontairement brisé, qui retient les aspects variés de l'univers « pluraliste » dans chacun de ses éclats.

Accompagnons Thoreau, au cours de l'an et des saisons, dans quelques-unes de ses randonnées journalières. Voyons-le piller son miel et le transporter à la ruche. Qui eût jamais pensé qu'au pays du dollar une existence pût être pratiquement faite d'aussi peu de chose, purement de sensations et d'idées? Nous sommes en 1852. Thoreau a trente-cinq ans. Voici son emploi des jours en pleine maturité :

*18 Mai au soir.* L'atmosphère est belle et claire. Il n'y a de bleu que les montagnes, une légère vapeur mais pas de brume. A peine au ciel un troupeau de nuages. Le ciel est vaste, il se creuse et s'ouvre à la terre à mesure que les jours s'allongent. Jamais le monde ne sera plus beau, par suite de cette remarquable clarté de l'air combinée avec tout ce vert frais et tendre. Suit en six temps minutieusement notés l'analyse du site de Concord (1).

---

(1) *Journal*, IV, 63 seq.

15 Juin, 8 heures du soir. Thoreau est en bateau sur la Concord. Pas de lune. L'orchestre des crapauds tonitruue sur le bord tiède de la rivière. Thoreau remarque que leur chant est moins prononcé qu'au printemps. C'est l'heure où s'allument les chandelles, *candlelight* comme dit pittoresquement l'anglais. Les poissons sautent. Les prairies étincellent sous la clarté cuivrée des mouches à feu. L'étoile du soir multipliée dans l'eau tremblante ressemble aux étincelles brillantes d'un feu qui ne cesse de monter. Les reflets des arbres dans l'eau s'allongent et s'évanouissent. Il y a un brouillard bas qui agrandit sensiblement la rivière et qui rend fantomatiques les arches du pont. La rosée sature l'air et va bientôt tout transir. Au fond du bateau rempli au quart d'eau les étoiles se reflètent. Au nord un croissant de lumière et, de temps à autre, les étoiles filantes. Thoreau pousse son canot comme un batelier du Nil. Des chiens aboient. La nuit est lourde et humide <sup>(1)</sup>.

2 Juillet. Thoreau vient de cueillir sa fleur de prédilection, un *nymphaea*, au moment où il allait s'épanouir. Il l'a gardé deux jours dans l'eau, puis il a écarté les pétales, touché l'extrémité des sépales et, tout à coup, la fleur s'est ouverte et s'est épanouie dans sa main. A quoi bon s'en aller vers les lotus du Nil quand on a ainsi les lotus de sa rivière natale <sup>(2)</sup>?

Même date, 8 heures du soir. La pleine lune se lève. Elle se trahit d'abord par de légers nuages qui blanchissent à l'orient. A l'ouest, des nuages semblables se détachent sur un ciel plus clair, sombres et menaçants. Voici qu'à l'orient un nuage, plus bas dans le ciel, se colore d'une clarté jaunâtre. La lune qui fait sa ronde

(<sup>1</sup>) *Ibid.*, 105 seq.

(<sup>2</sup>) *Ibid.*, 172.

autour du globe envoie sa lumière au nuage qui annonce sa venue. C'est l'aurore de la lune, aurore sans rougeur et sans éclat. Les coqs ne saluent pas l'aube de la lune. Peu de créatures contemplent son lever, sauf quelques voyageurs attardés. Comme elle prépare graduellement sa venue! De plus en plus jaune luit le nuage bas qui concentre la lumière. Enfin le bord de l'astre paraît tout à coup sur une barre de nuées invisible jusque-là. La lune vient vite et sans être présentée. Elle s'avance comme une reine qui sait se mouvoir devant une cour. Majestueuse elle atteint bientôt la pleine mer céleste. Elle semble monter par petits bonds gracieux, en laissant dans le ciel traîner sa robe <sup>(1)</sup>.

*4 juillet, à l'aube.* Thoreau est dehors dès trois heures du matin. Il va surprendre l'aurore. Les oiseaux chantent matines. Le coassement assourdi des grenouilles retentit le long de la chaussée. Il y a à l'orient de petits nuages jaunâtres et floconneux. Pas de brouillard. Sur les saules noirs un *king-bird* gazouille. Deux ou trois lucioles s'éteignent dans l'herbe. La lune le cède au soleil. Elle pâlit même devant l'aube. Les oiseaux du printemps chantent encore à l'aube, et perpétuent le renouveau en plein été. Le chant des moineaux, des oiseaux bleus et des pinsons prend une résonance qu'il n'a pas pendant le jour. La lumière gagne. Il y a des striés de nuages au ras de l'horizon qui prennent des tons bleuâtres et rouges. Les voici maintenant qui foncent leur rouge et passent au pourpre et au lilas. De plus en plus blanche s'étale la clarté à l'orient du ciel. Thoreau descend vers l'étang. Un butor s'ébroue à son approche. Un épervier nocturne crie et gronde contre le soleil levant. Des libellules s'enlèvent à la pointe des herbes

---

(1) *Ibid.*, 175-176.

et des joncs. Le merle chante. Le martin-pêcheur file le cou tendu et crie l'alarme sur l'eau. Les lys se ferment. Le soleil se lève (1).

*13 septembre.* Il a plu la veille tout le jour et il a fait du vent. Le sol est jonché de pommes et de pêches que les gens se hâtent de glaner. Les feuilles continuent à tomber. Thoreau court à la campagne. Voici les baies rouges ou roussâtres, les asters de toutes les nuances du bleu. Il y a le long des ruisseaux de grandes fleurs comme des roses d'automne, comme des soleils. Comme le jaune pousse le long des eaux, dès que les touche le dissolvant chimique de l'air d'automne! Il fait jaune le long des ruisseaux. La terre à chaque saison porte une livrée différente. En automne elle accueille le promeneur dans un flamboiement d'or pareil à une salve de mille coups de canon (2).

*28 octobre au soir.* La lune pâlit. Il fait chaud et humide. Thoreau regarde la Petite Ourse, la géométrie éternelle des étoiles. Impossible de décrire ces points brillants qui paraissent dans le ciel bleu tandis que l'obscurité augmente. D'autres mondes, dit-on, pareils à des baies sur les collines, quand l'été est mûr! Même l'océan des oiseaux, même les régions de l'éther sont parsemés d'îles. Loin dans cette mer éthérée sont les Iles Hespérides, invisibles pendant le jour. Quand viennent les ténèbres on voit leurs feux du rivage, — comme Colomb découvrit les feux de San Salvador. La rosée dans l'herbe flétrie réfléchit la lune, pareille à des vers luisants (3).

*1<sup>er</sup> janvier.* L'hiver est venu. La terre entière ce matin-là est incrustée dans la glace. Il y a sur les prés

(1) *Ibid.*, 180.

(2) *Ibid.*, 349-350.

(3) *Ibid.*, 402.

une armature d'un seul bloc, épaisse au moins d'un quart de pouce. Thoreau est dehors. Le brouillard s'est gelé autour des brins d'herbe qui s'érigent comme des bâtons et des sceptres. Le trèfle et le sainfoin laissent transparaître leur verdure éteinte à travers la gangue de glace, comme des plantes étranges. Les pierres dans les labours ont l'air d'être enduites de gomme. On croirait en marchant écraser des gemmes et des cristaux <sup>(1)</sup>.

21 janvier. Nuit dans les bois. La couleur bleue du ciel la nuit est une surprise perpétuelle. Elle suggère la présence constante et la prédominance de la lumière dans le firmament. Quand l'air est clair, la nuit n'est pas noire, mais bleue. Le grand océan de la lumière et de l'éther n'est pas touché par notre nuit partielle. Le regard plonge à minuit dans le jour universel. Pourquoi les cieux sont-ils toujours les mêmes? Pourquoi ces figures irrégulières ou géométriques que dessinent les constellations sont-elles identiques à celles que virent les pâtres de la Chaldée? Oh! d'un nouveau monde dans les cieux aussi bien que sur la terre! Ce qu'on dit de l'étendue déserte des étoiles et des mondes invisibles à l'œil est réconfortant. Pourtant le ciel ne donne pas la même impression de variété et de solitaire étendue que la forêt. Il est simple et immuable dans ses lois éternelles. Les constellations sont les mêmes que virent les pâtres de Chaldée. Elles obéissent toujours aux mêmes lois. Rien ne vaut la sauvagerie inviolable de la forêt. Le ciel devrait être aussi neuf que le monde <sup>(2)</sup>.

Rêve et réalité mêlés, poésie et prose, description et méditation, tel est le *Journal* de Thoreau, telle fut sa vie: une découverte et un miracle perpétuels.

<sup>(1)</sup> *Ibid.*, 438.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, 469, seq.

## III

Ainsi que les couleurs il collectionne les notes originales sur le symbolisme des sons. Nous entendons dans ses livres le chant du merle pareil à la source des Piérides, celui du pinson qui déborde comme un conduit d'eau engorgé; le *bobolink* qui fait marcher son théorbe ou luth de verre : « une ou deux notes sphériques se forment et tombent en bulles liquides de son gosier débordant »; le *rush-sparrow* qui fait tinter sa monnaie sur le comptoir des prés; les bécasses « qui passent l'air au crible »; la dernière note du moineau pareille à l'extrémité d'un fil d'acier qui retombe sur l'enclume. Porte-printemps et porte-bonheur, l'oiseau bleu est le favori de Thoreau comme il était celui d'Emerson. Il « porte le ciel sur son aile ». Son chant arrive par le chemin de l'air ainsi qu'une onde bleutée. On dirait que la texture et le grain même de l'air se soient modelés sur lui, et que ses trilles aient laissé dans l'atmosphère un moule d'elles-mêmes. Si Thoreau pouvait jeter de la poussière dans ces creusets aériens, il en verrait sortir des oiseaux bleus.

Le chant des oiseaux amplifie et libère. C'est la voix de la sagesse éternelle. A les entendre il voit pousser les arbres. Il aperçoit la nature étendue sur une peau de léopard et chauffant ses flancs au soleil. Il voudrait embrasser la terre. Le chant de la grive dans les bois le transporte en imagination à la frontière d'un monde à la fois doux et sauvage. On dirait que de riches clairières s'étendent au bord de son chant. Cri de l'oie sauvage en automne, éternuement du butor, plongeon de la loutre, hulottement de la chouette, rappel précipité de la perdrix dans les fourrés, chaque son, comme chaque couleur, suggère à Thoreau un état, un climat et

comme une saison de l'âme en harmonie avec les saisons naturelles. Voici les grenouilles qui commencent leur sabbat et battent leur tam-tam assourdi. L'armée de l'été s'avance, panaches au vent, musique en tête. Quels poumons ! Quelle santé ! Quelle éternité elles suggèrent ! Tout l'automne tient dans la chanson des grillons. Leur murmure ressemble à celui des cors au loin dans les bois. Il évoque des bergers assemblés dans un vallon de l'orient pour saluer le roi du jour. C'est un bruit « serein et frais », comme « de la crème à la glace », de « l'ombre modulée ». « Le grillon incessant de l'automne se fait entendre dans l'herbe et va bruissant d'immortelle en immortelle. » Son cri continu augmente après le coucher du soleil et fait songer à l'étendue du monde.

## IV

Puritain et iconoclaste, tels Carlyle et Tolstoï, Thoreau professe l'horreur de l'art. Logique et impitoyable dans le fanatisme, mais illogique dans ses goûts, lui qui adore les classiques, il rêve de statues mutilées et écrasées. La nature se passe de l'art. Il l'aime sans la grâce, belle dans ses imperfections. Au monde déchu et attrayant dans le réalisme de sa déchéance, l'art prétend donner une figure nouvelle. Thoreau en dénonce l'hypocrisie. L'ordinaire, le commun et le trivial lui suffisent. Le laid l'enchanté. Son temple, sa cathédrale, c'est l'horreur des bois, le Marais-sans-Joie mais non sans âme, ourlé de fleurs âcres et vives, au bord duquel il voulait transporter sa maison. Du paysage il bannit tout apprêt, toute sentimentalité. Un toit qui fume, une vache, une taupe au bord du chemin, le lichen sur la barrière, une tortue camouflée, un écureuil, une chouette, un serpent, voilà

ses objets d'art ; et qu'est-il besoin d'un musée? Il aime le contact, le frôlement des choses. Non content de les voir il faut qu'il se blotisse contre elles. Il a en horreur la peluche et le capitonnage bourgeois. Un banc de bois, l'acier d'une hache, un silex taillé par l'Indien, c'est l'art. Sans système et sans phrase, Thoreau, d'ailleurs très cultivé, se refait ainsi primitif. Il est l'homme de la simplicité, de la règle et du compas, en art comme en morale. L'objet tout nu le ravit. Il en aime les lignes pures. Il réduit tout à sa plus simple expression. Il voit, il note, et en notant, il suggère. C'est la méthode de Maupassant appliquée non aux hommes mais aux plantes et aux animaux. (La méthode aussi d'Edgar Poe poussant l'exactitude et la précision jusqu'à l'obsession et à la manie.) Comme il aime la simplicité des lignes il préfère aussi celle des tons, les couleurs sombres, les bruns, les fauves, les noirs, les gris. Il y a de la vignette romantique dans *Walden*. *Le Cap Cod* au contraire est un vaste tableau à la Courbet, tableau génial dans sa nudité franche et rude. Sur un fond de sables désolés, de dunes revêches, passent les pêcheurs d'huîtres, les écrémeurs d'épaves. Thoreau annexe à la littérature américaine un océan aussi peu sentimental que ses forêts, mais plein d'une poésie nouvelle, celle de l'impressionnante réalité :

La plage ! endroit sauvage et âcre, sans rien de flatteur en soi. Jonchée de crabes, de moules et de tous les rebuts de la mer, — vaste morgue où des chiens affamés peuvent vagabonder en meutes, où tous les jours peuvent s'assembler les corbeaux pour glaner la pitance que la marée leur laisse. Carcasses d'hommes et de bêtes reposent en grande pompe sur ses dalles, à pourrir et à blanchir dans le soleil et la vague. Chaque marée les retourne dans leur lit et les borde de sable frais. C'est la Nature dans toute sa nudité — inhumainement sincère, sans perdre son temps à penser à l'homme, et grignotant les falaises du rivage où les mouettes tournoient dans l'embrun.

La poésie de la mer ! Thoreau l'a demandée à un vieux pêcheur taciturne qui rallumait sa pipe à un brandon d'herbe sèche. « Aimait-il le bruit des vagues ? » Le pêcheur ne répond pas, puis, après un long temps, s'arrachant à son mutisme : « Non, je n'aime pas le bruit des vagues », et Thoreau apprend que la mer lui a pris son fils. C'est ainsi que l'auteur du *Cap Cod* appliquait ce qu'il nommait le « réalomètre », et qu'il regardait les faits face à face pour en extraire de la poésie.

## V

Tout l'optimisme de Thoreau est dans l'exaltation poétique des sens, dans la vie « purement sensuelle » et dans l'accueil bienveillant que les choses font à ses pensées. Il pratique le culte du moi jusqu'au narcissisme. Whitman ne chantera pas en vocables plus ardents les louanges du « corps électrique » que Thoreau l'hymne des sens purifiés :

« D'impur devenir pur ! C'est à faire désirer l'impureté pour jouir de la transformation. Être innocent avec moi-même ! Aimer et révéler ma vie ! Faire de ma vie un sacrement ! Ne cesser d'aimer la pureté ! Me livrer au sommeil dans l'attente de voir un jour nouveau et plus parfait se lever. Me rendre digne d'une société supérieure à l'actuelle. Me traiter tendrement comme l'enfant le plus innocent que j'aime. Traiter les enfants et mes amis comme ce nouveau moi-même. Me chercher sans cesse moi-même. Ne jamais croire m'être trouvé. Être envers moi non point familier mais comme étranger, cherchant à faire la connaissance de moi-même. Être pour moi-même comme quelqu'un que j'aime, un objet chéri. Pas de temple, pas de sanctuaire à comparer à ce qu'il y

a de plus intérieur en moi. M'éprendre de mon propre perfectionnement. Tel je me vois, tel je suis. Je m'aime et me révère d'un amour qui absorbe mon amour pour l'univers. L'art de passer les jours. Attention ! Si, à veiller tout le jour et toute la nuit, je puis découvrir quelque trace de l'Ineffable, cela ne vaut-il pas ma veille ? Veillez et priez, mais pas nécessairement dans la tristesse. Soyez joyeux (1) ! »

Misanthrope, il reportait sur les animaux et les plantes l'amour qu'il refusait farouchement au genre humain. Les élans qu'ils lui inspirent sont dignes de la fable. Dans la description d'un bel animal il met toute son âme, et un talent de description qui rappelle Théocrite et Virgile. Le voilà un jour qui passe par les champs et tombe amoureux d'une belle génisse. A la voir s'avancer, « le cœur lui monte à la bouche de désir et de joie ». Il comprend que le berger puisse être amoureux du troupeau :

La bête était aussi délicatement faite qu'une biche. Son pelage était bariolé de blanc et de fauve. A la pointe du naseau elle avait une tache blanche de la grosseur d'une pâquerette. Sur le flanc qu'elle tournait vers moi la carte de l'Asie s'étalait à tous les regards. Adieu, belle génisse ! Bien que tu m'aies oublié, ma prière au ciel est que tu puisses ne pas t'oublier toi-même. Il y avait toute une bucolique dans son souffle et je vis que son nom était Sumac... Un visage aussi innocent, j'en ai rarement vu à aucune créature et cependant j'ai regardé en face maintes de ses sœurs. Pendant qu'elle prenait la pomme dans ma main, je regardais la prunelle de son œil. Elle fleurait aussi doux que la fleur du clethra.

Nulle expression sinistre. Quant aux cornes, bien qu'elle en possédât, elles étaient si bien placées, ni trop haut, ni trop bas, que je ne me rappelle pas qu'elle en eût. En tout cas, à moi, elle ne montra pas de cornes (2).

(1) *Journal*, II, 314.

(2) *Thoreau* by William Ellery CHANNING, p. 6-77.

Il aimait à hanter les taillis de jeunes chênes. Là aussi il éparpillait volontiers son cœur parmi les feuilles « lisses, polies et sèches, bruissantes comme des boucliers de cuir, feuilles fermes et saines, claires et douces au toucher, couleur de la biche et du cerf, argentées en dessous, plus belles que les feuilles de l'acanthé ». Il voudrait étreindre le jeune chêne, seul en cotte de maille sur la neige, « roide comme fer, clair comme l'air, fort comme la force, innocent et doux comme une vierge ».

A la Séléne antique il adresse des prières équivoques où se trahit la *libido* trop longtemps comprimée. Il lui parle à la fois comme à une amante, comme à une sœur et à un frère :

O sœur chère et humide de rosée, laisse ton averse descendre sur moi. Non seulement je t'aime, mais j'aime ce qu'il y a de meilleur en toi... Tes paroles de rosée me nourrissent comme la manne matinale. Je te sens aussi bien une sœur qu'un frère, et tu m'es aussi bien un frère qu'une sœur. Il y a une part de moi et une part de toi qui se tiennent. Point n'est besoin que tu m'épouses; point n'est besoin que je t'épouse. O ma sœur ! O Diane ! Tes traces sont à l'orient sur les collines. Tu n'y fais que passer. Moi, le chasseur, je les ai vues, dans la rosée matinale. Mes yeux sont les dogues qui te pourchassent. Ah l'amie, si j'allais ne pas te connaître ! Je t'entends. Tu ne peux parler et je ne puis. J'ai peur, j'oublie de te répondre. Je suis trop occupé à t'entendre. Je me suis éveillé et j'ai pensé à toi. Tu étais présente à mon esprit. Comment es-tu venue ? N'étais-je pas de même présent pour toi?... Tu pouvais laisser tomber un regard de pitié sur cette motte, rayons d'argent ténus, pleuvant parmi les branches du vieil acacia, sur ton amant, sur ton Endymion aux aguets <sup>(1)</sup>.

Méfions-nous des misanthropes et des mysogynes qui font leur cour à la Diane nocturne en termes aussi troublants.

---

(1) CHANNING, *op. cit.*, p. 70.

## VI

Au sujet de la vie simple dont il est le prédicateur atitré ne le prenons pas trop à la lettre. Il a pleuré à la pensée de quitter sa ville de Concord. Ne l'a-t-il jamais regretté? Concord, quoi qu'il en dise, ne le contenait pas tout entier.

En entendant, des bords de Walden, le sifflet des premières locomotives, la nostalgie le prenait et il chantait l'hymne du vaste monde en rythmes dignes de Whitman. Il a été le philosophe et le martyr de ce romantique besoin des ailleurs, de ce désir des lointains auquel Jack London devait trouver un nom à peu près intraduisible en notre langue, *the call of the wild*, l'appel du large, de la solitude primitive, de la mer, de la steppe et de la forêt. Les orages désirés de René, les nostalgies de Chactas, le nomadisme des héros de Fenimore Cooper, Thoreau les a ressentis et décrits dans les limites de Concord. Le spleen du Far-West le tourmente. Une sorte de fatalité magnétique l'emporte vers l'Occident. Sa boussole, à l'encroire, marquait toujours Ouest-Sud-Ouest. Là s'étendait la terre inépuisable et riche. Que l'Amérique, après avoir franchi le « Léthé » de l'Atlantique, aille se plonger dans la triple profondeur de l'Océan Pacifique, oubliant l'Europe, sa civilisation et ses lois<sup>(1)</sup>! Il y a une sorte de lyrisme farouche dans les prières de Thoreau au désert et à la forêt :

Je crois en la forêt, en la prairie, en la nuit où le blé indien pousse... Donnez-moi une solitude dont aucune civilisation ne puisse soutenir le regard, comme si nous y vivions de la moelle crue des bêtes sauvages<sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> *Excursions*, p. 218.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, 225.

Il voudrait voir les hommes pareils à l'antilope, si bien parcelle et partie de la nature sauvage et primitive qu'à la douce odeur de leur présence nous puissions dire leur habitat. A tout parfum il préférerait celui du musc sur la pelisse des trappeurs. Il aimait le hâle et déclarait le teint olivâtre bien mieux approprié à l'homme que le blanc. « La vie c'est le sauvage. Plus on est sauvage plus on est vivant. » A tous les jardins du monde il préfère le Marais-sans-Joie. « Mes esprits infailliblement s'exaltent à mesure qu'augmente la tristesse du milieu extérieur. Donnez-moi l'océan, le désert ou la solitude primitive et sauvage !... Quand je veux me récréer, je cherche le bois le plus noir, le marécage le plus épais, le plus profond et le plus sinistre. Je pénètre dans le marais comme dans un sanctuaire. Là est la force et la moelle de la nature. Le branchage recouvre le terreau vierge. Le même sol convient aux arbres et aux hommes. Il faut à la santé d'un homme autant d'acres de prairie pour la vue qu'à la ferme de charretées d'engrais (1). » Les trophées véritables ne sont ni l'épée ni la lance, mais la pioche, la pelle et la houe rougies du sang des prairies et noires de la poussière des champs retournés.

Dans l'art et dans la littérature, selon lui, ce qu'il y a de plus grandiose — Homère, la Bible, la mythologie, Shakespeare, Milton, Robin Hood, Chaucer — était également sauvage et primitif. Un livre vraiment bon et beau devait être quelque chose d'aussi naturel, d'aussi inattendu, d'aussi inexplicablement beau et parfait que « la fleur sauvage découverte dans les prairies du Far-West ou dans les jungles de l'Orient ». Où trouver une littérature qui exprime vraiment la Nature ? Celui-là serait le poète, qui pourrait forcer les vents et les cours

---

(1) *Ibid.*, p. 228, seq.

d'eau à parler pour lui, qui fixerait les mots dans leur sens primitif, comme les fermiers fixent les douves de leurs futailles que le gel a distendues. Il recommande de ne prendre les mots qu'au fur et à mesure de leur emploi, comme des mottes de gazon que l'on transplante avec la terre encore collée à leurs racines. Le poète serait celui-là dont les mots vrais, frais et naturels, se gonfleraient comme les bourgeons à l'approche du printemps. Une telle poésie existe-t-elle? La meilleure n'est-elle pas apprivoisée et domestique? Il prédit l'avènement littéraire du Far-West, le jour où l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, le Saint-Laurent, le Mississipi détrôneront le Gange, le Nil et le Rhin, le jour où les mythes américains inspireront les poètes du monde entier <sup>(1)</sup>.

Pour lui son choix est fait. Vers le Marais-sans-Joie que la grand'route l'emmène, loin du monde civilisé! Il s'en va par la vieille route tortueuse, sèche, inhabitée qui conduit aux extrémités de la terre, sur le bord extrême de sa croûte. Sur cette route Thoreau ne croise aucun voyageur. Il va comme le pèlerin, en oubliant le voyage. Sur sa route l'oie sauvage s'envole, l'hirondelle et le pinson gazouillent, et John Farmer, le rustique, tire son unique vache. Le poteau indicateur est tombé de tout son long et indique le ciel de son bras. Voilà le chemin idéal <sup>(2)</sup> :

Va, pêche et chasse où tu voudras, au jour le jour... Lève-toi libre de souci, avant l'aube, et cherche l'aventure. Que midi te surprenne sur d'autres cours d'eau, et que la nuit te retrouve au logis. Vis la vie des enfants qui chassent aux papillons par les prés! Des champs plus vastes que tes champs, des jeux plus nobles, une terre plus étendue, il n'y en a pas. Ta vie que rien n'assure, vis-la libre et telle à jamais qu'elle a été ordonnée. Grandis

<sup>(1)</sup> *Ibid.*, 230, seq.

<sup>(2)</sup> CHANNING, *op. cit.*, p. 126 seq.

sauvage selon la Nature, comme ces fougères et ces taillis qui n'étudient ni la philosophie ni la morale. Ne deviens pas l'herbe cultivée que le bétail broute. Sois pareil à ces joncs derrière lesquels on voit le ciel rougeoyer, comme des mâts de bateaux dans le port encombré de Venise. Que le tonnerre gronde dans ta langue. S'il fait pleuvoir la pluie sur la moisson du fermier, que t'importe ? Cherche abri sous le nuage, pendant que d'autres se réfugient sous les chariots et les hangars.

Sois le maître de toi-même. Evite l'homme, les volatiles, les quadrupèdes et tout ce qui rampe. Cherche sans labeur ta nourriture quotidienne ; ta subsistance n'est-elle pas dans la nature ? C'est par manque de confiance aux dieux que les hommes sont ce qu'ils sont, achetant, vendant, possédant, trafiquant et dépensant ignoblement leur vie <sup>(1)</sup>.

Tel était le credo d'un homme libre selon Thoreau.

## VII

Au physique et au moral c'était un Puritain farouche avec l'âme d'une Côte-de-Fer de Cromwell. Un grand nez en bec de corbin, une bouche toute de guingois, mais le port de tête aristocratique, trapu, solide, infatigable, en véritable granit de Walden. Dans ce cratère une âme d'enfant tendre et candide, au fond des yeux couleur de source. Emerson nous a laissé de lui cette épitaphe sans réplique :

Il ne se maria point ; il vécut seul ; il n'alla jamais à l'église ; il ne vota jamais ; il refusa de payer l'impôt à l'État ; il ne mangea jamais de viande ; il ne but jamais de vin ; il ne connut jamais l'usage du tabac et, bien que naturaliste, il ne se servit jamais d'une trappe ou d'un fusil.

L'ère des pionniers est close ; depuis longtemps, en Amérique, « la frontière » est fermée. Le surhomme de

(1) *H. J. Thoreau* by J. B. SANBORN, p. 331.

Thoreau, comme les coureurs de bois de Cooper a fait peau neuve. Ils'est métamorphosé en trafiquant. La piste romanesque (le trail mystérieux des pionniers) est devenue, d'un bout à l'autre de l'énorme continent, une artère industrielle et commerciale; Thoreau avait mélancoliquement prévu et prédit cette décadence. Misanthrope parce que « transcendant » et idéaliste, il avait jeté à l'utilitarisme envahissant un défi que ne devaient pas oublier les réformateurs modernes. Il définissait le commerce « une agitation de mouches autour d'un pain de mélasse ». « Ce sont les adorateurs de la beauté qui ont été les vrais pionniers de ce monde. » Rien, « pas même le crime », n'était selon lui plus contraire « à la poésie, à la philosophie, à la vie elle-même » que « les affaires » sans trêve ni merci. Toujours « les affaires », toujours « la vie intense » ! Qu'il serait glorieux de voir, pour une fois, les hommes se consacrer au loisir ! « Les moyens de gagner de l'argent, presque sans exception, abaissent. » « On vous paye pour être moins qu'un homme. » L'Américain est fier de ses institutions, de son gouvernement « représentatif ». « On nous parle du gouvernement « représentatif » ; mais qu'est-ce donc que ce monstre de gouvernement où ni les facultés les plus hautes de l'esprit, ni le cœur ne sont représentés ? » « Nous appelons notre pays libre ? A quoi bon être libre du roi Georges pour rester l'esclave du roi Préjugé ? » L'Amérique est une nation de politiciens qui ne défendent de la liberté que les dehors. L'Américain a dégénéré. Il est vieux (« *an old fellow* »). On le reconnaît « au développement de son organe grégaire, au manque évident d'intellectualité et de joyeuse confiance en soi ». Pour ce qui est de la vraie culture et de la virilité il est encore provincial, « Jonathan » comme devant (1). Ce verdict sévère s'ex-

(1) *La vie sans principe*. Œuvres IV, p. 455 seq.

plique par les conflits violents de l'époque. C'est l'Amérique transcendante et antiesclavagiste qui parle en Thoreau, au moment le plus troublé, le plus veule, et bientôt (sur les champs de bataille du Sud), le plus héroïque de son histoire.

Pour nous, par delà toutes les contingences, nous fermons *Walden*, *le Cap Cod*, *la Semaine sur la Concord* et *le Merrimac*, et surtout les volumes du *Journal*, les yeux éblouis, l'âme touchée d'une révélation nouvelle. Nous n'avions jamais cru le monde aussi vaste, aussi profond et beau dans le plus humble et le plus trivial de ses objets. Thoreau avait des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une âme assez audacieuse pour faire à l'univers tel qu'il est l'honneur de le connaître; par delà tout esprit de lucre et de domination. Rarement film à ce point ample et foisonnant de vie, sensations, impressions, idées, s'est déroulé sur deux rétines humaines.



## VI

### Une romantique d'Outre-Mer.

Margaret Fuller Ossoli (1810-1850)

**C'**EST à Cambridge Port, dans le voisinage de l'Université Harvard, que Margaret Fuller naquit le 23 mai 1810. Son père Timothy Fuller était fils de clergyman et avocat. C'était un homme instruit, versé dans les lettres anglaises et françaises, qui regardait la qualité de citoyen honorable et la possession d'un « home » comme « l'unique but de l'existence ». « Bon fils, bon frère, voisin prévenant, homme d'affaires plein d'activité », nous dit Margaret, cet homme positif était destiné à avoir pour fille une sœur en imagination de Corinne et de Lelia. Elle reprochera un jour à son père « de n'avoir pas su lui ouvrir les sources profondes de l'âme, lui apprendre à regarder la vie comme la porte prophétique de l'immortalité et tendre son esprit vers la perfection ». Cela, elle le trouvera toute seule. L'ambition de Timothy Fuller était de faire de sa fille un prodige de savoir. Ancien étudiant de Harvard, scholar à l'ancienne mode, au lieu de confier Margaret à des maîtres étrangers, il se chargea lui-même de son éducation. Cette éducation, il la dirigea à la manière forte, celle des affaires. A six ans, Margaret était au latin. Elle nous raconte

comment, du matin au soir, les leçons succédaient aux leçons. Elle les récitait, tard parfois, quand son père était de retour du bureau, et, la tension d'esprit se doublant chez l'enfant de la crainte d'être prise en défaut, ce surmenage faillit la condamner au somnambulisme et aux cauchemars. Elle s'en ressentira toute la vie et restera, de son propre aveu, une perpétuelle malade. De là certain déséquilibre dans une nature qui, dressée à la manière douce du père de notre Montaigne, en musique, se serait épanouie en fleurs et en fruits.

Margaret cependant, qui aurait eu tant de raisons pour haïr les livres, se met à les aimer de tout son cœur. A travers le texte des classiques elle découvre le génie de Grèce et de Rome. Les désinences en « us », le rythme militaire du vers latin, la vertu romaine, le profil romain la ravissent. Elle possède déjà dans ses classiques cette Italie dont il lui semblera un jour qu'elle était née citoyenne. La nature aussi existe pour elle. Elle oublie ses leçons dans le jardin de son père, où ses pensées, nous dit-elle, « pouvaient du moins s'attarder au nid, couvrir au chaud, sans être contraintes de s'essorer et de chanter avant la saison. A la tombée du jour, elle va voir les roses, les violettes, les œillets, les lys. Devant les fleurs sa sensibilité s'épanche comme celle d'Obermann : « Je cueillais les plus belles fleurs, écrit-elle, je les regardais dans tous les sens. Je les baisais, je les pressais sur mon sein avec des transports de passion tels que jamais je n'avais osé en témoigner à créature humaine. L'ambition me montait au cœur d'être aussi belle, aussi parfaite qu'elles. » Mais elle ajoute : « Je n'ai pas tenu parole..., pardonnez-moi, asters sauvages, fleurs dorées de l'automne, qui reflétez les gloires du soleil en exil, et vous, fleurs argentées dont les yeux clair-de-lune m'étaient si familiers... par-

donnez-moi ! Vous vivez et vous épanouissez suivant des lois que rien ne contredit, à l'abri des souillures et des contraintes humaines...» Elle conclut cet appel aux fleurs, qui cache un discret parallèle entre sa destinée et la leur, par cet aveu, écho de Senancour : « J'aimais ma tristesse. »

Margaret dispose de la « librairie » paternelle. L'avocat Fuller appartenait à la génération des Jefferson et des Franklin. Il avait été, si nous en croyons sa fille, « plus qu'à demi jacobin » à l'époque. Les meilleurs auteurs français du XVIII<sup>e</sup> siècle se trouvaient dans sa bibliothèque. Margaret les dédaigne, ainsi que les romans trop réalistes à son gré de Smolett et de Fielding. Qu'en ferait-elle ? Elle adécouvert Shakespeare. Date mémorable. C'était un dimanche d'hiver. Ce jour-là tous les livres lui étaient permis, sauf les romans et les pièces de théâtre. Mais cette fille d'Ève qui, à huit ans, ne trouve rien à l'église « en rapport avec sa vie intérieure », va droit au fruit défendu. Elle emporte au coin du feu *Roméo et Juliette* et s'absorbe dans la lecture. M. Fuller s'en aperçoit. Que lit Margaret ? — Shakespeare ! « Ce n'est pas un livre pour les dimanches. » Il faut le reporter sur son rayon. Margaret s'exécute. Mais l'immortel duo d'amour des deux enfants de Vérone l'a hantée. Une deuxième fois elle retourne au beau livre. Alors M. Fuller se fâche. Il envoie Margaret au lit. Elle y va. Mais le soir, quand son père se présente pour finir le dimanche par un prêche après la faute, elle ne veut rien écouter et s'endort « dans l'impénitence ». Aux heures d'abattement et de souffrance elle regrettera parfois d'avoir sacrifié aux livres les jeux de son âge et le grand air, mais elle ne pourra plus se passer des livres.

Telle était l'étrange petite fille qui grandissait vers 1820 dans un bourg de la Nouvelle-Angleterre sous l'égide d'un descendant des Puritains. Ce qu'il y a de plus touchant dans son cas, c'est le pressentiment qu'elle a d'un univers différent du sien, d'un monde où le ciel est plus bleu, où le bon soleil fond la neige, où il lui semble qu'à vivre elle échapperait à la monotonie qui l'enveloppe. Le regret des « ailleurs » la suivra toute sa vie. Elle souhaitera d'être née « aux sources des fleuves, où la voix des torrents invisibles retentit dans la nuit, où l'aigle s'enlève, où le tonnerre prolonge ses éclats, où de vastes ombres bleues s'étendent sur la vallée comme des ailes protectrices ». Un bouquet d'immortelles qu'une Anglaise lui envoie de Madère emporte l'imagination de Margaret vers les îles fortunées. Nous la voyons s'exercer à jouer les existences contradictoires qu'elle ne peut vivre. C'est ainsi qu'en lisant *Guy Mannering* de Walter Scott elle s'incarne dans Harry Bertram. Elle nous a laissé des souvenirs de sa vie d'écolière qui rappellent les aventures de George Sand au couvent des Anglaises. Elle nous y donne en spectacle de curieux dédoublements de personnalité, de véritables crises de « hovyrysm ». A en croire Margaret, quelque chose correspondait en elle au pouvoir excitateur attribué aux derviches. Comme eux, nous raconte-t-elle, pour faire diversion à la vie, « elle se prenait à tourner, tourner jusqu'à ce que ceux qui l'entouraient fussent pris de vertige ». Au lieu d'être ébranlé par cette mimique, son cerveau se trouvait surexcité à l'action. Puis, s'arrêtant, elle déclamaient des vers, jouait des rôles qui semblaient exercer une influence mystique sur son imagination, et faisaient tour à tour éclater de rire ou fondre en larmes les spectateurs. Elle reprenait alors l'étrange danse, suivie à nouveau du drame, « drame singulier dans le-

quel elle mêlait les scènes de son enfance... avec des fantaisies inconnues à la vie, inconnues au ciel et à la terre ». Ajoutez, pour compléter le signalement romantique, le goût des déguisements. Mariana, — c'est le nom de Margaret dans son autobiographie romantique, — pour se distinguer de ses compagnes, donne à sa coiffure et à sa toilette des tours imprévus. Mariana se fardes et ses singularités lui attirent des persécutions. Le seul jour où elle paraît sans rouge au réfectoire, toutes ses compagnes se sont fardées par dérision. Au sortir du dîner, honteuse, elle tombe en convulsions sur le plancher de sa chambre. Elle se prend à haïr les hommes qu'elle meurt du désir d'aimer. Elle voudrait sortir d'un monde où la réalité n'est pas la sœur du rêve. Un jour elle se précipite tête première sur des chenets brûlants. On la relève inanimée. Il lui restera de tout cela un pli d'amertume et de sarcasme qui frappait ses amis.

À quinze ans, Margaret, qui communique à ses correspondants des impressions de personne mûre, lit l'Arioste et Helvetius. Voici le programme d'une de ses journées. Lever avant cinq heures, promenade d'une heure, étude du piano jusqu'au petit déjeuner, puis français. Elle lit l'histoire des littératures de l'Europe méridionale de Sismondi. Viennent ensuite la philosophie, le grec et la musique encore jusqu'au déjeuner de midi. Dans l'après-midi, Margaret consacre deux heures à l'italien. A six heures, promenade à pied ou en voiture. Elle chante ou joue du piano. Elle se couche à onze heures après avoir confié à son journal ses impressions. Dans une lettre écrite à seize ans, nous trouvons les réflexions suivantes sur la politique européenne : « Le duc Nicolas va succéder à l'empereur Alexandre, délivrant l'Europe des malheurs

qu'allait lui causer le brutal Constantin et privant la Sainte-Alliance de celui qui en était l'âme. » Ainsi s'acheminait notre romantique vers cette distinction qu'elle s'était juré d'obtenir à tout prix. Dès lors se pose pour elle la question capitale de l'avenir : sera-t-elle une Staël ou une Edgeworth ?



A vingt ans, Margaret, qui ne sera jamais belle, est une blonde encore robuste, mais dont la santé est minée. Les contemporains signalent, à défaut de beauté, la séduction un peu hautaine de sa personne. Ils nous vantent le port gracieux de la tête et du cou, « un cou de cygne », qui se plie à toutes les nuances d'émotion, un vaste front intelligent éclairé d'yeux d'un gris bleuté que dépare malheureusement la myopie, des yeux « pleins de feu », dit Edgar Poe. Poe, expert à déchiffrer les énigmes, trouve dans la bouche « une sensibilité profonde, une disposition affectueuse et même amoureuse ». Un sourire éclairant cette physionomie suffisait, d'après lui, à la rendre belle. Mais Poe relève dans la lèvre supérieure le pli de sarcasme dont nous parlions. Au moral, d'après un autre biographe, comme l'Euphorion de Goethe, enfant de Faust et d'Hélène, Margaret est un surprenant mélange « d'exubérance et de jugement, né de la plénitude romantique et de la mesure classique ». Il y a en elle, et elle en a conscience, quelque chose qui voudrait se donner libre jeu, sans y réussir. « Dante, s'écrie-t-elle, tu n'as pas décrit dans ton *Enfer* le tourment d'une existence épanouie à demi, la défaillance d'une âme au moment d'être. » C'est le battement d'ailes romantique et, dans le cas de Margaret, la paralysie des ailes. Elle demande aux écrivains romantiques « d'exal-

ter et d'élargir ses passions ». En lisant Mlle de l'Espinasse, malgré son hérédité puritaine, Margaret trouve le tableau que trace de la passion la sainte Thérèse de l'amour profane, « fidèle comme la mort ». Margaret découvre les écrivains de l'Allemagne romantique. Goethe, dont elle projettera d'écrire la vie, est son dieu et son guide spirituel. Elle traduit les conversations avec Eckermann et, tout en faisant des réserves sur l'éthique du plus grand païen des temps modernes, elle le révèle à ses compatriotes. Elle pousse jusqu'à Fichte et à Jacobi. Jean-Paul Richter la saisit au point qu'elle en annote toutes les pages. Elle voudrait « s'en faire un bouquet et le porter au vif du cœur, pour se rafraîchir sans cesse à son parfum exquis »... Mais surtout elle voudrait se réaliser elle-même. Elle en est incapable : « Je sens en moi, écrit-elle, une force immense que je ne puis exprimer. » Elle est née pour la « self-culture », pour le développement moral et intellectuel du moi, à l'école de Goethe, et non pour la production littéraire. Elle ébauche le plan de six tragédies historiques. Nous n'aurons d'elle que des œuvres fragmentaires, des « stromates ».



Le jour d'Action de grâces de l'année 1821, Margaret se crut guérie de ce qu'il y avait de morbide dans son romantisme. Elle nous a laissé de cet événement un récit détaillé qui fait songer à la conversion de saint Augustin, mais avec des traits romantiques dans la mise en scène qui nous font douter de la sincérité de sa conversion à elle. Ce dimanche-là, la tristesse sans cause de Margaret lui fait prendre à pas précipités la clef des champs. Il lui semble impossible de retourner jamais vers un monde « où il n'y a pas de place pour elle ». De tristes nuages

glissent dans le ciel bleu et froid; la terre est terne et grise, avec çà et là des restes de verdure anémiée. Le vent gémit. Il jonche de feuilles mortes les sentiers. Margaret va s'asseoir auprès d'un ruisseau. Mais ne plus entendre cette voix printanière étouffée sous les feuilles flétries lui fait peine. C'est au bord d'un petit étang abrité par un bouquet d'arbres que notre Ophélie se réfugie. Alentour tout est morne et glacé. Soudain, dans la paix de ce lieu triste, elle se sent élevée au-dessus de la sphère de l'égoïsme, vers l'idée pacifiante du Tout. Cette personnalité qui lui a été jusqu'ici si chère lui semble subitement étrangère. D'où vient-elle? Où va-t-elle? Qu'est ce moi qui la fait tant souffrir? « Je découvris tout à coup, nous dit-elle, qu'il n'y avait pas de moi, que l'égoïsme était de la folie et l'effet des circonstances, que ma souffrance n'était due qu'à ma croyance en la réalité du « self », qu'il me suffisait de vivre dans l'idée du Tout pour que tout fût mien.» En un instant les angoisses de Margaret se fondent dans ce sentiment d'aliénation, de désintégration de son individualité. Elle vit le transcendentalisme qui bientôt, comme un vent sec et âpre mais fortifiant, va souffler de la direction de Concord, où Emerson « dans sa cellule de cristal » adorera la Sagesse. Le soleil d'automne est à son coucher quand Margaret quitte les bords de l'étang après sa sieste dans l'ineffable. Elle reprend le chemin de Cambridge dans l'obscurité qui ne l'effraie plus. Elle s'arrête même au cimetière où elle fait, nous dit-elle, la prière la plus profonde de sa vie.

Était-elle guérie? On en doutera à lire ses confessions des années postérieures. Elle connaît à Boston, nous confie-t-elle, un Allemand blessé dans les guerres d'autrefois et dont les blessures saignent dès qu'il chante. Il en est de même pour elle. Ses élans de pensée rouvrent

sans cesse une blessure. Un chirurgien adroit pourrait panser la plaie. Margaret n'y consentira jamais. Elle est trop fière. Une autre fois, au retour d'un concert à l'Académie de musique de Boston, elle écrit à Beethoven une lettre imaginaire. Elle le remercie de l'avoir tirée de son long assoupissement. Elle a senti une parenté entre son âme et celle du maître. « Tu n'avais, disais-tu, pas d'autre ami que l'art. Cet ami-là suffit. » Et Margaret continue son lamento. Elle aussi a connu « les affres de l'amour dédaigné ». Il lui a manqué du génie pour faire de l'art avec sa souffrance. Mais elle a trouvé un consolateur. Tous ses instincts de dévouement féminin vont vers le maître douloureux dont elle veut être la Samaritaine. « Maîtresse, elle l'arme pour la lutte », « fille elle panse ses blessures ». Elle exalte Beethoven par-dessus tous les artistes, et, à défaut de la présence corporelle de celui qu'elle aime, elle retrouve partout autour d'elle dans la nature ses émotions. En vraie romantique, Margaret est revenue à plusieurs reprises à cet éloge de la musique : « La Musique, affirme-t-elle, est le Nepenthès désiré depuis les premiers âges de l'humanité. » Emerson nous assure que « ce n'était qu'en musique qu'elle pouvait s'exprimer pleinement ».

A l'éloge de la musique Margaret ajoutera bientôt celui de tous les arts. Elle est en pays puritain la première esthète. Faute d'originaux — les musées américains de l'époque sont bien différents de ceux d'aujourd'hui, — c'est dans des recueils de gravures qu'elle aborde les maîtres. Elle se fait prêter et étudie l'œuvre complet de Raphaël, Michel-Ange et Vinci. L'idéal artistique de notre romantique — et peut-être est-ce la faute des gravures — sera toujours d'ailleurs spiritualiste et sentimental comme son goût littéraire.

« L'art, écrit-elle, n'est vraiment l'art que s'il produit au dehors un symbole adéquat de notre vie intérieure. » Elle n'en était pas moins, d'après Emerson « une des rares personnes qui regardent la vie comme un art ». « Elle se considérait elle-même, nous apprend-il, comme une statue vivante, dressée sur un brillant piédestal, avec les attributs de mise et dans le meilleur jour. » Il ne lui manquait que le don créateur. Née dans un milieu plus propice, elle eût pu devenir Corinne au Cap Mycène, Rosa Bonheur ou Consuelo. Elle le savait.



Margaret est universelle. Nous la trouvons professant l'italien et l'allemand à l'école « intuitive » du platonicien Alcott, tout en poursuivant ses chères études, « s'abreuvant de Wordsworth », lisant Coleridge, Bacon, Herschel, Racine, Carlyle. Certain mois sa correspondance est en souffrance, elle s'en excuse : elle vient de lire et discuter « cinq volumes en allemand, trois en anglais, deux en français ». Elle qui ne tient jamais la plume sans un sentiment de gêne prend sa revanche en conversation. Elle y excelle. Emerson nous vante ses brillantes improvisations sur les thèmes éternels de la religion, de la poésie, de l'amour. Margaret avait su grouper autour d'elle l'élite de la jeunesse. Elle ne rencontrait jamais sans les séduire, nous rapporte encore Emerson, les jeunes gens des deux sexes. C'est devant un cercle de jeunes femmes éprises comme elle d'art, de littérature et de science, cercle qui la paraît « comme un collier de diamants », nous dit l'auteur des *Essais*, que Margaret conduisit six hivers de suite ses fameuses causeries sur la Mythologie grecque, la Démonologie, l'Éthique. Un témoin oculaire nous décrit une de ces

séances. Margaret Fuller, en grande toilette, parle de la Beauté. Chacune de ses auditrices a apporté sa définition. Margaret propose la sienne à son tour. Sur quoi affluent les questions, les commentaires, les explications. « Tout cela, nous affirme-t-on, avait le charme d'un dialogue de Platon. »

Le moment semblait venu pour Margaret de donner toute sa mesure, quand fut fondé en 1841, par le groupe transcendantaliste, le Dial, ce fameux « cadran », qui devait marquer l'heure idéale. Le transcendantalisme, c'est en Amérique la forme intellectuelle et un peu sèche du romantisme européen. C'est le mysticisme puritain, affranchi peu à peu du formalisme ecclésiastique, s'exaltant dans la solitude, au contact de la poésie européenne et surtout allemande, importée par Coleridge, Carlyle et Cousin. La race pratique des écrivains et des *seers* américains dédaigne l'élément émotif du romantisme. Ils le veulent purement philosophique et mystique. Margaret seule, parmi eux, étant femme, se passionne pour les idées, applique à la littérature et à l'art, non seulement l'intelligence, mais le cœur. Une fois de plus malheureusement sa nature ardente fait feu de la vie. Impuissante à s'extérioriser elle dévore intérieurement ce qu'il y a de plus précieux en elle. Margaret est une essayiste lyrique qui juge de trop haut dans l'empyrée. Ses comptes rendus, ses essais sibyllins du Dial sont aujourd'hui démodés.



Au Dial, Margaret cultive l'amitié, sinon l'intimité, d'Emerson. L'auteur des *Essais*, jaloux de sa solitude, se tient sur la défensive. Il trouve Margaret envahissante, il la sait séduisante et veut garder les distances.

Il l'a assez bien connue pour apporter à un portrait déjà fidèle la touche finale. Dans un admirable chapitre du mémoire qu'il a consacré à son amie et qu'il appelle *Arcana*, Emerson nous révèle ce qu'il nomme en elle « le côté nocturne ». Il la dit « fille de la Thessalie féconde en magiciennes », plutôt que de la lumineuse Attique. L'ésotérisme occupait une large place dans la vie de Margaret. Elle est fataliste. Elle se croit sous la dépendance d'un démon. Elle a foi aux jours fastes et néfastes. Elle a le goût des gemmes, des chiffres, des talismans, des présages. Son emblème est le sistre d'Isis, symbole de l'éternel mouvement. L'image de Mercure est gravée sur son cachet. Elle est chez elle au pays d'Ariel. Elle est sensible aux interpositions de lumière, aux murmures des vents, aux attraits décevants des eaux. « Je suis, avouait-elle, une pauvre pierre d'aimant capable de blesser les corps que j'attire... » « Margaret, nous dit Emerson, était riche d'un potentiel de catastrophes. » Plusieurs fois en sa présence, le sage de Concord entendit une voix lui crier : « Gare de dessous ! » comme si la maison menaçait ruine. Ces présages ne devaient pas mentir.

Un attrait déjà ancien poussait Margaret Fuller vers le Vieux Monde. Elle avait dû renoncer une fois à ce voyage d'Europe auquel elle était si bien préparée. Après une tentative dans le journalisme, à la *Tribune* de New-York, Margaret s'embarquait pour l'Angleterre le 1<sup>er</sup> août 1846. Suivant l'usage de ses compatriotes, elle fait visite aux célébrités littéraires d'alors. Parmi les roses trémières et les fuchsias de Rydall Mount, elle subit non sans impatience le babillage sénile de Wordsworth. Elle rencontre de Quincey, le philosophe de l'opium. Elle entend Carlyle, qui fait grand cas d'elle et lui trouve « une âme héroïque », déblatérer à un dîner

intime contre toutes les gloires de son temps, et cribler de railleries la littérature française, à l'exception de Béranger ! (Béranger passe en pays anglo-saxons pour le plus grand des lyriques français.) Elle dit tout du farouche Teufelsdröckh en une phrase : « C'est le Siegfried de l'Angleterre chauffant au rouge sa fournaise; défense d'approcher ! »

En décembre 1846, elle est à Paris. La *Revue Indépendante* a traduit son essai sur la littérature américaine. Bien qu'ils lui soient moins familiers que les Allemands, nos auteurs ne sont pas des inconnus pour elle. Elle leur rend d'ailleurs assez mal justice. Elle s'efforce d'être impartiale pour Balzac dont le réalisme la choque. Chateaubriand est « trop Français pour son goût ». D'Alfred de Vigny, elle aime *Servitude et Grandeur militaires*, mais elle écrit sans sourciller : « De Vigny n'est pas poète. » Béranger, Lamennais, George Sand sont pour elle au premier plan. Elle rend visite à Lamennais. Sa joie est au comble de rencontrer chez lui « le plus grand homme de France »; *the great, the genuine man of France*, le chansonnier du *Dieu des bonnes gens*. L'événement mémorable du séjour de Margaret à Paris, c'est sa visite à George Sand. Elle s'était fait précéder d'une lettre que George eut l'amabilité de trouver « charmante » Margaret est ravie de l'entrevue. Elle y va de tout son français, et après quelques difficultés à faire passer son nom à la porte, elle voit venir à elle celle dont elle a tant rêvé. George ce jour-là est habillée de soie violette, avec une mantille noire sur les épaules. Margaret remarque l'art recherché de la coiffure, le bistre « espagnol » du teint. Elle note la beauté des yeux et du haut du front. Elle trouve dans la partie inférieure du visage quelque chose de masculin, mais rien de rude. En somme elle c'en revient pas de trouver, sous les dehors très dignes

d'une grande dame; la bohème dont on faisait des légendes outre-mer. Malgré la cigarette de George, Margaret est gagnée. Sand lui semble « très bonne » et elle s'écrie : « Je l'aimais déjà et je l'aimerai toujours. » Chopin est là également « toujours malade, frêle et blanc comme un flocon de neige ». Margaret trouve sa conversation aussi harmonieuse que sa musique.

Avant de quitter Paris, elle vénère à la Chambre des Députés les manuscrits de Rousseau, lui dont elle écrivait, nous livrant par la même occasion le secret de son romantisme : « Bénis les jours précoces ou je m'assis aux pieds de Rousseau, prophète triste et majestueux comme un prophète hébreu. Tous les progrès de mon temps, tous les degrés que j'ai descendus dans les profondeurs solennelles de mon âme me rappellent tes oracles, ô Jean-Jacques ! »



Par Gênes, au printemps de 1847, Margaret Fuller entre dans la Terre Promise. Elle arrive à peine en Italie qu'elle se sent transformée. Elle est en paix. Elle écrit : « Je n'ai jamais été si bien depuis mon enfance. » « Ma vie à Rome comble mes espérances. » L'instinct qui l'attirait vers l'Europe ne l'a pas trompée. Que n'est-elle venue plus tôt? Elle aurait gardé intacte sa santé de corps et d'âme. Margaret, c'est l'Américaine déracinée par la culture. Elle est l'aînée de nombreuses sœurs, petites princesses américaines des beaux romans précieux de Henry James, qui ont lu un jour Browning ou Tennyson sous les ombrages d'un beau collège; et qui s'évadent en Cosmopolis, patrie de leur rêve. Devant le lac de Côme, elle s'enthousiasme : « Il n'y a rien de pareil en Amérique. » Elle fait le tour du lac en compagnie de la princesse Radzivil et de la marquise Arconati Visconti. C'est un jour brillant

d'été. Des bannières rouges flottent. Les enfants chantent. Les jolies filles de Bellagio offrent des fleurs à la « comtesse » et lui souhaitent toutes « les félicités qu'elle mérite ». En quittant Côme, il semble à Margaret qu'elle laisse derrière elle la splendeur de la vie. L'Italie lui inspire des pages comme elle n'avait jamais su en écrire. Désormais elle est simple. Elle peint sans parade, mais avec émotion, le décor italien. « Le printemps d'Italie, écrit-elle, est comme un paradis. » Elle « s'enivre » de Venise et d'art vénitien. Dans l'île de San Lazzaro, sur la lagune, au couvent arménien qui vit Lord Byron, elle s'attarde à respirer le parfum des lauriers-roses. Venise est un rêve, un enchantement. « L'art et la vie n'y font qu'un. » Margaret se passionne pour Giorgione. Il y a la mélancolie de Léopold Robert et de Loti dans certaines de ses descriptions. Voici un printemps dans la Campagna. « Le ciel italien se revêt de nouveau de bleu profond, le soleil est glorieux, une splendeur mélancolique s'étend sur la campagne romaine, et des centaines d'alouettes chantent sur les ruines... » En Ombrie « l'air pur des montagnes est comme un élixir ». Il faut voir chez eux les primitifs. Margaret va les regarder chaque matin dans les églises. Elle nous décrit les vendanges en Toscane, « quand les grappes vermeilles pendent d'arbre en arbre ». Elle nous montre les « contadines » pieds nus, leurs grands yeux de madone baissés sous le chapeau de paille. Elle peint le Dôme de Florence et la cime neigeuse des monts teints de rose au soleil couchant. « O Rome, mon pays, cité de l'âme ! » s'écrie-t-elle... Elle est en Italie. Elle a peine à le croire, mais avant de parler de sa patrie d'adoption, elle veut « s'abreuver longuement à la coupe ». Elle finira par penser complètement en italien. Ce qui est anglais ou américain l'offusque. Elle s'installe à Rome à l'automne. Elle veut y fixer sa destinée. Elle occupe

un modeste appartement au Corso, travaille et fréquente de loin en loin les artistes de la colonie américaine. Elle demande deux ou trois ans au moins de quiétude absolue pour guérir ses meurtrissures, et « renouveler sa vie jusqu'aux sources ». Lui seront-ils accordés? Elle a de sinistres pressentiments.

L'avenir l'effraie. Elle écrit à Emerson : « Je voudrais m'endormir et revenir à un état dans lequel ma vie ne serait pas prématurément opprimée... ». Elle n'a pas pardonné à son enfance.

C'est au printemps de 1847, à Saint-Pierre, que Margaret rencontra le marquis Ossoli. Elle s'était égarée dans la basilique à l'issue des vêpres, quand un jeune homme à l'air distingué s'approcha et lui offrit de l'aider à retrouver ses amis. Il l'accompagna au Corso. Ce fut pour Ossoli le coup de foudre. Du côté de Margaret, la « disposition affectueuse et amoureuse » dont parlait Edgar Poe l'emporta. Malgré la différence de l'âge ils s'épousèrent et, en septembre 1848, Margaret donnait naissance à un fils, le petit Angelo <sup>(1)</sup>. L'intrépide autodidacte, la brillante conférencière de Boston, la collaboratrice d'Emerson au Dial épousait un homme excellent, mais dont elle pouvait dire : « Il ignore tout de ce qui se trouve dans les livres et n'a pas d'enthousiasme dans le caractère. » Il le lui rendit, il est vrai, en loyale et solide affection. Le marquis Ossoli appartenait à une famille de petite noblesse et rigide de principes. Il dut tenir secret son mariage avec une protestante, si catholique d'imagination qu'elle fût, et les tribulations commencèrent. Margaret était tombée à Rome en pleine

---

(1) Un mystère plane encore aujourd'hui sur cette naissance. Margaret Fuller ne révéla que fort tard la date de son union avec Ossoli. Très probablement l'enfant fut conçu avant l'union légale. Cf. *Margaret Fuller* par Katharine ANTHONY.

effervescence populaire. C'était à la veille de la fuite du pape à Gaète, de la proclamation de la république romaine et du bombardement de la ville par l'armée d'Oudinot. Ossoli, officier dans la garde civique, faisait profession de républicanisme. Margaret, qui correspondait avec Mazini, servait la même cause. A la nouvelle de l'arrivée des troupes françaises, elle laisse, à tous risques, son enfant dans la montagne et vient retrouver son mari. Pendant l'assaut de Rome elle soigne les blessés dans les hôpitaux. Ossoli commande une batterie sur le mur du Vatican à l'endroit le plus exposé. Elle faillit mourir d'angoisse et de fatigue. La capitulation survient. Margaret est désillusionnée. Elle croyait définitif le succès de la cause italienne. Elle s'est trompée. Ils sont pauvres. Ossoli est suspect. Après un court séjour à Florence Margaret fait des projets de retour. Elle se rappelle ses admiratrices de Boston, ses collaborateurs du *Dial* et de la *Tribune*. Si elle écrivait une histoire de la révolution italienne qui serait bien reçue là-bas? Elle se met à l'œuvre, elle écrit deux volumes, elle achèvera le troisième pendant la traversée. Ossoli consent à s'expatrier. Ils vont partir. En mai 1850, après de longues hésitations, et pour des raisons d'économie, les Ossoli retiennent leur passage sur un bateau marchand, l'*Elizabeth*, capitaine Summer. C'est un bateau neuf et solide qui ramène en Amérique une cargaison de marbre et les Esclaves du sculpteur Power. Au moment de quitter Florence, Margaret reçut des lettres qui, parvenues plus tôt à destination, l'auraient retenue en Italie. Un sombre pressentiment la hantait. Elle s'attendait à une crise. Elle demandait à Dieu de les prendre tous les trois, plutôt que de voir son enfant enlevé par la maladie ou la mer. Ossoli se souvenait qu'un diseur de bonne aventure lui avait conseillé de se méfier de la mer. Le jour

même du départ ces pressentiments étaient si forts que Margaret hésita. Ils s'embarquent pourtant. Une fois en mer la petite vérole éclate à bord. L'excellent capitaine, qui les aurait probablement menés à bon port, meurt à Gibraltar. L'*Elizabeth* continue son voyage. Cette fois c'est le petit Angelo que le mal saisit. Il est heureusement bénin. Après deux mois de traversée, le jeudi 18 juillet 1850, l'*Elizabeth* est en vue des côtes du New-Jersey. Pensant doubler Sandy Hook à la faveur du vent, l'officier en premier qui remplace le capitaine met le cap est-nord-est. Il annonce aux passagers qu'il les débarquera le lendemain de bonne heure à New-York. Ils font leurs préparatifs pour descendre à terre. A neuf heures du soir, le vent tourne en tempête. A minuit la mer est démontée. Trompé par la vitesse du vent, le commandant ignorait que le bateau courait droit sur les bancs de Long Island. Le 19 au matin l'*Elizabeth* donnait sur les récifs de Fire Island. Dès lors on croit relire l'agonie du *Saint-Géran*. Une survivante, Mrs. Hasty, nous a laissé un récit détaillé du drame. Au premier choc Margaret s'élance hors de sa cabine; elle enveloppe dans un châle le petit Angelo qui crie de terreur et elle le berce en chantant tandis qu'Ossoli essaie de rassurer les passagers. L'équipage coupe deux des mâts. Les passagers se réfugient sur le gaillard d'avant. De là, à quelques encâblures, à travers un rideau d'écume, ils pouvaient voir le rivage. Des gens allaient et venaient à terre. Ils avaient même un bateau de sauvetage que personne ne voulait monter. Vers neuf heures, tout espoir de sauver le navire était perdu. Des matelots se jettent à la mer avec un passager. Margaret refuse de se séparer des siens. Il fallait redouter le retour de la marée à laquelle l'épave ne résisterait pas. Le commandant presse de nouveau Margaret de quitter le bateau. En vain. Alors, à l'ex-

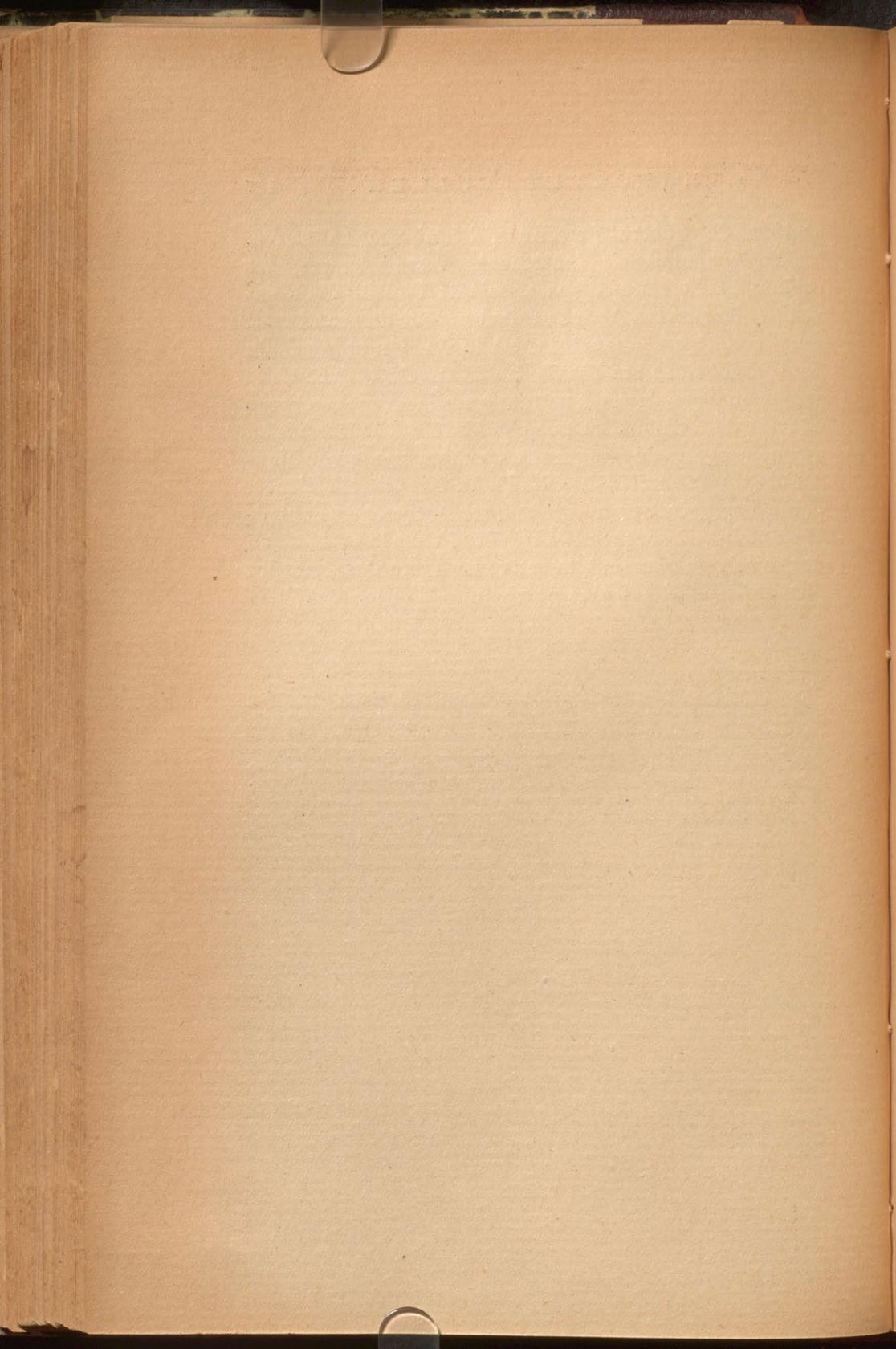
ception de quatre personnes, l'équipage se sauva. L'*Elizabeth* sombrait lentement. A trois heures, les cabines et l'arrière disparaissaient; l'avant était envahi, et les survivants se serraient autour du grand mât. Puis le pont est emporté. C'est la fin. Un steward du bord prend dans ses bras le petit Angelo et jure de le sauver ou de mourir. On retrouva sur le rivage son corps et celui de l'enfant encore chauds. La dernière vision que nous ayons de Margaret est celle d'une forme blanche accroupie au pied du grand mât. Le reste est silence.

Il a surnagé de ce naufrage quelques poèmes douloureux, un essai courageux et très érudit sur la « femme au XIX<sup>e</sup> siècle », et surtout le souvenir d'une des âmes les plus ardentes et les plus passionnées d'outre-mer <sup>(1)</sup>.

---

(1) Dans son livre récent inspiré par les doctrines de Freud, (*Margaret Fuller, a psychological biography* by Katharine ANTHONY, New-York, Harcourt and Brace), Miss Anthony ramène le génie de notre romantique à la formule suivante : « Sa vie fut une défense de sa foi d'*intellectuelle* en la réalité de la vie instinctive, comme elle fut également une défense de sa foi d'*instinctive* dans la réalité de la vie intellectuelle. » Revendiquer les droits de l'affection pure et de la passion en terre puritaine, telle fut bien en effet l'ambition et l'échec tragique de Margaret Fuller .





**William et Henry James***(D'après leur correspondance)*

**O**N admirera le coup du destin qui organisa le groupe familial d'où sortirent, outre un père d'une incontestable originalité intellectuelle, deux des plus illustres penseurs et écrivains des États-Unis. Issu de souche irlandéo-écossaise, d'une lignée de *self-made men* pratiques et prospères que l'on retrouve dans l'aîné William, rien n'est captivant en particulier comme la figure du chef de la dynastie, Henry James premier du nom. Esprit remuant, ouvert, volontiers caustique, agnostique, théosophe et swedenborgien, il annonce par sa mobilité d'esprit et son goût du mouvement le fondateur du pragmatisme. Idéaliste et transcendantaliste à la mode d'alors, mais sans l'admirable équilibre et le bon sens d'Emerson, Henry James I<sup>er</sup> perdait volontiers pied dans l'océan de la métaphysique. Il s'était fait une religion originale mais confuse à l'aide de Fourier, de Comte, et surtout de Swedenborg, dont un humoriste américain disait malignement que le premier James avait emporté le secret dans la tombe. Plus d'une fois sa franchise fit scandale, et mainte anecdote courait sur lui. Ne déclarait-il pas, en plein pays puritain, qu'il préférerait

plutôt voir ses fils morts à ses pieds que parfaits selon la morale de tous les jours ? Ami de Carlyle et d'Emerson qu'il a portraiturés de main de maître et sans les flatter, la lecture de ses tracts théologiques, aujourd'hui bien oubliés, justifie la remarque de son fils William qui y trouvait « quelque chose de palpitant et d'humain, de gracieux, de tendre, d'emporté et d'humoristique ». Ce qu'on a nommé plus tard « l'américanisme » est en germe dans ses écrits. Il aime l'humain en tout et ne sut jamais bien où l'homme finit et Dieu commence. Pour Église le vaste monde, pour dogme l'optimisme absolu, pour évangile l'avènement du royaume de Dieu sur la terre : voilà le credo très américain d'Henry James I<sup>er</sup>. Il y a du La Rochefoucauld dans ses réflexions sur l'égoïsme de la morale courante, du Nietzsche et du Tolstoï dans ses pensées sur le crime et le criminel, tandis qu'il rappelle Rousseau par sa foi dans l'instinct et dans la bonté de la nature « éternelle en tous ses sujets ». Toujours agité, incapable d'emprisonner ses surabondantes spéculations en des formules accessibles, Carlyle l'avait justement surnommé « un aventurier littéraire ». C'est de cet homme en qui le bon sens le plus clair voisinait avec toutes les billevesées du mysticisme que naquirent à dix-huit mois de distance le fondateur du pragmatisme américain William James, et Henry James incomparable rénovateur de la composition romanesque.

Élevé en une parfaite indépendance par un père à qui il déclare devoir « toute sa vie intellectuelle », William James, avant de se déclarer le plus autochtone des Américains, reçoit l'éducation cosmopolite qui est de règle dans la famille. Il devient de bonne heure éclectique et polyglotte. De très bonne heure aussi, dans ses randonnées en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne,

il manifeste les préférences intellectuelles qu'on retrouvera un jour sous ses formules philosophiques. Artiste à Paris, étudiant en médecine en Allemagne, apprenti philosophe, le goût et le don de la vie semblent dès lors constituer son penchant dominant, sa faculté maîtresse. L'idée rigide et toute faite lui répugne. Le voici au pays de l'absolu, en Allemagne dont il admire les grands philosophes, mais dont l'enseignement universitaire lui pèse. Il veut des formes de pensée libres. Il s'étonne de voir les Allemands négliger dans leurs livres « ce qu'il y a d'humain ». « Tout ce que nous savons, tout ce que nous sommes est de l'homme et par l'homme. » Dans une lettre écrite de Dresde en 1867, il se moque des pétitions de principe de ses maîtres germaniques qui expliquent par la logique ce qui est déjà donné dans les faits. Il dénonce « ces raisonnements grotesques, incapables de progresser d'un pouce dans l'avenir ». « Dégoûtant, désespérant, indécent », prononce James. On n'a jamais vu « pareille manie pour approfondir la vérité en l'absence d'intuition ». Il rit de ces gens qui « du matin au soir font leur bonheur d'écouter pousser l'herbe ». Pour lui, ce qu'il demande au philosophe, c'est « la sympathie, la communication pure et simple et *personnelle* avec l'âme du monde et celle de nos semblables ». Il ne saurait admettre l'opposition « entre la tête et le cœur », le sentiment et l'intelligence. Ces facultés sont « inextricablement mêlées l'une à l'autre » ; « elles poussent de la même tige ». James oublie les aridités de la scolastique allemande dans « une véritable débauche » de romans français. Il lit George Sand, Gautier, Erckmann-Chatrion, Diderot. En 1869 il traverse une crise. Il est pris du *lædium vilæ*. L'antinomie pensée-matière, âme et corps, lui semble insoluble. Y a-t-il solution de continuité ou concordance entre l'idéal et le réel? Faut-il être moniste ou pluraliste? Le

problème de la liberté l'inquiète particulièrement. C'est alors qu'il découvre la philosophie de Charles Renouvier. Elle marque une date dans sa vie. Il s'est nourri au préalable de pensée française, surtout de positivisme. A l'époque même où il s'initiait dans la lecture de Burnouf, et de Caro, à la psychologie des religions, il étudiait Littré et Auguste Comte. C'est la première assise de sa philosophie, le penchant empirique sous la fougue et l'émotivité, et ce qu'il faut bien nommer le lyrisme particulier à William James. Renouvier lui rend la santé morale. Il lui en fait hommage dans une lettre écrite en français : « Je renaissais à la vie morale... Grâce à vous je possède pour la première fois une conception intelligente et raisonnable de la liberté. » Renouvier et Wordsworth l'ont tiré des limbes du doute.

De retour d'Europe, William James est instructeur de physiologie, puis de psychologie à Harvard. En Amérique, la psychologie est alors une science à ses débuts, et la philosophie périlite. James leur insuffle une vie nouvelle. Nourri de pensée allemande et française, mais tournée en usage personnel, il esquisse dans un rapport admirable de franchise sa conception de la philosophie. Le philosophe pragmatiste s'y découvre déjà tout entier. James affiche le dédain des systèmes. La philosophie est par-dessus tout une gymnastique intellectuelle, un moyen pour le philosophe d'affirmer sa personnalité. « C'est l'habitude contractée de découvrir une alternative, de ne rien accepter comme donné ou reçu, de rendre leur fluidité aux dogmes conventionnels, d'imaginer des états de pensée différents des nôtres. » La philosophie, c'est le simple mot de Touchstone dans *As you like it* : « Y a-t-il en toi une philosophie, berger ? » Peu l'importent les doctrines que les étudiants reçoivent de leurs maîtres ;

pourvu qu'ils tiennent d'eux « la vivante attitude philosophique de l'esprit, le coup d'œil indépendant et personnel sur ce qui touche à la vie, le désir ardent de l'harmoniser ». « La philosophie, comme Molière, prend son bien partout où elle le trouve. »

Physiologue, psychologue et philosophe, William James a trouvé ses idées maitresses. La science ne lui suffit pas; il lui faut la vie, l'action, le mouvement. Il engage la lutte contre la scolastique de l'Absolu, et il nous donne les raisons qu'il a pour partir en guerre contre la métaphysique. C'est un vivant qui demande un monde multiple, complexe et toujours changeant ou, comme il dit, *pluraliste*, pour échapper à l'inertie du monisme contemplatif. Il veut agir et se mouvoir. Il est, comme Roosevelt et Whitman, Américain et amateur de vie intense. A un univers stéréotypé, limité et défini, où toutes choses sont *a priori* ce qu'elles doivent être, il préfère le hasard, l'aventure et le chaos avec la recherche romanesque et la liberté. La chasse l'intéresse plus que la prise. Lui-même a défini les types d'esprit; il y a les *durs* et les *tendres*. Il est parmi les *durs*. D'un côté, les idéalistes et les platoniciens pour qui le monde vient se ranger totalement dans les catégories qu'ils lui offrent. D'autre part, et c'est le camp de James, les aventuriers, les conquérants spirituels, les athlètes pour qui la vérité n'est jamais faite mais *se fait*, ceux pour qui penser est une bataille, un risque qu'un cœur saxon accepte comme une prouesse et un sport. Quoi qu'on pense de sa philosophie, et si peu enclin que l'on soit à pactiser avec son anti-intellectualisme, là est le charme et l'attrait de James, l'allégresse et la contagion bienfaisante de sa pensée. Nous sommes aux sources de Jouvence. Un individu préfère sa propre pensée à des spéculations de plusieurs siècles. Éclectique actif et pratique, James

prend l'esprit et rejette la lettre des synthèses. Avec un brio merveilleux, avec un lyrisme mêlé d'humour (voir t. II, p. 135, l'instantané qui l'a surpris à jurer tout haut contre l'Absolu en compagnie de son collègue Royce), il dénonce la métaphysique moniste et demande en philosophie l'aventure, la découverte, la bataille. Pour lui le monde de l'être et du connaître se confondent. Le salut n'est pas en des maximes, mais « des actes de pensée ». Le doute épuise. « Il faut passer outre. » Le monisme est un cercle clos, c'est le monde de l'indifférence sans aléa pour la volonté. « La vie est le mal. Il y a deux âmes dans ma poitrine. Je vois le mieux et au moment même où je le vois, j'accomplis le pire. Dire que les molécules de la nébuleuse impliquaient cela et l'ont impliqué de toute éternité c'est me condamner au dilemme du pessimisme ou du subjectivisme... Quel homme vivant se préoccupe de ces subtilités, quand le problème réel le confronte, le problème de faire face à un monde préordonné d'où toute éventualité est exclue? » Peu soucieux de savoir si ce ne fut pas sur une de ces « subtilités » mêmes qu'un Spinoza édifia héroïquement son monisme, James lui oppose sa théorie du *Will-to-believe*, du risque et de l'alternative. Il n'y a pas de liberté sans choix et choix personnel. Le vrai est une hypothèse aux risques et périls de chacun. Lui reproche-t-on de nous replonger par là en plein subjectivisme, de nous reporter au dilettantisme ou au fanatisme du sens individuel; lui objecte-t-on que l'individu ne saurait être seul juge de la vérité, James nous oppose le monde de la réalité ambiante. Au réel de vérifier la vérité de nos hypothèses. « Il faut faire prendre l'air à nos croyances et les projeter dans le grand sein hurlant de la nature. » Tout est vrai qui est sincère et vivant. Le problème de la vérité se résout en termes d'offre et de demande entre nous et

l'univers. « Impossible d'échapper au risque; pourquoi donc ne pas le considérer comme une fondation naturelle?... Nos volitions sont actives, pourquoi ne pas envisager le fait carrément et tirer profit de l'aveu? » La philosophie n'est pas passive, mais agissante. Elle est une attitude, une conviction, une force, un conflit, l'expression d'un tempérament. L'idéalisme renanien de tel de ses collègues le révolte. « Quelle philosophie fantastique! Comme si le monde des valeurs était indépendant de l'existence! C'est uniquement *en étant* qu'une chose est meilleure qu'une autre. L'idée de ténèbre est aussi bonne en soi que celle de lumière. Mais il y a plus de valeur dans l'*être* de la lumière. » « Que deviennent au prix du réel les systèmes les plus harmonieux? » « Toujours les choses crèvent du poids croissant de l'expérience. Unités dramatiques, lois de la versification, doctrines scolastiques. Bah! donnez-moi Whitman et Browning. » « Ce sont ceux qui affirment que l'idéal et le réel sont continus et coïncident qui sauvent le monde. »

James accepte le dualisme pensée-matière. C'est la porte ouverte au libre arbitre et à l'effort. Pas de monde tout fait. Sur ce point sa pensée revêt volontiers des formes caustiques et familières : « Puéril idiot! comme si nos formules touchant l'univers pouvaient en altérer la majesté; comme si le monde du sens commun et ses devoirs n'étaient pas éternellement et éternellement réels. » « Ma philosophie est ce que j'appelle un empirisme radical, un pluralisme, un « tychisme ». Elle représente l'ordre comme conquis graduellement et toujours en train de se faire. » Il rejette « toutes doctrines de l'absolu ». Le monde est « un complexe touffu de rapports intelligibles ».

Il y avait un poète dans ce philosophe, comme il y avait en lui un homme d'action. Il a la religion de la vie, du mouvement et du rythme. Sa définition du poète ressemble à celle qu'il donne de la philosophie et du philosophe. Si le monde est un complexe de formes et de rapports, c'est au poète qu'il revient de l'exprimer. Dans les montagnes Adirondacks où il excursionne il a ce qu'il nomme sa nuit des Walpurgis. Il prépare ses conférences d'Edimbourg sur *les Variétés de l'Expérience religieuse*. Fidèle à sa méthode, il veut éprouver les sentiments qu'il étudie. Il passe la nuit dans la forêt, au clair de lune. Il lui semble que « les Dieux de la nature se rencontrent dans sa poitrine avec les Dieux moraux de la vie intérieure ». Cette duplicité du mystique, harmonisée dans la conversion, acte essentiel de la vie religieuse, James en fait l'expérience avant de la décrire à son auditoire d'Écosse. « Les deux sortes de Dieux n'ont rien en commun. » Il s'abandonne à eux en mystique et en poète. Il goûte « le sens profond de toute la scène », « l'intense et plus qu'humaine distance de cette vie en profondeur », l'attrait, l'appel qui en émane, « sa fraîcheur éternelle », « son immémoriale antiquité », son déclin. A ce sentiment quelque chose de « totalement américain » se mêle, certaine « suggestion patriotique », tout cela pêle-mêle, « mémoire et sensation tourbillonnant ensemble inextricablement ». Expérience unique que James souhaite de répéter périodiquement. Il comprend maintenant ce que c'est qu'un poète. « C'est une personne capable de sentir la complexité des influences » qu'il a éprouvées lui-même, et « d'y trouver des routes pour l'expression verbale ». Dans ces pages troublantes le lyrisme masque la pensée, le poète s'impose au philosophe. Pour traduire les impressions d'un panthéisme puissant mais confus, James a recours à la langue dans

laquelle Jack London célébrait le *Call of the Wild*, cet intraduisible attrait de la nature sauvage et primitive, à celle aussi de Whitman dans ses odes à grande envergure. Vie et rythme sont synonymes de vérité. James veut voir monter « la tension morale ». Ce qui pousse l'homme dans la vie, « ce n'est pas tant l'éminence de ses facultés, que la pression de la vapeur appliquée à chaque pouce carré : c'est cela qui meut la machine ». C'est ce rythme qui faisait pour lui l'attrait par excellence de l'Amérique. Il n'omet aucune occasion d'exalter son pays. Il n'est à l'aise qu'outre-mer. Il a la religion des États-Unis. Il en parle avec l'enthousiasme d'un Mark Twain, d'un Roosevelt et surtout, encore une fois, d'un Whitman. Il est Américain sans réserves. En 1897, il rédige en français, et par anticipation, le testament suivant daté de Rye en Sussex : « Je veux que mes cendres reposent sur les bords de la rivière Charles, au milieu de ce bon peuple de Harvard Square (sic) que j'aime tant. » Au cosmopolitisme de son frère Henry il n'a jamais complètement pardonné et il n'a pas non plus cédé d'un pouce. Il prend les Américains « tels qu'ils se prennent eux-mêmes », tels qu'ils sont, et il les aime. Revenant d'Europe à soixante-cinq ans, il traverse New-York et il vibre. Il célèbre « le courage, l'audace vertigineuse de tout cela, le sentiment de légèreté spécifique qui en est inséparable, comme s'il n'y avait rien que d'aisé, et les grands soubresauts du progrès, simultanément coordonnés vers un avenir infini ». Tout cela constitue le fond trépidant de la vie américaine, « un battement de vie » qu'il n'avait jamais senti à ce point.

La rançon de cette fougue et de cette véhémence existe. Outre les contradictions inhérentes au système, le cercle vicieux de la pensée prouvée par le monde,

du monde prouvé par la pensée, la substitution constante d'un critérium à un autre pour les besoins de la cause, on perçoit dans l'homme comme dans la pensée un dualisme latent. Les Dieux de la nature et ceux du monde intérieur se combattent en lui comme dans la nuit des Walpurgis sur les montagnes Adirondacks. Naturisme et Humanisme sont aux prises. Il est beau d'être « flexible », de maintenir fluide la notion de vérité, mais il y a excès de vie, excès de mobilité de la part d'un philosophe. Le danger est de prendre ses désirs pour des vérités et de se donner sans discernement à tous les enthousiasmes qui passent. Épris d'explorations et de découvertes nouvelles dans le monde psychologique, la crédulité de James est sans bornes. Il accueille, à mesure qu'elles paraissent, toutes les formes du mysticisme, spiritisme, *mind cure*, « science chrétienne ». Danger plus grave encore, il prétend faire de la vérité avec les parties obscures du moi et les ténèbres du subconscient. Socrate faisait descendre la philosophie du ciel sur la terre. James l'entraîne dans l'ancre du Docteur Faust. Au catholicisme il rêve de substituer la Société pour les Recherches Psychiques. Même sur le chapitre de la vie, centre de sa philosophie, telle lettre intime fait douter, sinon de la sincérité, du moins de la solidité de ses convictions. La vie pour lui est une « farce ». Elle ne réalise point notre idéal le plus profond. James se retourne vers le « spiritisme si peu scientifique et tant décrié ». Si belle et touchante que soit sa théorie du risque, ne devient-elle pas bien suspecte et vague, quand on la voit étayée et « déterminée » par un appel aux « impressions irrationnelles, aux vagues soupçons, aux aspirations », au sentiment de tendances imprécises. Voilà pour James les sources du sentiment religieux conçu comme « une hypothèse vivante » ! C'est à faire regretter la sécurité que l'on goûte dans l'absolu.

Rien ne peint mieux les aspects à la fois les plus séduisants et les plus téméraires du relativisme de James que telle réponse faite à un questionnaire sur la réalité de l'expérience religieuse. On lui a posé des questions précises sur la forme que prend pour lui le surnaturel, sur Dieu, l'immortalité de l'âme, la prière. Avec une franchise et un courage dignes d'éloge, et sans souci des contradictions, le philosophe du *Will-to-believe* a répondu. Ses doutes sont nombreux. Il les confesse sans biaiser et « passe outre ». Qu'est-ce que la religion? lui demande-t-on. — *La foi que quelque chose existe. Une réalité sociale.* — Dieu est-il une force? — *Il doit en être une.* — James croit-il en Dieu du fait d'une expérience personnelle? — *Non, mais par besoin.* — Pour d'autres raisons encore? — *Non, pour des raisons uniquement sociales.* — Est-ce là une foi ou un besoin d'utiliser le divin? — *James ne peut utiliser le divin, mais cependant il y croit.* — Dieu lui est-il réel et présent? — *Obscurément.* — Peut-il prier? — *Impossible, il se sent ridicule et artificiel.* — Qu'est-ce que la spiritualité? — *La sensibilité à l'idéal; avec certaine liberté d'abandon à l'imagination en ce qui le concerne.* — Croit-il en l'immortalité de l'âme? — *Oui, à mesure qu'il vieillit, et parce qu'il se sent de plus en plus apte à vivre.* — Accepte-t-il la Bible comme source de la religion? — *Non, non et non. C'est un livre si humain qu'il ne comprend pas comment la croyance à son origine divine peut survivre à sa lecture.* — Qu'entend-il donc par l'expérience religieuse? — *Tout moment de la vie qui nous rend plus proche et plus sensible la réalité du spirituel.* Tout l'homme est dans ce questionnaire déconcertant qui aurait réjoui le cœur de Renan.

Tel était James, qualités et défauts. Cet état d'âme, générateur de principes, le prédisposait à accueillir avec

une faveur marquée le nouvel intuitivisme. Dans une lettre, enthousiaste comme toutes celles qu'il écrivait, à l'auteur de *l'Évolution Créatrice*, il voyait dans ce livre et dans la guerre russo-japonaise les deux grands tournants de l'histoire. Pour sa richesse, le beau débit et la continuité de son cours, il comparait l'ouvrage de M. Bergson à la perfection de Flaubert dans *Madame Bovary*. Il escomptait avant de mourir la mort de l'intellectualisme qui cependant, avouait-il par prudence, « pourrait bien encore avoir la vie dure ». Il recommandait le pragmatisme « comme absolument l'unique philosophie ».

William James est mort en 1910 d'une rupture de l'aorte, suite d'une marche forcée en montagne. On peut, pour achever de le définir, lui appliquer le verdict pittoresque qu'il exprimait au sujet d'un de ses collègues : « Il est le Rubens de la philosophie. De la richesse, de l'abondance, de l'audace, de la couleur, mais jamais de contour défini, jamais de perfection », et James ajoutait, pour achever de mieux se peindre : « Peut-être la fertilité vaut-elle mieux que la perfection. »



C'est un amateur de perfection que le cadet de William, Henry James, deuxième du nom, dont la correspondance en deux somptueux volumes paraît à quelques mois de distance de celle de son aîné. Celui-ci est un artiste et un globe-trotter professionnel. Hôte, tout enfant, des pensions cosmopolites où l'entraîne la vie nomade des siens, il nous a laissé le récit de ses enfances en trois livres riches d'art et d'introspection. A New-York, à Newport, puis sur les routes d'Europe, c'est l'art, l'histoire et les paysages du Vieux Monde qui l'attirent.

Épris de littérature européenne et surtout française, le monde des «appréciations» se découvre à lui, tout enfant, dans les numéros de la *Revue des Deux Mondes*, dans le théâtre d'Alfred de Musset dont il refait, à sa guise, le *Lorenzaccio*. Écolier, puis étudiant à Boulogne, à Paris, à Genève, à Bonn, à Cambridge, le français lui devient aussi naturel que sa langue maternelle. Outre Musset, il a découvert Balzac, son maître de toute la vie. A ces premières influences s'ajoute celle de Fourier, de Ruskin, de Renan, trois noms inoubliables dans la synthèse de culture et de raffinement cosmopolites que tentera James. Pendant dix ou douze ans Henry James, qui a fait ses débuts littéraires dans la revue *Atlantic Monthly* sous les auspices du romancier William Dean Howells, se cherche une patrie intellectuelle. Ni le New-York de Washington Irving où il est né, ni la Nouvelle-Angleterre de Nathaniel Hawthorne dont il sera le biographe, ni le romanesque et «transcendant» Concord d'Emerson, un de ses maîtres spirituels, ne le retiennent. Pèlerin passionné, il emportera encore dans ses villégiatures italiennes, anglaises ou françaises son idéalisme américain, son goût pour les réalités de la conscience et son penchant vers l'introspection. Avant tout il est avide de culture. Le sens du beau l'emporte en lui sur le tyrannique instinct du bien, tourment de la conscience puritaine. France, Italie, Angleterre, quelle sera sa patrie artistique? Il hésite pendant un certain temps. Il y a un point qui ne fait pas de doute pour lui, dès qu'il met les pieds en Europe. Il y a de «gentils» Américains, mais chez la plupart de ses compatriotes, il déplore «l'absence absolue et incroyable de culture». Il aime toujours son pays, mais la vulgarité de ceux que Mark Twain stigmatisera du nom d'«Innocents en voyage» l'attriste. «*Vulgar, vulgar, vulgar!*» murmure-t-il, et ses sym-

pathies s'orientent vers la Grande-Bretagne où il oubliera son pays natal. Londres est déjà pour lui « la ville où il y a le plus de tout ». Il aime les Anglais. « Ils ont des manières et un langage, tandis que nous manquons des unes et de l'autre, mais particulièrement de l'autre. » Le sujet lui est cher. Il sera spécialiste en psychologie comparée. Il peint d'un mot les Anglais : « Ils aiment le bien et détestent le mensonge. » « Il entre dans la composition d'un Anglais plus de choses qu'en n'importe qui. » Il n'a pas complètement oublié son pays. Il en célèbre avec ironie « les espaces énormes, les centaines de milles d'asphalte, le charmant climat, la société si hospitalière », pour conclure : « Vive l'Europe ! » et bientôt après : « Vive l'Angleterre ! » Il esquisse de délicieux paysages anglais et des esquisses de Londres, prélude aux descriptions si suggestives de ses romans. Mais le problème de sa patrie d'adoption n'est pas résolu. Il pèrègrine en Italie, il hante Florence et Venise où il situera ses personnages de prédilection. Rome surtout l'enthousiasme. « Enfin s'écrie-t-il, en découvrant la Ville éternelle, enfin, je vis ! »

Il parcourt Rome « ivre et frémissant », « dans une fièvre de bonheur ». Quant à la France, elle l'attire à la fois et l'intimide. Peu d'Anglo-Saxons ont fait un effort aussi loyal que James pour s'adapter parmi nous. Mais ici encore son besoin d'art et sa conscience puritaine sont en lutte. Il approche nos réalistes. Il leur consacre, dans les revues anglaises et américaines, des essais pleins d'intelligence et de bonne foi. Il s'acquitte à merveille de son rôle d'agent de liaison intellectuel et d'interprète littéraire. En 1882, il parcourt la France et en rapporte *Un petit tour de France*, livre sans prétention et plutôt sec et froid, mais où perce çà et là son génie de divination. La France lui inspire un regret. Elle n'a pas

conservé aussi bien que l'Italie et l'Angleterre sa physionomie d'autrefois.

En 1875, James est à Paris. Il est des réceptions de Flaubert. Maupassant lui lit ses contes. Il rencontre Zola et s'éprend surtout de Daudet et de Tourguenief. Sur Flaubert, James ne tarit pas. L'auteur de *Madame Bovary* est, avec Balzac son grand modèle. Il a beau déclarer « qu'il est aisé d'en faire intellectuellement le tour », il célèbre en Flaubert « une merveilleuse simplicité, quelque chose d'honnête, de bon, et de pathétiquement réservé dans sa personne ». James a consacré à Flaubert de très beaux articles. Il a dit sa merveilleuse conscience d'artiste, ses hautes ambitions, son besoin héroïque de perfection. Dans telle page où il nous décrit le maître dans son ermitage de Croisset on reconnaît Henry James lui-même, cloîtré dans sa solitude studieuse de Rye en Sussex. James crut un instant avoir trouvé son chemin de Damas, et songea à se fixer parmi nous. Mais la lune de miel ne fut pas longue. Entre le groupe de Flaubert et lui, il y avait l'abîme qui sépare une conscience anglo-saxonne d'un partisan de l'art pour l'art à la mode de 1880. L'idéal de nos réalistes n'est pas le sien. Ils sont trop peu humains. Ils ne communiquent que par l'intelligence. James est vite désillusionné. « Il en a fini à jamais », et se retrouve « tout anglais ». Il n'a qu'un désir : « s'imprégner de vie anglaise, et reprendre contact avec l'esprit anglais ». « Le sang est plus lourd que l'eau », dit le proverbe anglo-saxon. Il en « a assez ». Il s'en va, mais il garde ses admirations. S'il a renoncé à Paris, s'il dénonce le pessimisme intégral de nos écrivains, s'il les stigmatise du nom de « mandarins », « Chinois », « provinciaux pour qui Paris est l'unique paradis », il n'en garde pas moins le souvenir de leurs

leçons et le culte de leur exemple. En pleine « épaisseur » anglaise, leur raffinement lui manque. Il continue d'ailleurs à leur faire des visites périodiques. Il vante chez nos réalistes « l'intelligence vraiment infernale de leur art, de la forme, de la manière, l'intensité de la vie artistique », ce que nous appelons le « métier ». James a très bien senti chez eux une morale par delà la morale, l'éthique du travail bien fait, de l'effort consciencieusement accompli, ce qu'on pourrait nommer, en détournant légèrement de son sens un vocable frappé par son frère William<sup>(1)</sup>, the *Will-to-write*, le vouloir - écrire et bien écrire, le désir de la perfection artistique, autre forme de la sainteté. Cela, James l'a admiré et senti jusque chez Zola sur lequel il nous a donné, dans ses *Notes on Novelists* une très courageuse et lumineuse étude. Tout cela constituait ce que James nommait la « leçon » de nos écrivains, « leçon » de Balzac, de Flaubert, de Maupassant. Il leur reprochera un jour de n'avoir « qu'une conscience sensuelle », mais l'art rachetait ce vice à ses yeux. Il reste largement français par sa formation et ses goûts d'artiste. Il accueille Zola exilé en Angleterre. Il introduit Daudet chez George Meredith pour lequel, chose surprenante quand on compare leur manière à tant d'égards si semblable, James n'a pas grande admiration. Il traduit *Port-Tarascon* et compose une lettre française sur *Sapho*. Réservé et volontiers secret, il reproche à nos écrivains leur faconde et leur exubérance, leur manie des confidences et des confessions. Il satirise l'outré-cuidance de Zola composant un livre sur Rome sur la foi d'un voyage de quelques semaines, sans cette « saturation », cette imprégnation qu'il pratique lui-même, pour sentir et exprimer l'âme des sites et des

---

(1) *The Will-to-believe.*

gens. Pour comprendre George Sand faisant étalage public de sa vie intime d'amoureuse, James est contraint d'imaginer une Providence spéciale à l'usage des Français qu'elle voue aux confessions scabreuses à jet continu. Mais il continue à faire ses délices de nos artistes. Il n'y a pas une « idée » dans Loti, — ce qui est bien injuste, — mais, après une lecture de *Matelot*, James « déguste Loti tel quel, comme un philtre, comme un baiser », et cependant, « quelles niaiseries » !

En 1883, Henry James s'est fixé à Londres, pour le reste de sa vie. A part des fugues périodiques sur le continent, en France et en Italie, il reste dans la capitale, mêlé discrètement à la vie mondaine. Les grands, les uniques événements de son existence sont ses livres. Paraissent successivement *les Bostoniens*, *la Princesse Cassamassina*, *le Portrait d'une Dame*, *Ce que savait Maisie*, *Daisie Miller*, *épisode international...* en attendant *les Ambassadeurs*, *la Coupe d'Or*, *les Ailes de la Colombe*, ses chefs-d'œuvre.

Ces livres de passion épurée, de haute intellectualité et d'admirable dessin lui gagnent l'admiration d'une élite : William James, William D. Howells, Miss Grace Norton critique et biographe de Montaigne, Edmond Gosse, Paul Bourget, Mrs. Humphry Ward l'auteur de *Robert Elsmere*, Mrs. Wharton dont la manière ressemble à bien des égards à celle de James. A ces correspondants choisis, Henry James se livre, discute son esthétique, édifie son rêve d'une fédération romanesque de culture anglo-latine. Il confie à son frère, resté uniquement et jalousement américain, « qu'il ne peut plus regarder le monde anglo-américain que comme une vaste entité anglo-saxonne, destinée à fusionner si bien, que vouloir en marquer les différences devient de plus en plus pé-

dantesque et vain. La fusion s'accomplira d'autant plus vite qu'on l'acceptera sans moins la discuter, et qu'on traitera la vie des deux pays comme continue et de plus en plus interchangeable, comme de simples chapitres divers d'un grand ensemble général ». Il compose ses romans pour hâter cette fusion : « La littérature, le roman en particulier, fournit une arme magnifique pour cela et on peut faire ainsi œuvre excellente. » James veut écrire de telle sorte « qu'il soit impossible de dire si, à tel moment donné, c'est un Américain qui écrit sur l'Angleterre, ou un Anglais qui écrit sur l'Amérique ». Bien loin d'avoir honte de cette duplicité que lui reproche William il en est fier, c'est un signe de « haute civilisation ».

James tient parole et, sur des sujets cosmopolites, nous le voyons élaborer la technique qui lui est spéciale. La correspondance complète très heureusement sur ce point les confidences des préfaces de l'édition définitive. On connaît cette technique toute intuitive, toute subjective au point de départ, qui consiste à projeter sur un plan de belle objectivité artistique ce que l'on pourrait nommer les données immédiates de la conscience du romancier, la prétention presque toujours heureuse qu'a James de composer, comme il dit *from the center outward*, du dedans au dehors, la vraisemblance ou la vérité des sujets consistant dans une coïncidence heureuse entre la vie pressentie par l'artiste et les données du monde réel. Méthode originale que des livres récents <sup>(1)</sup> nous ont rendue familière. James romancier est de la lignée du cœur et de l'imagination, de ceux qui travaillent en profondeur et affirment qu'il y a plus de cho-

---

(1) Comme ceux de M. Proust et de J. Giraudoux entre autres.

ses dans le monde que dans notre philosophie ou notre art. Son art est fait d'un goût exquis parmi une matière débordante. Il est le résultat d'une imprégnation, d'une « saturation » spéciale produisant une admirable plénitude et une incontestable sincérité. La correspondance définit à souhait cette esthétique à laquelle James s'abandonne, esthétique subtile et originale qui ne l'enrichira jamais, qui fait de lui bien à tort une énigme pour beaucoup, mais à laquelle il tient ferme d'un bout à l'autre de sa correspondance. Dans maintes lettres, il se définit en s'opposant. A R. L. Stevenson il reproche l'absence du dessin et de la couleur dans ses livres. Stevenson conteur fait le charme de l'oreille, mais il oublie de donner pâture à l'œil. Il ne sait pas voir. Howells, au contraire, sacrifie à la description du réel l'imagination créatrice. Impossible de voir sans imaginer, impossible de faire voir sans *communiquer* et suggérer. Rien n'est beau que ce qui s'imagine. Le roman est « une fenêtre » ouverte sur le dehors, mais « à chacun sa fenêtre ». « Où il y a vie, il y a vérité, et la vérité est dans la tête de l'artiste. » Avant tout, que l'œuvre d'art soit harmonieuse et une; « qu'elle sacrifie à l'exquis ». James ouvre sa porte « au Diable », « au sens du beau, du mystère, des rapports, des apparences, des abîmes du tout, — et de l'*expression* ». L'art est *expression*. James veut être peintre et dramatisse, peintre par les beautés de la forme, dramatisse pour le pathétique intérieur que l'art met à jour.

Il aime à approfondir et à fouiller, « à faire le tour des choses en tous sens ». Sa méthode favorite, qu'il confie à Mrs. Humphry Ward, c'est celle qui place une conscience centrale dans le roman comme un « réflecteur », un « miroir », pour faire l'unité de la composition en

réfractant la lumière. Ce qui le caractérise encore, c'est cette faculté « disparue du monde moderne », « la faculté d'attention ». Densité et intensité, il prend ces mots pour sa devise. Il conseille « de se tenir ferme, pour mieux s'abandonner aux mouvements de la vie ». James est plein de ces formules de métaphysique romanesque. Il n'ignore pas les dangers de la méthode. Il veut « faire difficile » de propos délibéré. C'est un amateur de perfection. C'est « la qualité qu'il distille ». Il engage à ce sujet une polémique courtoise avec H. G. Wells qui lui envoie ses livres. Jamais auteurs furent-ils moins faits pour s'entendre? Volontiers élogieux et plein de tact, James mêle la critique aux louanges. Il aime chez Wells le flot et la palpitation de la vie. Il vante, non sans quelque ironie d'ailleurs, chez l'auteur d'*Anne Véronique* « ce sens de la vie, cette capacité pour mâcher l'épaisseur du monde à si énormes bouchées ». Pour lui, « il n'y a pour le romancier ou le peintre aucune relation authentique, intéressante et belle des choses, à moins que la grande marmite ou creuset de l'imagination n'intervienne et ne joue son rôle. » Il manque à Wells « ce détachement, cette transmutation chimique de l'élément esthétique et représentatif ». James « adore une objectivité harmonieuse intégralement et patiemment réalisée ». Il aime en art l'éloignement des belles perspectives. Il a jusqu'à l'extrême « l'instinct et le sens de la fusion, des rapports, le besoin de comprimer et d'enclorre l'une dans l'autre les différentes parties de sa matière ». Il revient sur ce point dans une lettre à Paul Bourget, au sujet de la *Duchesse Bleue*. L'esthétique du romancier français, dont il admire d'ailleurs les solides qualités, n'est pas la sienne. On voit trop la structure de ses livres, le système s'étale au préalable et gâte le plaisir artistique, le *faire* est trop lucide et conscient, trop logique. Il y a « excès d'analyse préa-

lable». Bourget « est trop prophétique, trop candidement et extérieurement constructif, trop disposé à nager lui-même dans le dense élément de réflexion où il plonge ses figures ». Il y a « trop de clarté intellectuelle », pas assez de cette « ombre » qui marque le vrai romancier. De cette ombre James avait conscience qu'il abusait souvent lui-même, mais il persévérerait, avide avant tout d'*expression*.

Il découvrait en 1898 sur la côte de Sussex la petite bourgade de Rye, un des « Cinq-Ports » anglais. Il y louait d'abord, puis acquérait un délicieux ermitage, « gris, humide, somnolent à souhait », pour flatter son amour de la solitude et du silence. Dans ce logis historique et blasonné qui hébergea jadis George II, James se cloîtra pour le reste de ses jours, pendant plus de vingt années d'une studieuse retraite, où il accueillait de loin en loin un parent ou un ami. C'est là, entre deux courses à Londres, qu'il ourdit la soie merveilleuse de ses arabesques. Il ne désertera Rye qu'au soir de sa vie pour aller se loger à Chelsea, dans le voisinage de la maison de Carlyle. Il est retourné pendant quelques mois en Amérique d'où il rapporte en 1904 *la Scène Américaine*, livre prestigieux qui applique à l'âme des paysages sa technique habituelle, toute en suggestions et en « appréciations », attachant à chaque coin et parcelle d'un site des nuances infinies de sentiment et de pensée. Il a publié et refait partiellement son œuvre. Elle ne l'a pas enrichi. Ses tentatives au théâtre ont échoué. N'importe. Il *s'est exprimé* dans ces romans aux beaux méandres qui n'ont jamais courtisé l'éloge des foules, romans à la fois et tableaux, poèmes ou symphonies, dernier mot de l'esthétique moderne. « C'est l'art qui fait la vie », déclare-t-il orgueilleusement à

Wells qui vient de le parodier dans un « à la manière de... ». On peut le critiquer, mais il garde sa foi.

L'idée qu'il se fait de la vie et de la littérature, c'est que « la forme que nous donnons à cette dernière est admirable en proportion de son étendue, de sa variété, de sa plasticité, de sa largeur, du fait qu'elle se greffe sur l'expérience changeante et sincère de l'individu qui la pratique ».

« C'est l'art qui fait la vie, qui fait son intérêt, son importance ». Rien ne vaut cela en force et en beauté.

Survient la guerre. Que deviendra la Cosmopolis idéale de James ? Tout de suite il se donne à la croisade. Les James n'ont jamais médité de la France. William, déjà en 1870, avait prophétisé dans une de ses lettres la revanche française pour l'Alsace-Lorraine, résultat fatal de la victoire prussienne. Aux théoriciens de la décadence, il objectait qu'à son sens la France avait encore l'âme fortement chevillée au corps. Henry James à soixante-et-onze ans abandonne sa solitude. Il se déplace à Londres dans les œuvres de charité. Il suit avec émotion toutes les péripéties du drame. C'est son rêve de toute la vie que les Alliés défendent contre le Barbare. Il est tout Anglo-Saxon et Latin. Vive donc l'alliance anglo-française ! Il voit son rêve romanesque se lever armé et casqué. Aux lettres du soldat-poète Rupert Brook il met une ardente et délicate préface. L'abstention de l'Amérique lui inspire une décision suprême. Il prend ses lettres de naturalisation britannique, et meurt trop tôt pour voir la prise d'armes américaine qui l'eût peut-être rattaché à son pays.

Le cas des deux James est bien fait pour décourager le monisme déterministe de l'hérédité littéraire. Ici les

mêmes facteurs et les circonstances identiques offrent des produits différents et en partie contradictoires. William James a donné lui-même le démenti à la devise *ex duobus unum* qu'on serait tenté de leur appliquer à lui et à son frère, quand il a écrit : « Lui et moi sommes si complètement différents d'habitude et de conduite que nous ne pouvons nous juger justement. » A quoi Henry James lui-même acquiesçait. Pour William « les valeurs ne sauraient être indépendantes de l'existence ». Pour Henry, « c'est l'art qui fait la vie », et qui lui donne son sens et son prix. Pragmatistes en principe, tous deux, il est vrai, partent de l'expérience et s'en remettent à l'intuition. Tandis cependant que pour le philosophe l'expérience et la vie sont le principe et le terme de toute spéculation, elles ne constituent pour le romancier que le terreau où pousse l'art, couronnement de l'existence. William James pardonnait mal à son frère l'intellectualisme de ses procédés et sa recherche de l'absolu dans la perfection artistique. Il a fort bien décrit la méthode du romancier, mais en l'appelant « perverse », et en l'engageant à y renoncer sous peine de ne survivre qu'à titre de « curiosité littéraire ». William trouvait l'Angleterre « trop moelleuse et capitonnée pour son goût rustique ». Il invitait Henry à venir se rajeunir outre-mer. Ils incarnaient en fait deux esthétiques contradictoires, l'un celle de la fougue et du mouvement, selon la formule de Whitman, l'autre l'esthétique du symbolisme et de la suggestion, celle des correspondances selon Baudelaire et Mallarmé :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent,

esthétique que niait William James quand il écrivait à son frère : « Ce qui n'existe qu'à l'état de parfum n'est

point viable et vos efforts de solidité ne sont que simulacre et parfum. » Une œuvre « qui ne payait pas » n'était point pragmatiquement parlant une œuvre viable. Faisant le bilan de son avoir, après la publication définitive de ses œuvres, l'incomparable artiste que fut Henry James portait mélancoliquement à son actif la somme de cinquante livres sterling.



VIII

William Vaughan Moody

(1869-1910)

L'EFFLORESCENCE depuis quelques années aux États-Unis d'une poésie presque exclusivement « imagiste » ou whitmanienne a relégué dans un oubli bien injuste, et qui ne saurait être définitif, la figure et l'œuvre de William Vaughan Moody. Il est d'autant plus attachant que son nationalisme ne l'empêche pas d'être très humain. Deux cultures, deux religions se heurtent en ses poèmes. S'il a fréquenté Swinburne et Whitman, il reste encore le fils spirituel d'Emerson et de Hawthorne. William Vaughan Moody est un visage composite ou l'on croit voir un puritain se dérober sous le masque du moderne. Son âme double s'exprime en des vers dont la littérature américaine peut être fière, et qui méritent que nous les connaissions. Deux drames lyriques : *le Masque du Jugement* (The Masque of Jugement) et *le Porteur de Feu* (The Fire-bringer), un recueil de Poèmes, et, en prose cette fois, deux drames d'idées : *la Grande Barrière* (The Great Divide) et *le Guérisseur par la Foi* (The Faith Healer) constituent l'œuvre de M. W. Moody.



Ce poète américain est nourri de la tradition poétique de sa race. Dans *le Masque du Jugement* Moody s'est audacieusement engagé à la suite de Milton, mais dans un esprit tout moderne, sur la route périlleuse qui mène en plein ciel. Dans ce drame symbolique il célèbre la révolte des hommes contre Dieu. Raphaël chorège du drame est un ange désenchanté, comme l'Éloa de Vigny. Le ciel lui pèse, il envie les hommes et n'est heureux qu'au voisinage de la terre. Son dégoût pour l'empyrée date du jour des grands bouleversements géologiques :

Quand, du haut de nos sièges pacifiques, nous pûmes voir — la lutte des soleils épanouis et les lunes s'éclipsant, — la marche des glaciers et les guerres sans nom — des races de monstres s'efforçant d'être hommes; — jusqu'à ce qu'enfin, — surgissant de la fougère géante...

La révolte de l'humanité a ainsi gagné ces anges qui semblent avoir lu Haeckel. Tandis que sur terre des chœurs d'éphèbes et de vierges chantent l'ivresse de vivre, des figures d'Apocalypse que Moody a su emprunter avec un art consommé au vieil arsenal de Milton — l'Ange du Cheval Pâle, le Lion, l'Aigle... — rôdent entre ciel et terre. Au-dessus des vallées, dans un décor qui ressemble aux fonds de toile de Vinci ou de Gustave Moreau, l'ange dont la contemplation a paralysé l'énergie suit les phases de la révolte humaine.

Dieu a d'abord recours à la pitié. Le Christ se dévoue, mais dans la théologie poétique de Moody — bien différente, en cela, de celle des puritains, ses ancêtres — la rédemption est inutile. A peine le Crucifié a-t-il crié le « lamma sabacthani » que la nuit envahit les plaines du

ciel. En un magnifique intermède lyrique, Moody nous fait assister aux perturbations célestes. Voici les étoiles tremblantes qui fuient leur lampe à la main... les Esprits lunaires effarés, arrachés à leur repos éternel. Pour les rassurer, le poète leur adresse cette invocation digne de Shelley :

O vous qui dans la lune ressentez les angoisses de plus près — que ne le peuvent les habitants passionnés des mondes rapides — enveloppés dans l'ardeur de leur être; votre sphère a refroidi le métal courroucé de ses veines, — ses volcans épuisés n'expriment plus — leur fièvre et hâtive pensée; âge sur âge — votre monde retourne au silence, remettant son égoïsme et sa liberté aux mains de celui — contre qui il se révolta... C'est pourquoi il reste en suspens, terre douteuse, — veillé par des puissances de céleste paix, — il va s'enténébrant et vos cœurs sont muets. — Maintenant pris dans les orbites du désir, — il condense de la clarté spectrale; en vos bois — de vieux rites s'accomplissent, et sur vos sommets cristallins — passe une kermesse si sauvage que les mortels, — bergers ou marins qui l'ont entrevue la nuit, — s'égarèrent à l'aube, affolés...

Les temps sont révolus. Après avoir eu pitié, Dieu châtie. Le jugement s'accomplit. Les élus montent en chantant vers la gloire et Raphaël, frère d'Éloa, « véritable ami de l'homme et antique amant de la nature », veille sur l'agonie des damnés. Du creux de la vallée des voix tour à tour plaintives et hautaines, vieillards, jeunes hommes, jeunes filles, s'élèvent pour jeter un dernier défi à leur juge. Un éphèbe entre tous crie bien haut des blasphèmes que Byron n'aurait pas désavoués :

Elles sont nombreuses, les raisons pour lesquelles nous ne pûmes payer — la rançon exigée de nous. Quoique à regret, j'aurais pu détourner mon oreille — des frémissantes promesses de l'amour printanier. — J'aurais pu renoncer à la mer glorieuse, et les majestueuses montagnes auraient pu cesser d'exister pour moi. — En un accès soudain d'indifférence, Dieu — aurait

pu dépouiller la terre d'actions, de représentations et même de lumière et d'air, — pour que sur le globe nu je pusse choisir librement — entre sa volonté et la mienne. — Je lui aurais dit, d'une voix joyeuse et forte... — Seigneur, j'ai longtemps réfléchi... — Voici que vous m'avez mis en un lieu tranquille. — Retirez seulement votre face interrogatrice — et tout sera bien. Alors je pourrai peser comme je le voulais — et comme depuis longtemps je pensais que c'était mon droit — les mystères divins. — Faites sans bruit la preuve que vous êtes oui ou non mon maître — et si je trouve que vous l'êtes, — je l'accepterai ainsi, — afin qu'en l'éternité je puisse lancer mon âme — non point comme un faucon apprivoisé... — que poursuit le cri du chasseur, — mais comme un aigle sans clochette, ni laisse, — n'obéissant qu'à la majesté de l'esprit...

Tout est consommé, mais Dieu ne survit pas à l'homme. Il meurt pour avoir maudit la vie. D'ailleurs la fin de Dieu n'est pas la fin du monde. Le bien, d'après Moody, ne saurait se passer du mal.

C'est ainsi qu'un Américain moderne résout les grands problèmes qui préoccupèrent le plus ses ancêtres et paralysèrent longtemps la pensée américaine aujourd'hui plus optimiste, mais qui n'a pas dépouillé cependant toute mélancolie puritaine. Combien différent ce moderne des poètes classiques de New-England : Longfellow, Whittier, Bryant ! Spiritualistes fervents, on ne les entendit point se désespérer comme Byron devant les énigmes du monde. Poètes de tout repos, à peine semblait-il qu'il existât pour eux un problème individuel de la destinée. Ni mystères, ni révolte en leurs vers. Dieu, la patrie, la nature sont les articles indiscutés de leur credo. Ce n'est pas eux qui eussent ainsi jeté le gant à Dieu, et l'audace de Moody leur eût sans doute fait peur.

Il y a dans *le Masque du Jugement* des vers tels qu'aucun poète américain n'en avait su faire. Poète scientifique, comme notre Sully-Prudhomme auquel il ressemble par la précision voulue et légèrement recher-

chée de certains morceaux, le plus curieux n'est-il pas de voir William Vaughan Moody verser le vin nouveau dans les vieilles urnes et rajeunir dans la jeune Amérique les antiques allégories de Milton?



C'est de Shelley que s'inspire visiblement *le Porteur de Feu*. Plus resserré dans l'espace et le temps que *le Masque du Jugement*, avec son raccourci et son relief tout antiques, c'est le chef-d'œuvre de Moody. La légende de Prométhée a fasciné plus d'une fois les poètes anglo-saxons, et il fallait à notre lyrique la conscience d'une pleine maîtrise de soi pour oser rivaliser avec le plus divin des lyriques anglais. Mais la tentation était grande pour un poète américain de s'emparer à son tour du beau symbole, d'incarner dans l'invincible Prométhée l'énergie et les ambitions de sa race, et de confier la cause de l'idéal aux mains d'un athlète. Moody l'a fait excellemment.

Pour punir l'humanité, Zeus a éteint dans les flots d'un déluge toute flamme : lumières et passions. Il a retiré du silex et du bois l'étincelle. Deukalion et Pyrrha n'ont plus la force de s'aimer. Ils gisent accroupis et mornes auprès d'un autel de terre, un autel sans feu. Autour d'eux rôdent les Hommes et les Femmes de pierre, postérité des demi-dieux. Prométhée aidé par Pandore, l'esprit sœur, s'est mis en quête du feu. Mais c'est en vain, il ne l'a point trouvé et la vie même va s'éteindre. Heureusement Pandore chante et, en agrémentant son chant de quelques sarcasmes, elle rend le courage à Prométhée. Prométhée avait failli réussir à voler le feu du ciel, le jour où « les dieux guidés par Mnémosyne se

répandent dans les champs célestes pour penser au jour où ils n'étaient pas, et à celui où ils ne seront plus ». Il va tenter de nouveau l'assaut du ciel.

Pendant que Prométhée escalade l'Olympe, Moody fait défiler devant nos yeux les terreurs et les lâchetés humaines. En l'absence du géant l'humanité désespère. On va sacrifier Alcyone et Eole sur l'autel sans feu. Prométhée ne reviendra pas, chante la débile humanité : « Son esprit est humain et trop faible pour arracher aux dieux le feu sacré... » Tout à coup, Alcyone et Eole se dressent sur l'autel en criant : les Étoiles, les Étoiles!... Ce sont les étoiles en effet, « les jeunes, les éternelles étoiles ». La présence invisible de Prométhée se fait sentir. Le firmament se découvre, les arbres sacrés bruissent, les sources chantent. Prométhée a volé le feu. La race humaine tressaille jusqu'au cœur de l'avenir. Prométhée reparaît. A Alcyone et à Éole il donne le feu sacré, « semence du désir, substance de l'amour, afin que de leurs mains ils éclairent l'autel du monde »... Le soleil brille, la flamme envahit l'autel.

Les dieux se vengent. Dans le dernier acte du drame, Moody nous montre sur la montagne le combat de Prométhée avec l'aigle de Zeus. Le géant disparaît dans un nuage, mais il a eu le temps de communiquer son enthousiasme aux hommes :

Courage, s'écrie-t-il, les bras levés sur sa race, le fait est certain, — la lumière naîtra de la lumière, le jour suivra le jour, — la saison, la saison, avec tous les signes joyeux et les présages de l'an. Cela sera ; — de sa danse régulière nul astre ne s'écartera ni ne déplacera l'accent de sa strophe elliptique, — dans le chœur insondable qu'il chante — sous le porche et dans la maison riante de la vie... Cela sera. — Mais ce sont là les moindres choses que je vous apportai. — Le soleil dont le coucher et le lever — sont la joie, le chagrin et l'étonnement du cœur ; la lune dont les marées sont passion, pensée et volonté, — signes et présages de l'année

de l'âme, — si vous voulez les garder, vous devez — lutter matin et soir contre les dieux jaloux, — avec la colère, l'ironie, l'amour. — Nul homme ne mérite ces biens avant de les arracher — au ciel... L'homme est à lui seul les dieux, les dieux ironiques, — soleil, voleur de soleil, roseau ardent — qui éveille à nouveau la beauté des mondes...

On entend un chœur de voix mâles célébrer la solidarité et le progrès. «Tous pour un et un pour tous, forez les puits, élevez les murs... Les nations à naître désarmeront l'âpre ronce et moissonneront le blé d'or...» L'aurore paraît. Le chœur des jeunes hommes entonne un péan à Apollon.

Poésie impeccable, pensées vigoureuses, Moody a parfaitement réussi à envelopper dans de beaux symboles une philosophie toute personnelle. Le recul dans le passé, l'imitation des maîtres anciens, un parti pris de hautain idéalisme expliquent seuls sans doute pourquoi ces drames lyriques n'ont trouvé d'accueil jusqu'ici qu'auprès d'un public d'élite.



Dans les Poèmes les préoccupations scientifiques de Moody sont pour lui la source de cruels scrupules. Comme nous l'avons déjà insinué, il ressemble au poète des *Epreuves* et du *Bonheur*, l'auteur des poèmes qui ont pour titre *Portrait fané*, *Daguerréotype*, *A Assise*. Les mêmes antinomies entre la religion et la science, le cœur et la raison, constituent le fond de ces pièces. Seulement, pour le poète anglo-saxon, les problèmes, au lieu de se définir au plein jour de l'intelligence, dans la clarté latine, se reculent et s'attardent volontiers dans la pénombre du sentiment.

Dans son poème intitulé *Jetsam*, Moody nous présente un poète américain que le matérialisme ambiant écrase... Il fuit la ville, ce poète, à travers les tentations qui se cramponnent à ses pas. Après avoir laborieusement franchi le cercle épais de boue et de vilénies qui encercle la cité moderne, plus effroyable que celle de Dité, le poète trouve le calme lunaire en rase campagne. A la belle des nuits adulée par tant de lyriques, le barde américain à son tour chante une ode. Puis, poussant plus avant, il se heurte à la mer qui nourrissait jadis les rêveries cosmiques de Walt Whitman, le poète athlète. Il s'arrête; la cité moderne flamboie derrière lui, mauvaise... Sous le regard des étoiles, le poète, en pleine conscience de sa mission, abandonne sa destinée aux vagues, après une suprême prière à la beauté.

Mon échec, chante-t-il, n'est pas de ceux que Dieu déplore; — car longtemps j'ai été l'amant de la beauté, — après m'en être amusé, l'avoir évitée et repoussée — mais résolu enfin — à la chercher où surtout elle habite, et à obtenir par mes larmes — qu'elle me pardonne ma pâleur (1)...

Chaque poème de Moody est un chef-d'œuvre d'introspection. Voici des allégories sociales à la Carrière, des groupes de misérables qui viennent vers nous de l'ombre que n'habite aucun Sauveur (*la Piscine de Siloë* (2)). Ailleurs le poète abandonne soudain les églises, après s'être aventuré jusqu'au sanctuaire, le doute étant plus fort que la foi. Le poème intitulé *Assise* fait songer à Heine :

Devant le bourg de Saint-François j'attends, — transi en esprit, défaillant de peur; — il est là présent derrière la porte, —

(1) Le suicide semble être à la mode parmi les jeunes littérateurs américains. Il finit de même la carrière du très curieux Arthur Sterling d'Upton Sinclair et du Martin Eden de Jack London.

(2) *Until the troubling of the waters.*

une splendeur douce auréole son front. Aimablement il semble m'accueillir : — ne sait-il pas que je suis vivant et qu'il est mort et prêtre des morts ?

Je m'éloigne des piliers gris de l'église ; — je n'ose entrer, ainsi défait : — ici dans l'herbe, au bord de la route, un instant je m'étendrai pour épier le soleil ; trop déprise de la saine joie et des ardeurs de la terre, trop vide des meilleurs désirs de la vie, — était la paix que conquirent ces vieux saints !

Mais voyez comme la terre riante dément — la crainte qui m'accablait. — Au sang qui souffre et crie — elle murmure tout bas ses affirmations. — A côté de moi, d'une teinte merveilleuse — hardi outlaw des parvis d'orgueil, — un coquelicot s'étale !

Saint François dort sur la colline, — et un coquelicot se moque de sa foi. — Ses pétales répandent une triomphante lumière ; — le sanctuaire est ténébreux. — L'homme bâtit et projette, mais l'âme de l'homme venu avec des yeux hautains pour discuter — ressent des besoins plus riches et plus primitifs.

Quand donc, ô Temps, vieux constructeur — à ta voix vibrante — l'orgueil empourpré de la vie s'accordera-t-il avec le pur esprit — sous le porche de l'abondance — que tu dois bâtir — rude ouvrier de Dieu ?

Ailleurs, en de brèves et poignantes confidences sentimentales, le poète se désespère à côté même de l'objet aimé (*Sur la Rivière*). Le problème des conflits entre le réel et l'idéal le préoccupe ; le doute parfois chavire dans le sarcasme et le poète plaisante son propre idéal. Un jour, pour oublier les hommes, il entre dans une ménagerie. Il va se divertir des parodies du singe et de la colère des fauves. Et voici tout à coup qu'un doute poignant s'empare de lui en face de ces caricatures de l'homme. Le perroquet l'insulte dans une langue compréhensible, le gorille lui tend le miroir, la girafe se gausse de lui. Le poète sort de la baraque avec des doutes sur sa propre identité.

En mon sang tout à coup d'antiques voix parlèrent, — grotesques, monstrueuses voix, venues — des cavernes de l'océan

quand le béhémoth s'éveillait et qu'à travers les fougères rugissait le plésiosaure, — entrelacé dans un combat horrible avec le vampire géant... — J'étais là sans recours parmi ces affreuses cages; — les bêtes étaient libres, et j'étais pris ! — Moi ! produit suprême du travail des âges, — but vers qui s'acheminèrent sans retard des pas héroïques, — moi, le petit homme en pantalons légèrement fripés.

Délivrez-moi d'un semblable jury ! — Le jugement dernier ne sera qu'un pique-nique en comparaison. — La raillerie des bêtes était plus redoutable que leur furie, — et plus que tout une espèce de dégoût — brutal, de capitulation, de muet enlèvement. — La survivance du plus apte, l'adaptation — et toute leur terminologie évolutionniste, — semblent n'omettre qu'un petit détail — c'est que les scarabées et les vers ont des âmes : une âme existe en tout ce qui se meut...

Puis c'est la Machine que Moody défend contre ses détracteurs, au jugement de Dieu, comme s'il était réservé à un Américain de lui conférer une dignité littéraire :

Par sa force les hommes accomplissent leurs volontés. — Ils ont éventré les collines — pour lui trouver sa nourriture et la garder à l'œuvre dans les cages qu'ils lui ont fabriquées. — Ils lui jettent d'heure en heure — des membres d'hommes pour augmenter sa force, — des cerveaux d'hommes pour lui donner de la ruse, et pour friandise à dévorer, — des âmes d'enfants, valeur infime, des cœurs de femmes achetés à bas prix... Elle les prend, les broie sans grande attention...

Ceux qui la prirent et l'enchaînèrent, — rirent en triomphe devant sa puissance, — disant : « Voici, les temps heureux arrivent pour les faibles et pour les humbles ! — Mettons au travail ce robuste esclave, — plus besoin d'hommes pour servir... » Mais la brute dit en son cœur : « Avant que l'usine que je fais tourner s'arrête, — les riches seront poussière de poussière et leur joie sèche comme cendre... »

« Sur quelques hommes forts et rusés, — je répandrai mes faveurs cyniques; je les gorgerais de surabondance; — au patient et à l'humble je prendrai les joies qu'ils goûtent; — ils seront affamés de vanités sans jamais être rassasiés. — Je brûlerai,

creuserai, trancherai — jusqu'à ce que Dieu irrité crie à son chérubin : — « Qui m'a jeté cet amas de boue, là où — évoluait mon univers verdoyant et beau ?... »

Mais le poète intercède pour le monstre irresponsable enchaîné aux volontés de l'homme. Il faut tourner en bien cette force aveugle :

Les forteresses qu'elle a bâties pour les puissances de proie et de crime, — elle doit en émietter dans la mer les bastions et ébranler leurs tours dans le sable. — Elle nettoiera le temple pour les dieux qui vont revenir, — et sous le ciel sans tache dresser les cités souveraines...

Et Dieu bénit la machine qui prend place au pied du trône entre le Lion et l'Aigle.



Dans l'ordre de l'action, l'anthologie américaine est encore redevable à W. V. Moody d'une fort belle ode patriotique.

C'était deux ans après la guerre avec l'Espagne. Après avoir émancipé Cuba, l'impérialisme américain menaçait d'annexer les Philippines. Il y avait dans cette annexion lointaine une atteinte portée à la politique traditionnelle d'isolement des États-Unis que déplorait plus d'un patriote. En ce temps-là, ayant trempé sa plume dans une décoction de fiel, Mark Twain dépouillait de toute gloire la campagne de ses compatriotes contre Aguinaldo. Le même sentiment d'indignation inspira à W. V. Moody sa belle *Ode en temps d'hésitation*.

C'est après avoir vu à Boston la statue d'un héros de la guerre civile, le général Shaw, tué à la tête d'un régiment noir à l'assaut du fort Wagner, le 18 juillet 1863,

que Moody composa son ode, « devant le bronze solennel que Saint-Gaudens sculpta ». Les nuées printanières roulent sur l'Amérique, du Cap Anne aux Montagnes Rocheuses. Des bords du Pacifique arrivent des bruits de bataille, dont un cœur bien né n'a pas le droit de s'enorgueillir. L'aigle américain est à la curée. L'Amérique massacre les barbares qu'elle prétendait affranchir. Le poète surgit :

Whitman à la grande âme est-il las ? Whittier a-t-il renoncé à son émouvante colère ? — Je ne veux ni je n'ose le croire ! — Bien que furtivement le soleil en paraisse attristé, — et que la brise printanière — qui arrive du joyeux Ouest soit sinistre, chargée d'innombrables rumeurs de bataille par delà les mers... — Je n'ose encore le croire ! Je me bouche les oreilles, — pour ne pas entendre les amères et railleuses louanges, — le rire contenu de nos ennemis, — nous suppliant de ne point remettre au fourreau notre vaillante épée, — avant d'avoir troqué notre droit d'aïnesse pour une plante sauvage, volée à la hutte des barbares !

Est-ce pour cela que nos pères gardèrent la loi ? — Est-ce cette couronne qui doit couronner leurs combats et leur piété ? — Sommes-nous la nation de l'aigle que vit Milton — renouvelant sa puissante jeunesse, — pour bien posséder sur la montagne les brises de la vérité — et devenir le rapide familier du soleil ?....

Non ! nous ne sommes point ainsi déçus. — Nous sommes les fils de nos pères. Que ceux qui nous gouvernent le sachent ! — C'est d'hier à peine que le cri de Cuba malade nous arriva avec le vent des tropiques : « Au secours ! Nous mourons ! ». — L'Alabama entendit, — et debout, pâle, au Maine et à l'Idaho — jeta un mot ardent. — Le fier État avec l'État confère, — et, au lever de la main surgissent — l'Est, l'Ouest, le Sud, le Nord. Armées splendides ! Oh ! par le doux sang juvénile — répandu sur les pentes affreuses de San Juan, — par les noms oubliés des bouillants jeunes hommes — qui auraient pu goûter l'amour des jeunes filles et ressentir — les antiques et mystiques joies, — les célestes douleurs, maintenant que vient le printemps, — n'était la générosité des cœurs jeunes... nous vous l'ordonnons ; vous qui nous gouvernez, — ne souillez pas leur noblesse d'une flétrissure !

Ne tentez pas notre faiblesse, notre cupidité ! — Car, à moins de laisser la liberté aux insulaires, — ces spectres insultés et sans couronne — nous maudiront, sur ces bords lamentables où errent les morts trompés... — Sur votre tête coupable — le mépris intolérable de nous-même — déversera soudain sa colère et sa douleur... ô vous qui nous gouvernez, prenez garde ! — Nous pardonnerons l'aveuglement, mais nous écraserons la bassesse.

L'impérialisme américain passa outre, mais la belle ode courageuse de Moody demeure.



Sur des pensers nouveaux, Moody faisait des vers antiques. Nourri des traditions classiques du lyrisme anglo-saxon, de Milton et de Shelley, comme il l'était d'Eschyle et d'Euripide, ses poèmes conservent aujourd'hui encore tout leur sens. Par son pessimisme poétique, la conscience qu'il eut des antinomies entre la raison et le sentiment, la science et la poésie, la façon tragique dont il souffrit en sa propre personne du conflit qui dresse le matérialisme moderne contre les aspirations de la pensée <sup>(1)</sup>, le courage surtout avec lequel il revendiqua les droits de la vie et de la passion « comme moyen caché de salut » en face des rigueurs puritaines, tout cela fait de lui un précurseur. On voudrait son œuvre plus riche en développement et moins guindée dans son style. L'attitude anxieuse que le poète américain prend devant la vie, ses inclinations introspectives ne permettent pas de le mettre au rang de ceux qui ont été prodiges de

(1) Professeur de littérature anglaise à l'Université de Chicago, Moody faisait en vacances son séjour de prédilection de Florence et des lacs anglais. On le trouvera portraituré au vif dans sa Correspondance publiée par M. D. G. Mason (*Some letters of W. V. Moody*, Boston, Houghton Mifflin). Les mêmes éditeurs ont donné à la veille de la guerre ses poésies complètes.

créations, parce qu'ils produisaient dans la joie, et tels que l'Amérique en a connu à diverses époques. La muse de W. Moody est inquiète et méditative. Il y a quelque chose de tendu, un excès de muscles, dirait-on, dans ces poèmes par ailleurs si désabusés. Moody se meut trop exclusivement dans la sphère intellectuelle et mystique. L'élément émotif et féminin est trop absent de son œuvre. De là son originalité sans doute, mais aussi une certaine monotonie qui pèse lourd parfois sur ces beaux poèmes. Ajoutez les excès d'un poète lettré qui n'a rien d'un primitif et pour qui la composition poétique dut être une longue patience... Ces réserves faites, l'œuvre poétique de Moody valait la peine d'être révélée au lecteur français. L'Amérique mystique — que l'Amérique pratique fait trop oublier — s'y reflète (1).

---

(1) Moody a donné, en outre, au théâtre américain, deux drames d'idées en prose dont l'un du moins, *La Grande Barrière* (*The Great Divide*), adapté à la scène de l'Odéon par M. L. Cazamian, a été un brillant succès. Un tel drame nous paraît un peu prétentieux à force d'être symbolique, et il contient plus d'idées que d'émotion. Le *Great Divide*, c'est la réconciliation de l'Ouest et de l'Est aux États-Unis, des pionniers et des puritains, du passé et de l'avenir... dans la personne d'un corsaire de la prairie à la Fenimore Cooper et d'une jeune fille du Massachusetts... L'œuvre compte parmi les plus honorables du répertoire américain. L'autre drame de Moody est tombé après quelques représentations. Il renchérisait encore sur le symbolisme du *Great Divide* et mettait en scène un « guérisseur par la foi » tel que les a achalandés outre-mer la fameuse « Science Chrétienne ». Le *Faith Healer* de Moody a disparu après une brève apparition sur les planches. Il dépassait de trop haut son public.



## Une forme religieuse de l'Optimisme aux États-Unis<sup>1</sup>

L'AME américaine est une improvisatrice remarquable. A côté des agitations éphémères d'un peuple actif et prodigue de créations, il est des mouvements durables qui, par leur persistance même, semblent mettre en jeu les ressorts les plus essentiels de la race. Il n'est pas, à ce point de vue, de phénomène plus intéressant à étudier, et où se trahisse mieux l'idéalisme américain que le mouvement religieux appelé « la Science chrétienne » (*Christian Science*). Il se présente à nous sous des aspects dignes qui empêchent de le confondre avec ces *revivals* tapageurs et souvent grotesques, dont le *Sionisme* du prophète Dowie fut jadis un fâcheux exemple.

Religion intimement pénétrée de métaphysique, *Christian Science* a su retenir l'attention des psychologues. William James, entre autres, l'a étudiée avec une visible sympathie dans les pages de *l'Expérience reli-*

---

(<sup>1</sup>) Nombreuses sont les études consacrées, aux États-Unis, à *Christian Science*. Nous mettons spécialement à contribution — outre notre connaissance directe de la secte — les ouvrages de Mrs. EDDY, le livre de *Science et Santé*, ses écrits divers et le *Christian Science Journal*.

gieuse <sup>(1)</sup> qu'il a consacrées à la *mind cure* (médecine mentale). L'importance sociale de la secte, d'autre part, est devenue si grande qu'un des plus célèbres écrivains américains, Mark Twain <sup>(2)</sup>, a pu lui consacrer tout un livre où l'ironie se double d'une admiration à peine dissimulée, et que l'on n'attendait guère d'un humoriste.

Les disciples de Christian Science sont aujourd'hui bien près d'un million, s'ils n'ont pas dépassé ce chiffre <sup>(3)</sup>. La Science chrétienne possède des églises dans les deux mondes. Universitaires, artistes et *business-men* s'y coudoient. Les églises officielles qui ne voient passans envie ces succès et que déserte au profit de la nouvelle religion une partie de leur clientèle, ne trouvent rien de mieux que de copier les méthodes de Christian Science <sup>(4)</sup>.

La Science chrétienne — à en croire sa fondatrice — aurait été découverte vers 1862 à la fois par inspiration et par expérience <sup>(5)</sup>. Il y avait à cette époque en Massachusetts une dame qui souffrait d'une maladie de la moelle épinière et dont les médecins désespéraient. Cette dame s'adressa à un « guérisseur » célèbre, Phileas Parkhurst Quimby, qui la guérit sans le secours d'aucun remède, en la traitant « mentalement ». Quimby trouve en elle une curiosité ardente pour ses merveilleuses cures. Il lui laisse feuilleter ses manuscrits que d'ailleurs il ne cache à personne, et la fait pratiquer sous sa direction. Non contente d'être guérie, Mrs. Eddy opère des guérisons par la foi. Elle prétend demander à la foi seule la santé que lui ont refusée les remèdes matériels, et faire de la médecine une profession non point scien-

(1) Traduction Abauzit (1906), p. 80 et suivantes.

(2) *Christian Science*, by Mark TWAIN.

(3) A défaut de recensement officiel, nous acceptons le chiffre donné par les adeptes.

(4) Entre autres le mouvement connu sous le nom d'« Emmanuel movement » dans l'église épiscopale de Boston.

(5) Cf. *Science and Health*, p. 107, (nous renvoyons à l'édition de 1908).

tifique, mais religieuse ou plutôt religieusement scientifique. C'était l'idée de la *mind cure* sous une forme chrétienne.

L'idée était moins nouvelle aux États-Unis que Mrs. Eddy veut bien le dire. L'hypnotisme, le mesmérisme, la phrénologie (1)... avaient dès les débuts du xx<sup>e</sup> siècle joui d'une grande faveur outre-mer. Ils y eussent certainement prospéré sans l'anathème des églises qui les trouvaient empreints de « matérialisme », et qui n'en firent pas moins leur profit en les christianisant (2). De ce curieux mélange de religion et d'hypnotisme Christian Science est l'exemple le plus typique.

Quoi qu'il en soit, et dans un esprit tout américain d'entreprise, désireuse de faire rendre à son système ce que les pragmatistes appellent le « cash-value », la valeur au comptant, Mrs. Eddy fondait à Boston le « Collège métaphysique de Massachusetts ». Elle y enseignait pendant sept ans sa « médecine mentale » à plus de 4.000 étudiants au prix de 300 à 800 dollars pour une dizaine de leçons. Elle publiait, en 1875, son livre *Science et Santé (Science and Health)* qui a dépassé sa 400<sup>e</sup> édition. Les disciples se sont multipliés. Christian Science a été un gros succès financier autant que religieux, et aujourd'hui, non loin de la splendide Bibliothèque où s'essorent les Muses de Puvis de Chavannes (au-dessus des Lions de Saint-Gaudens et dans le voisinage des Prophètes de Sargent), se dresse le dôme de marbre de la « cathédrale scientiste ». Des milliers d'auditeurs se pressent chaque dimanche dans un immense hémicycle somptueusement meublé. Des huissiers impeccables, gantés de frais, sanglés dans leur redingote, un œillet

(1) Importés de France.

(2) Cf. *American Philosophy. The Early Schools*, by I. W. RILEY, New-York, 1907, p. 262.

à la boutonnière, dirigent les fidèles vers les stalles d'acajou. L'orgue prélude; les chorals de Luther alternent avec les hymnes du poète Whittier. Le culte est très simple. Christian Science est une religion sans prêtres, sans prédication <sup>(1)</sup>, sans prières, sans sacrements. Deux « lecteurs » lisent à tour de rôle la Bible et un passage de *Science et Santé* qui en est le commentaire. Deux fois par semaine ont lieu des « démonstrations », au cours desquelles tous ceux qui ont éprouvé au moral ou au physique les effets bienfaisants de Christian Science se lèvent pour en donner témoignage. Et l'on rencontre aux États-Unis, jusque dans les moindres villages, des gens à la figure épanouie qui ne vous donnent jamais la réplique sur le froid ou le chaud, l'état de votre estomac ou de votre tête, qui nient la vieillesse et ne célèbrent jamais les anniversaires, qui n'appellent jamais de médecins à leur chevet, et que l'idée de la mort ne semble pas effrayer; ces gens se font en outre remarquer par les toilettes les plus gaies, le caractère le plus heureux, le « home » le plus agréable, la conversation la plus vive... Ces optimistes sont des disciples de la Science chrétienne.

Pour arriver à l'optimisme radical qui la distingue, la Science chrétienne a su fondre très habilement les postulats de l'énergie américaine, les spéculations du monisme emersonien et les enseignements de la Bible. La théologie « scientifique » tient en peu de lignes. Elle prend à la Bible, interprétée du point de vue de l'idéalisme pur, l'idée de Dieu : Dieu est; Dieu est bon; Dieu bon créateur ne peut l'être que de tout bien. Donc tout est bien <sup>(2)</sup>. Le mal ne peut pas exister <sup>(3)</sup>. « Tout ce que

<sup>(1)</sup> La prédication est interdite. C'est le livre *Science et Santé* qui est le pasteur. Christian Science est un trust du miracle.

<sup>(2)</sup> « La vie n'est ni matérielle, ni finie, mais infinie comme Dieu, bien universel », p. 76.

<sup>(3)</sup> « La souffrance, le péché, la croyance à la mort sont irréels », p. 76.

nous nommons mal (physique, moral, maladie, péché...) n'est qu'une illusion, un mensonge, une création de l'esprit mortel. » Tel est le fondement de la Science chrétienne. Cette théologie sommaire, ce n'est pas le but de la « Science » de la discuter. Elle vaut ce qu'elle vaut. C'est en tout cas pour le disciple une recette qui sera vraie dans la mesure de sa bienfaisance, et qui ne vaudra rien le jour où il voudra la discuter.

Vous objectez à l'optimisme de la Science chrétienne l'existence de la matière, ce qui brûle, ce qui fait saigner, ce qui paralyse... dans l'usage quotidien de ce que nous appelons « les choses ». La Science chrétienne vous répond en niant résolument l'existence de la matière <sup>(1)</sup>. Dieu créateur est Esprit, donc toute création est Esprit. Si quelque mal existe, ce n'est pas dans la « matière », mais dans l'esprit. Mais l'esprit est bon comme Dieu dont il émane. S'il est mauvais, s'il souffre et fait souffrir, c'est par suite d'une illusion, d'une erreur. Et s'il est tel, il faut le traiter. Le mal dans l'esprit est le résultat de l'ignorance. Il faut donc instruire pour guérir. C'est la « science » dont les principes peuvent se résumer dans la phrase suivante.

*L'esprit voit facilement ce qu'il croit, aussi facilement qu'il croit ce qu'il voit. — L'homme est ce qu'il pense* <sup>(2)</sup>...

S'il en est ainsi, on comprend la nécessité et l'importance de la direction d'esprit. Tout n'étant qu'illusion, la « science » consiste à substituer des illusions bienfaisantes à des illusions mauvaises, l'illusion de la santé à celle de la maladie par exemple. Christian Science insiste longuement sur le pouvoir de l'illusion. Elle

<sup>(1)</sup> « La Divine Science s'élevant au-dessus des théories physiques exclut la matière, résout les choses en pensées et replace les objets, les sens matériels avec les idées spirituelles », p. 123.

<sup>(2)</sup> « La Science montre que ce qu'on appelle « matière » n'est que le subjectif de (ce que l'auteur nomme) l'esprit mortel (*mortal mind*) ». P. 114.

rappelle à ses disciples, avec complaisance, les erreurs bien connues des sens : bâton brisé dans l'eau, mirage, dédoublement de vue au contact du doigt, visions sous l'influence de l'opium, de même le pouvoir de la suggestion déjà employé par les « homéopathes » : le cas de Humphrey Davis par exemple guérissant un paralytique en introduisant un thermomètre dans sa bouche (1)... Comme la physique et l'astronomie redressent les erreurs des sens, Christian Science prétend redresser les erreurs de l'esprit (2). Elle enseigne à ses disciples que l'esprit seul existe — qu'il est cause et effet (3). La matière n'existe pas (4). Ce que nous nommons « matière » n'est qu'une idée objectivée par un esprit inférieur appelé « esprit mortel ». De même la souffrance. La souffrance n'est que l'effet de la croyance à la souffrance (5). Supprimez l'une vous supprimez l'autre. Vous vous êtes brûlé et regardez en pleurant de douleur l'enflure de votre main. Vous croyez souffrir : c'est l'enflure qui le déclare. Ne le croyez donc plus et la souffrance et l'enflure disparaîtront. « L'univers est ainsi plein d'idées spirituelles que l'esprit mortel s'efforce de matérialiser (6). »

Voyez, nous dit la Science chrétienne, comme tout semble organisé dans le monde pour nous suggérer la croyance en la souffrance. Vous allez chez le médecin (7) ; il vous ausculte, vous tâte le pouls, vous fait tirer la langue... « Vous avez de la prostration nerveuse, vous dit-il, il faut vous soigner, prendre du repos... » et vous retournez chez vous effectivement prostré. Vous lisez votre journal. Il n'y est question que d'épidémies, d'assassi-

(1) P. 152.

(2) P. 119.

(3) P. 114.

(4) P. 70, 76.

(5) P. 153.

(6) P. 295.

(7) P. 79.

nats ou de morts subites... Vous lisez et vous tremblez. Vous serez malade demain. Vous l'êtes déjà. En attendant, vous portez chez le voisin votre tremblement avec la nouvelle... A la moindre hésitation de la vue vous vous faites donner des lunettes par l'oculiste; le temps humide vous fait chausser des caoutchoucs; vous vous emmitoufflez dès qu'il neige, et vous sortez de chez vous avec la conviction qu'il fait froid. Vous avez froid *en effet* et les passants prennent froid en vous regardant... Voici deux mamans. L'une est savante, l'autre ne l'est pas. Le petit garçon de la maman qui n'est pas savante tombe ou se brûle, et la maman sans « science » de s'écrier : « Comme Bébé s'est fait mal ! » Bébé s'est fait mal *en effet*, et pour le prouver Bébé pleure... Écoutez au contraire la maman savante : « Bébé ne s'est rien fait du tout... personne ne l'a vu... » et voilà l'enfant consolé.

Nous pleurons parce que d'autres pleurent ; nous prenons la rougeole ou le choléra parce *qu'il paraît* que d'autres l'ont... C'est l'opinion dominante qui crée le milieu morbide. La contagion mentale est plus dangereuse que la contagion physique. « Ne parlons donc jamais de nos misères ; ne daignons pas les sentir, réagissons de toutes nos forces au moindre symptôme et elles n'existeront plus (1) ». « Quand il y aura moins de prescriptions et moins d'attention donnée aux questions sanitaires, il y aura de meilleures constitutions et moins de maladies (2). » S'est-on jamais si mal porté qu'à l'âge des microbes et des antiseptiques ! Voyez les puritains de jadis, — nous dit Mrs. Eddy, en prenant un exemple à l'histoire de son pays, — le froid et la neige les faisaient sortir de chez eux et leur donnaient, au lieu de pleurésie,

(1) P. 153-154.

(2) P. 175.

des joues rouges... On ne connaissait en ces heureux temps ni les petits soins, ni les villes d'eaux, ni les maladies à la mode : appendicite ou neurasthénie...

Au moral encore plus qu'au physique que de mal causent nos « erreurs » ! N'est-il pas évident que certaines illusions métaphysiques, par exemple la croyance au mal, la pensée de la mort, empoisonnent les plus sûrs bonheurs ? La Science chrétienne veut vous guérir de ces illusions. Elle vous enseigne que ce que vous nommez le mal : cataclysmes, catastrophes, volcan, naufrages, guerres... est simplement *le suicide de la matière* (1). C'est la matière qui se défait, l'erreur qui meurt, l'esprit qui s'affranchit... Et la mort ! Il n'y a pas de mort. Il n'y a qu'un rêve succédant à un rêve. La mort n'est qu'un mot. Il ne faut pas même, comme les spiritualistes, accepter la mort sous prétexte qu'elle délivre l'esprit. C'est le contraire qui a lieu. Pour le « scientifique », c'est l'esprit qui délivre de la mort en la niant et en affirmant la vie (2).

« Dieu va bien — donc tout va bien. » Persuadez-vous de cela, répétez-vous incessamment ces formules optimistes, et la souffrance ou la tristesse qui paralysent l'action en tuant la joie seront loin de vous à jamais. Vous « saurez » — et vous saurez que tout est bien, que l'univers, que la vie sont bons. Vous traverserez l'existence et ses maux, comme vous traversiez jadis la rue, les jours de pluie, avant d'être « scientifique », en imperméable. Vous ne vieillissez pas, vous n'êtes pas malade, vous ne mourrez point ; vous êtes jeune, sain, immortel... Et les « scientifiques » sont convaincus qu'un jour viendra

(1) P. 293. « La vie monte, la matière descend », pourrait dire Mrs. Eddy à la suite de M. Bergson qui fait comme elle de l'*intuition* la faculté vitale et met la conscience non au terme, mais au principe de la vie.

(2) P. 290.

où nous pourrions contredire la matière sous toutes ses apparences, non seulement en médecine, mais en fait de nourriture, de vêtement, d'hygiène... dans un stage de perfection encore lointain, il est vrai, et qui — illusion pour illusion — ne nous dispense pas en attendant de rendre notre vie le plus confortable possible (1).

Prévenir et diriger les pensées : telle est la pratique de la Science chrétienne, il s'agit, d'une façon ou d'une autre, de substituer à « l'esprit mortel » « l'esprit divin » par une inversion métaphysique. Il faut changer le point de vue, substituer une vision spirituelle à une vision matérielle et faire regarder le monde sous l'angle de l'idéalisme (2). Pour cela tous les moyens sont bons. Il suffit pour les uns d'une simple élévation de l'esprit ; d'autres y arrivent en prononçant une formule optimiste. La plupart des cures s'opèrent par la lecture de *Science et Santé*, livre étonnant de près de mille pages où l'on trouve, à défaut de logique, un véritable arsenal de recettes et — pourrait-on souvent dire — d'explosifs optimistes. En certains cas Christian Science emploie ses « guérisseurs » spécialement entraînés et dûment brevetés. Ils s'appellent encore « liseurs d'esprit » (*mind-readers*). Leur but (3) est de saisir dès leur formation et de prévenir les, « pensées mortelles » que l'esprit est porté à objectiver sous le nom de mal, de souffrance... Une fois perçue la nature de l'erreur, le « guérisseur » s'attache à la redresser en la contredisant et en lui substituant la vérité contraire. Vous avez la fièvre par exemple. Le « liseur d'esprit » s'installe à votre chevet.

(1) Les « scientifiques » n'y manquent pas et rien n'est plus édifiant à ce sujet que la visite des appartements de la fondatrice à Boston où le luxe s'étale jusque dans la salle de bains.

(2) P. 65. « Dans la Science, l'esprit est un, comprenant noumènes et phénomènes, Dieu et ses pensées », p. 114.

(3) P. 87.

Après vous avoir ausculté mentalement il tâche de vous ôter votre croyance à la fièvre. Il vous persuade pour cela que la fièvre n'est qu'un vain mot, que la transpiration n'est que le produit d'une croyance, que tout est bien, que tout est pour le mieux, que Dieu est bon, que vous êtes bien... Ce traitement par affirmation explicite n'est même point nécessaire. Il suffit souvent au « liseur d'esprit » de s'asseoir en silence au chevet du malade et de contredire mentalement ses pensées. Ce traitement se fait d'esprit à esprit, sans mots échangés; il est, paraît-il, aussi efficace. Les « scientifiques » se vantent même de prévenir et diriger les pensées à *distance*; et de guérir par ce qu'ils nomment « un traitement d'absence (*absent-treatment*) » (1). Pour les malades les plus enfoncés dans l'« erreur », la Science chrétienne ne fait d'ailleurs aucune difficulté — illusion pour illusion — de rapprocher la métaphysique de l'homéopathie (2).

Illusion pour illusion, étant admis que la seule valeur d'une idée est dans le service qu'elle rend (3); il est difficile de contester la « vérité pratique » de la Science chrétienne dont le succès croît de jour en jour. Elle décèle en tout cas chez sa fondatrice une singulière connaissance de la machine humaine et une habileté surprenante à en faire jouer les ressorts.

Cette religion optimiste construite à grand renfort de formules et de réactions optimistes; et basée sur une science des attitudes mentales; est foncièrement américaine. Elle contraste à première vue avec la tradition puritaine et le pessimisme calviniste que perpétuent les églises officielles, avec la notion de la prédestination, du péché et de la

(1) « La Science peut guérir le malade absent aussi bien que présent, car l'espace n'est pas un obstacle pour l'esprit », p. 179.

(2) P. 156.

(3) Et étant donné que l'idée est une force.

corruption essentielle de l'homme. Descendante elle-même des puritains on pourrait se demander comment la fondatrice de la Science chrétienne en est arrivée à renier les articles fondamentaux de leurs dogmes. Mais pour y répondre; il faudrait faire de cette question particulière une question générale et rechercher par quelles étapes les Américains ont passé du fatalisme théologique à l'optimisme pratique qui les distingue<sup>(1)</sup>. C'est d'abord qu'essentiellement utilitaire l'esprit anglo-saxon n'a cure des contradictions. En fait il n'a pas attendu Mrs. Eddy pour s'affranchir du joug calviniste porté aujourd'hui pour la forme; il s'en est émancipé dès le jour — et ce fut au début de la colonisation — où les nécessités de l'existence ne concordèrent plus avec les articles de foi. Ce jour-là, peut-on dire, l'optimisme et le pragmatisme étaient nés.

A l'époque où Mrs. Eddy découvrait sa Science chrétienne, un homme vivait encore aux États-Unis qui représenta éminemment dans son œuvre ces deux grands mouvements de la pensée américaine. C'est Emerson. Ce fut l'histoire de toute sa vie et la caractéristique même de son génie que de découvrir un passage du fatalisme puritain à l'optimisme et à la philosophie du vouloir vivre qu'est en somme le pragmatisme. Ce fut la tâche d'Emerson de « démarquer » pour ainsi dire le calvinisme. Il en garde l'idée et le culte de la « fatalité », mais ce qui revient sous ce nom-là dans ses livres c'est la « Loi » révélée par la science et la conscience, et dont il entretient l'amour autant que l'adoration. Grâce à lui la doctrine du « fatalisme » se transforme en celle de « l'abandon ». Dieu se nomme « le Tout » dans son œuvre, et l'attitude qu'il prêche aux hommes par rapport

(1) Cf. FRASER. *A genetic history of New England Theology*. Chicago, 1907 (Introduction).

au Tout c'est la soumission confiante <sup>(1)</sup> ; c'est l'*optimisme*. La confusion du réel et du spirituel, l'inversion métaphysique de Christian Science sont les articles essentiels de la philosophie emersonnienne. De l'optimisme scientiste on trouve l'écho amplifié dans les poèmes de Walt Whitman...

On voit d'autre part comment la Science chrétienne se rattache à la psychologie américaine la plus récente. Cette science des attitudes et cette pratique du « comme si » étendue à tous les actes de la vie, c'est la psychologie de William James. « Je ne tremble pas parce que j'ai peur, — j'ai peur parce que je tremble, — je ne veux donc pas trembler pour ne pas avoir peur... » N'est-ce pas là aussi bien l'usage le plus intensif que nous puissions faire de notre volonté ? Encore une fois les théories de la « Science chrétienne » ne supportent guère la discussion, mais du point de vue pragmatique, si l'idée vaut ce qu'elle opère, et si son utilité est le seul critérium que nous ayons pour juger de la valeur d'un système, on ne saurait méconnaître la valeur de l'hypothèse « scientiste » appuyée de très nombreux témoignages <sup>(2)</sup>.

De cette doctrine au demeurant plus utilitaire que religieuse et dont le but avoué, bien plus que les spéculations sur l'au-delà et le mysticisme, est le bien-être de l'homme sur terre, les conséquences sociales sont curieuses. Tel chapitre sur les rapports des sexes par exemple nous conduirait à des considérations plutôt pessimistes sur l'avenir du mariage aux États-Unis. Si comme le pense la Science chrétienne l'es-

(1) Comparer BERGSON : « La Philosophie ne peut être qu'un effort pour se fondre à nouveau dans le tout. » *l'Évolution Créatrice*, p. 209.

(2) « Les initiateurs de la *mind-cure*, écrit William James, ont eu l'intuition profonde de la puissante vertu des attitudes optimistes de l'âme pour nous sauver de tous les maux ». *Op. cit.*, p. 81. On peut lire ces témoignages dans les colonnes du *Journal de la Science Chrétienne*.

prit doit un jour l'emporter absolument sur la matière et si la perpétuité de la race est destinée à s'assurer par simple « agamogenèse », respectons cette foi, mais relevons entre elle et certains symptômes contemporains un signe évident que chez les Anglo-Saxons aussi le mariage subit une crise (1)....

Pour achever de montrer combien la Science chrétienne est américaine, il faudrait insister sur ses procédés de propagation. Mais cela a été magistralement exécuté par Mark Twain et le livre de l'humoriste détournera sans doute longtemps d'elle les gens qui entendent juger d'une doctrine, et surtout d'une doctrine religieuse d'après son origine et son caractère aussi bien que d'après ses résultats. Christian Science ne serait pas complètement américaine si elle ne joignait à tout le reste une façon ouvertement commerciale (*business-like*) de répandre son évangile. Les ennemis de la Science chrétienne lui reprochent son impudente réclame, son amour effréné du dollar. Christian Science leur répond qu'elle est une doctrine du temps présent et qu'elle lui adapte l'Évangile. A ceux qui la blâment de ne pas faire la charité, elle répond — avec les socialistes — que c'est la charité qui fait le pauvre. Si on la querelle sur ses allures apocalyptiques, son emphase verbale, elle répond que les hommes au pays du « bluff » aiment à s'entendre interpeller à coups de porte-voix... et *pratiquement* la Science chrétienne n'a toujours pas tort. Quoi qu'il en soit, l'historien des religions ne saurait perdre de vue cette religion des temps nouveaux, terre-à-terre, pratique, hygiénique, beaucoup plus que mys-

(1) « A mesure que la génération humaine décroîtra, écrit Mrs. Eddy, les chaînons de l'être éternel et harmonieux seront révélés et l'homme non terrestre sur la terre, mais coexistant en Dieu, apparaîtra ». p. 68-69. On peut rapprocher ce passage de l'excommunication fulminée jadis par Roosevelt contre les Américaines ayant fait vœu de stérilité.

tique, qui dispute avec succès aux anciennes églises leurs fidèles. Elle est bien d'un âge où le souci de leur bien-être a remplacé chez beaucoup de gens les antiques espérances (1). Le philosophe, lui, pourra à bon droit s'alarmer de cet avilissement de l'idéalisme réduit à l'état de recette et de panacée. De la science il croira être tombé dans l'empirisme.

La Science chrétienne est en effet sur le terrain religieux une application du pragmatisme qui ne manque pas de piquant et qui valait la peine d'être signalée.

---

(1) Et où les hommes ont plus de courage pour nier la souffrance que de force pour la supporter.



Un amateur de décadence :  
" L'Éducation " de Henry Adams

## I

**D**E l'Américain nous nous faisons en France une idée nette et fort précise. Son énergie, son entrain conquérant, son optimisme, son dédain des problèmes spéculatifs le caractérisent à nos yeux. La réalité est cependant bien loin de tenir tout entière dans ce portrait. Complexe de race, d'origine, l'Américain ne l'est pas moins d'opinions et de mentalité. Henry Adams diffère sensiblement d'un Roosevelt, d'un Carnegie, d'un William James. Les problèmes de l'esprit le préoccupent autant et plus que ceux de la matière. Il est en cela de la lignée d'Emerson. A une époque où se déchaînent vers un avenir, indéfini semble-t-il, de progrès, les énergies matérielles, il pose et discute le problème de la transcendance. Comment concilier l'idéalisme et la science ? Descendant d'une longue lignée de politiques et d'hommes d'État, arrière-petit-fils d'un des acteurs principaux de la Révolution américaine, petit-fils d'un Président des États-Unis, secrétaire d'ambassade à Londres, professeur d'histoire à Harvard, <sup>(1)</sup> Henry Adams

(1) Adams est l'auteur d'une *Histoire des États-Unis* de 1801 à 1817.

est un Américain qui doute. Au pays de la vie intense, pour juger hommes et choses, il suit sa froide raison, un sens critique désenchanté. Il a parcouru le monde, il a approché les hommes les plus représentatifs de son temps, il a la curiosité de la science; il a écrit, comme il a enseigné, l'histoire. Religieux, philosophiques, scientifiques et sociaux, il ramène tous les problèmes de son époque à celui de sa propre éducation.

Au terme d'une longue existence riche de culture, d'expérience et de réflexion, il a légué à la postérité le journal circonstancié et pathétique de ses doutes. C'est l'œuvre d'un Montaigne qui se serait raconté aux seules fins d'arriver à cette conclusion négative : que l'effort de tout un siècle, le XIX<sup>e</sup>, pour adapter aux exigences de la vie moderne les pensées et les actes d'un homme de bonne volonté fut une banqueroute insigne. Pour prouver sa thèse, Henry Adams narre ses expériences d'homme du monde, de diplomate et de scholar avec une ingénuité pathétique. En quête d'une foi philosophique et religieuse, il a souffert plus que personne du tourment de l'unité. Pour lui comme pour Emerson, le problème important entre tous de notre modernité est celui du multiple et de l'un, de l'univers et de l'homme, de la science et de la foi. Adams, homme moderne typique et « représentatif », cherche l'unité dans un monde de complexité croissante. Ni l'histoire, ni la science ne la lui donnent, et il reste sceptique en religion. Comme la plupart d'entre nous, il a eu la foi évolutionniste. L'hypothèse du progrès automatique et continu est un si mol oreiller pour le doute ! Puis il a refait à son compte certaines observations de Darwin. Il a fréquenté à Londres des disciples de Lyell et sa foi moniste et évolutive s'est trouvée fortement ébranlée.

Son *Essai sur la Dégradation du dogme démocratique* est une contribution de premier ordre à la philosophie des décadences. Suivant son procédé favori de confondre les savants par la science, Adams accumule avec un acharnement tragique les preuves qui réfutent la théorie du progrès. Au dogme de la conservation de l'énergie que les optimistes appliquent à l'histoire, il oppose le principe de la dégradation de l'énergie. La façon dont les historiens se comportent dans un univers catastrophique, le sans-gêne avec lequel ils ouvrent à l'activité humaine un avenir indéfini qui ne leur appartient pas, excitent la verve d'Adams. Il brusque et malmené les savants avec la désinvolture de Pascal aux prises avec les libertins. De quoi demain sera-t-il fait? Comment prêcher le perfectionnement indéfini si par l'effet de la contraction solaire, par exemple, notre globe doit un jour mourir de froid? Détruit le théâtre que deviennent le drame et les acteurs? Le cataclysme cosmique ne serait-il que plausible, même à très lointaine échéance, le fait seul qu'il fût possible ne suffirait-il pas à nous faire modifier les principes directeurs de notre philosophie? Si gagnant nous ne gagnons rien, et si perdant nous perdons tout, l'alternative ne mérite-t-elle pas de faire réfléchir savants, historiens et philosophes? Ne vaut-il pas mieux être désespéré que dupe? Pour Adams le problème est actuel et tragique. La façon pressante dont il le discute est le résultat de ses profondes convictions. Ses attaques contre le progrès indéfini se rattachent à sa philosophie générale, à ses expériences personnelles dans les chancelleries et les couloirs politiques, à sa souffrance aussi d'homme raffiné que blesse la vulgarité démocratique. La loi constatée dans un ordre de phénomène doit être valable pour tous les ordres. Si Carnot et Kelvins ont raison en physique,

il faut de toute nécessité que Hartmann et Schopenhauer l'aient également en morale et que les optimistes soient confondus.

Historien, Adams voit mal, en toute logique (mais l'univers est-il logique, ô Henry Adams ?), comment l'histoire peut échapper au déterminisme universel. Si le dogme de l'évolution fatale et automatique est antiscientifique, celui du progrès démocratique doit l'être également.

Que fera donc l'historien? S'éclairera-t-il, même s'il lui faut se contredire, ou sera-t-il dupe? Et si l'historien est également professeur — c'est à un Congrès de professeurs d'histoire qu'Adams s'adresse — son premier devoir ne sera-t-il pas de désabuser ceux qu'il a mission d'instruire? — Pour arriver à quelles conclusions? demande l'homme pratique. — Peu importe ! répond Adams. Pour rester dans le vrai d'abord, pour créer une philosophie nouvelle de l'histoire, pour découvrir un sens nouveau de la vie. Qui dit progrès et évolution sans renouvellement ni changement ne dit-il pas par là-même automatisme? L'*Essai sur la Dégradation du dogme démocratique* éclaire le livre de l'*Education* et celui sur le *Mont Saint-Michel et Chartres*. Avec un courage qui ressemble au suicide, si personne ne le suit, Adams fera à ses dépens, et à ceux de sa lignée, la contre-épreuve du progrès. Ni le cours du monde, ni l'histoire de l'Amérique, ni les annales de la famille Adams, famille représentative entre toutes, n'étaient la thèse du progrès. Les régressions, les déperditions de force, les catastrophes sont toujours possibles dans l'univers moral et intellectuel comme dans le monde physique et historique. Force est bien d'en tenir compte, de les prévoir et de les interpréter.

Que poussé par le démon de la logique un homme se soit trouvé pour sacrifier le bon renom de sa famille et

le sien propre au principe de la dégradation de l'énergie, c'est là le sombre humour et l'originalité paradoxale d'Henry Adams. Nous n'avons eu en France qu'un Montaigne. Il y en a eu au moins trois dans la famille des Adams. Pour aider Henry à prouver sa thèse voilà Brooks Adams, son frère, lui-même auteur d'un livre sur « la loi de la civilisation et du déclin », qui vient à la rescousse dans une longue préface. Brooks immole sur l'autel du progrès réfuté la mémoire de leur illustre ancêtre à tous deux, John Quincy Adams, président philanthrope et chrétien des États-Unis de l'Amérique du Nord. Shakespeare et Balzac auraient fait un drame de la grandeur et décadence de ce politique frappé le même jour dans ses espérances démocratiques et religieuses qui, ayant pris Dieu comme associé dans sa firme, l'accuse d'avoir triché, et meurt désespéré pour n'avoir pu imposer à l'Amérique le système métrique et l'alottement national des biens.

La démocratie ne joue dans l'essai d'Adams sur les décadences que le rôle épisodique qui lui convient. Elle s'évanouit avec l'optimisme, et ne prend figure d'être que de nos illusions. Adams l'exécute de main de maître dans un roman qu'on lui attribue (*Democracy*).

Il y stigmatise d'une main sûre, en homme qui connaît son Balzac et son Thackeray, la cupidité, le cynisme et la vulgarité des politiciens. Rien ne trouve grâce à ses yeux, pas même la mémoire de Washington, ce demi-dieu, ni la personne auguste d'un président plus actuel des États-Unis que nous voyons dans l'exercice de ses fonctions, marionnette banale dans un décor suranné. Les seuls personnages sympathiques du roman sont deux Américaines que la culture littéraire et artistique a dépaysées, et qui ont des âmes d'Européennes. Le rôle du raisonneur et du chœur est tenu par un aristocrate du Vieux Monde, blasé, roué, mais qui confond les parvenus.

## II

Américain cosmopolite comme Henry James, Adams doit à l'Europe le meilleur de sa culture. Il est allé compléter son éducation en Angleterre, en Allemagne et en France. A une époque où les méthodes germaniques suscitaient outre-mer un véritable engouement, le sens critique habituel d'Adams découvre les vices d'un enseignement systématique et puissamment hiérarchisé, mais formaliste, vide et inhumain. Arrivé à Berlin vers 1860, il déclare s'y abreuver plus aisément de bière que de science. « Une heure lui suffit » pour juger la science allemande. « La première conférence fut en réalité pour lui la dernière. » « L'attitude mentale de l'Université allemande n'était pas un monde pour Américains. » « Ni la méthode, ni la matière, ni la manière ne pouvaient servir à une éducation américaine ». L'éducation à la prussienne le « remplit d'horreur ». « L'effort imposé à la mémoire constituait une sorte de torture... On semblait ne reconnaître d'autre faculté que la mémoire. Moins encore faisait-on usage de la raison analytique, synthétique ou dogmatique. Le gouvernement allemand n'encourageait pas le raisonnement ». « Les étudiants allemands sont d'étranges animaux, et leurs professeurs sont impayables ».

La France où il se rend à la même époque lui fera-t-elle oublier sa déconvenue outre-Rhin? Il a apporté chez nous ses préjugés puritains. « Il avait d'abord évité Paris et ne voulait rien de français dans son éducation. Il désapprouvait la France en bloc. Sans doute convenait-il de posséder une teinture de français, de quoi commander un dîner et acheter un billet de théâtre, mais c'était tout. Il détestait l'Empire et particulière-

ment l'Empereur, mais cela n'était qu'un point peu important. Ce qu'il aimait moins encore, c'était l'esprit français. La France n'était pas sérieuse et il n'était pas sérieux d'aller en France. » Adams y est venu cependant et, avec sa bonne foi coutumière, il ne tarde pas à battre sa coulpe. « Il se mit sans difficulté à pleinement aimer ce qu'il avait désapprouvé. » Paris (où il finira par se fixer dans un logis de l'Avenue du Bois) le gagne et lui plaît. A Paris il déclare avoir plus appris en trois mois que pendant les vingt-et-un mois passés dans les universités d'Allemagne. D'être en France lui fait pousser « un véritable soupir de soulagement ». Pour résoudre le problème de l'un et du multiple qui le hante et ramener le monde à un point de fixe raison, la libre allure française lui plaît mieux que la rigidité teutonique. « Là (en France) il se sentit en sûreté. Nul Français, à l'exception de Rabelais et de Montaigne (pourquoi cette exception, Henry Adams ?), n'avait jamais enseigné l'anarchie sinon comme un chemin menant à l'ordre. Le chaos à Paris serait encore de l'unité, fût-il le produit de la guillotine. » Les lettres françaises intéressent fort Adams, bien que l'atavisme puritain reparaisse de temps à autre avec les préjugés classiques à l'égard de nos poètes en particulier. Il a rencontré à Londres Swinburne qui fait l'éloge de Victor Hugo (1). Adams se déclare incompetent. Il est du pays d'Emerson dont on se rappelle le vers fameux sur « la France où ne naissent pas les poètes » :

France where poets never grew,

(1) Adams nous a conservé sur le dieu l'anecdote suivante qu'il déclare tenir de son ami Monckton Milnes. « Il racontait avec délices une visite qu'il avait faite à Hugo. On l'avait introduit, racontait-il, dans une grande salle avec des femmes et des hommes assis sur des chaises contre le mur. Hugo était installé à l'autre bout sur un trône. Personne ne parlait. Enfin Hugo éleva la voix solennellement et prononça ces mots : « Quant à moi, je crois en Dieu ! » Le silence suivit. Alors on entendit une femme qui répondait comme du fond d'une profonde méditation : « Chose sublime ! un dieu qui croit en Dieu ! » (*Education*, p. 143).

exception faite pour Béranger tenu pour le plus insignifiant sinon l'unique de nos poètes. La poésie française déconcerte le bon Anglo-Saxon qu'est Adams : « C'est tout au plus pour les étrangers un exercice difficile. Il faut une connaissance peu usuelle de la langue, et une rare finesse d'oreille, pour apprécier ne fût-ce que la récitation des vers français. » « Adams n'avait ni l'une ni l'autre. » Il comprendrait mieux Musset si Swinburne ne le déclarait « inégal et court de souffle ».

La vraie poésie comme la véritable culture finissait pour Henry Adams vers 1250. Il a su trouver, pour célébrer la *Chanson de Roland*, des mots et des éloges qui décèlent une parfaite intelligence de notre ancienne poésie : « La naïveté de la pensée, écrit-il, au sujet du *Roland*, se retrouve dans la simplicité du vers. Le mot et la pensée sont également monosyllabiques. Rien n'égalait cela. Les mots bouillonnent comme un ruisseau dans les bois... Ces vers là sont *bâtis*. » Il leur trouvait la même force et le même sens qu'aux murailles du Mont Saint-Michel. Il dit de la prière de Roland à l'agonie : « Cette prière est du granit. »

En 1902, plongé dans l'étude du problème de la force en évolution et dans la critique des sciences, Adams découvrait la *Science et l'Hypothèse* d'Henri Poincaré. Elle le confirma dans son relativisme. « Le voyageur l'acheta timidement et la dévora ardemment, sans être à même d'en comprendre deux pages consécutives, mais saisissant çà et là une phrase qui le faisait tressaillir jusque dans le tréfonds de son ignorance. » Poincaré, comme Adams, ne décidait pas en bloc du problème de l'unité. Sous la simplicité théorique des lois de la science, il montrait, en même temps que le commode, l'à-peu-près et le relatif. Pour la première fois « les mathématiques s'accordaient avec l'histoire ». Contre Darwin, à défaut

de Poincaré, notre La Fontaine était déjà venu à la rescousse pour prouver contre les évolutionnistes que, « même en morale », « le loup est supérieur à l'homme », dans les vers suivants cités par Adams :

Tout bien considéré, je le soutiens, en somme,  
Que scélérat pour scélérat,  
Il vaut mieux être un loup qu'un homme.

### III

A la culture et à la raison médiévales en France, Henry Adams a élevé en hommage un grandiose monument dans son livre sur *le Mont Saint-Michel et Chartres* qu'il intitule « étude de l'unité au XIII<sup>e</sup> siècle », par opposition à l'autre volet du diptyque, le livre de *l'Éducation*, « étude sur la multiplicité au XX<sup>e</sup> siècle ». Qu'un Américain de race et un puritain d'origine ait achevé sur les routes de Chartres un pèlerinage philosophique commencé outre-Rhin, il y a là un spectacle assez inattendu. Pour comprendre les agitations, les variations, la mobilité et le rythme du XX<sup>e</sup> siècle, c'est entre 1150 et 1250 qu'Adams cherche un point de repère. Il installe au Mont Saint-Michel du Péril de la Mer et sur les tours de Chartres son observatoire. La Vierge de Chartres lui donne ce que Darwin lui a refusé, une idée de la Force non point déprimante mais exaltante. « Toute la vapeur au monde ne pouvait, comme l'a fait la Vierge, bâtir Chartres. » Où la Vierge, apogée de la foi, a réussi, le Dynamo, symbole de la Science, a failli. Dans le chapitre le plus pittoresque et le plus profond de son *Éducation*, intitulé « la Vierge et le Dynamo », Adams oppose le mysticisme aux machines. C'est dans la Galerie des Machines, à l'Exposition Universelle de 1900, qu'Adams

a eu la révélation du Dynamo. Il lui apparaît « non point comme un ingénieux canal, pour transporter la chaleur latente emmagasinée dans quelques tonnes de pauvre charbon, caché dans une vilaine salle des machines soigneusement reléguée hors de la vue », mais « comme le symbole de l'Infini » :

A mesure qu'il se familiarisait avec la grande Galerie des Machines il commençait à sentir dans les dynamos de quarante pieds de long une force morale, à peu près comme les Chrétiens sentaient celle de la Croix. La planète elle-même dans sa révolution routinière, délibérée, annuelle et diurne, lui sembla moins impressionnante que cet énorme volant tournant, à la distance du bras, avec une vitesse vertigineuse, presque sans bruit, — à peine un bourdonnement suffisant pour nous avertir de nous tenir près de lui. Bientôt, on se mettait à lui faire sa prière. Un instinct héréditaire vous enseignait devant lui l'expression naturelle à l'homme devant la force silencieuse et infinie. Entre les mille symboles de l'énergie suprême, le dynamo n'était pas aussi humain que certains autres, mais il était le plus expressif.

Appliquant à la Vierge de Chartres la théorie moderne des idées-forces, Adams inaugure une symbolique nouvelle :

A toutes les époques, déclare-t-il, le sexe a été une force. Nul besoin d'art et de beauté. Tout le monde, les puritains eux-mêmes, savent que ni la Diane d'Éphèse ni aucune des déesses de l'Orient n'ont été vénérées pour leur seule beauté. Elles étaient déesses par leur force, elles étaient un dynamo animé, la reproduction la plus grandiose, la plus mystérieuse de toutes les énergies; tout ce qu'elles demandaient, c'était d'être fécondes.

Chose curieuse, nous confie Adams, aucun établissement d'instruction n'avait jamais attiré son attention sur les premières lignes du poème de Lucrèce, les plus belles peut-être de la littérature latine, ces lignes où

Le poète invoque Vénus dans les mêmes termes que Dante la Madone :

*Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas...  
Donna, sie tanto grande, e tanto vali,  
Che qual vuol grazia, e a te non ricorre,  
Sua disianza vuol volar senz'ali* (1).

Conformément au but de son pèlerinage qui est de juger notre modernité des hauteurs de la foi d'antan, Adams cherche à notre époque des traces du culte d'hyperdulie et de latrie que la théologie vouait à la Vierge, apothéose de la Femme. Il déplore la déchéance actuelle de l'Éternel Féminin. La machine, le dynamo a pris la femme et l'a asservie comme l'homme. En Amérique tout particulièrement, terre classique du féminisme, il cherche en vain la Femme-Force. Il ne trouve que des esclaves. La Femme a fait banqueroute au moment même où la science triomphait. Particulièrement assujettis aux dynamos et aux machines les Américains ne comprennent plus la femme, Whitman mis à part, avec Bret Harte, le conteur californien, et un ou deux peintres que la chair n'offusque pas :

Tout le reste, pensait Adams, s'était servi du sexe pour le sentiment, jamais pour la force. Pour eux (les artistes américains) Ève était une tendre fleur, Hérodiade une horreur féminine. L'art américain, comme la langue américaine et l'éducation, était, autant que possible, asexué. La société considérait cette victoire sur le siècle comme son plus grand triomphe... La femme américaine dans ce qu'elle a de meilleur — comme la plupart des femmes — exerçait un grand charme sur l'homme, mais pas le charme d'un type primitif. Elle apparaissait comme le résultat d'une longue série de dépouillements et son principal intérêt résidait (précisément) dans cela même dont elle

(1) « Dame, vous êtes si grande et de si haut prix, que celui qui souhaite grâce et ne vous requiert, de celui-là le désir veut voler sans ailes. »

s'était dépouillée. Observée de près, elle semblait faire un effort violent pour suivre l'homme qui, lui, avait tourné son esprit et ses mains vers les mécaniques. L'homme américain typique avait la main sur un levier et l'œil sur un tournant de la route. Sa vie dépendait toute du fait de garder une vitesse de quarante milles à l'heure. Il ne lui était pas plus possible d'admettre les émotions, les inquiétudes ou les distractions subconscientes qu'il lui était possible d'admettre le whiskey et les drogues sans se casser le cou. Impossible pour lui de conduire à la fois sa machine et une femme. Force lui était bien, fût-elle sa femme à lui, de la laisser trouver sa propre voie, et ce que tout le monde voyait, c'est que sa voie, la femme essayait de la trouver en imitant l'homme (1)...

Du mâle transformé, selon Adams, en automate, la femme américaine n'avait plus rien à attendre. « Chez l'homme l'instinct de la force était aveugle » :

L'Église connaissait mieux la femme que la science ne le fera jamais. En historien qui étudiait les sources du christianisme, il se sentait souvent convaincu que l'Église avait été fondée par la femme principalement en guise de protestation contre l'homme... La femme était libre; elle n'avait plus d'illusions, plus de sexe; elle s'était dépouillée de tout ce qui déplaisait au mâle et, bien qu'elle le regrettât sincèrement, elle savait qu'il lui était impossible de revenir en arrière. Il fallait, comme l'homme, qu'elle épousât la machine. Déjà l'Américain éprouvait un sentiment de surprise à se trouver considéré comme asexué; la femme américaine de son côté se trouvait encore plus souvent surprise de se voir regardée comme sexuelle.

Ce « retour en arrière » dont Adams déniait aux femmes de son pays la possibilité, il en gardait lui la nostalgie et le besoin. Entre le xiii<sup>e</sup> et le xx<sup>e</sup> siècle, il rêvait de servir de « cohéreur Branly ». L'humanité trouverait-

(1) Sur l'actualité et la précision de ses vues voyez notre étude sur les romans de Mrs. Wharton dans nos *Mystiques et Réalistes anglo-saxons*. Voir également plus loin dans le présent ouvrage le chapitre sur « le Malaise intellectuel et social aux États-Unis ».

elle un nouvel idéal viable, une croyance unanime, une foi qui n'obligeât pas l'homme et la femme à se dépouiller du meilleur d'eux-mêmes, une religion où le sentiment et la raison fussent enfin réunis? Ou bien, autre alternative qu'était bien loin d'écarter Adams, le salut consistait-il à remettre simplement « les pas dans les pas » et à revenir au passé, par delà plusieurs siècles de réforme, de renaissance et de révolutions? Tel est le sens de la pathétique prière qu'Henry Adams adressait « à la Vierge de Chartres » pour échapper au Dynamo <sup>(1)</sup>.

« Scholar anglais au nom normand » il se jette aux pieds de Notre-Dame avec la simplicité d'un contemporain d'Abélard, de Saint-Bernard, de Blanche, la « Rose de France », et de son fils Saint Louis. C'est l'humanité en quête d'une foi nouvelle qui, dans sa personne, vient porter sa plainte à la Vierge. Il a brisé son image pour conquérir le royaume de ce monde. Il a traversé les mers pour se retrouver seul avec son orgueil. En quête d'Infini et d'Unité, quels dieux le monde s'est-il donnés? Désarmé en présence des énergies mêmes qu'il a déchaînées, sera-t-il la proie du Dynamo, de la Force aveugle qui vient nous ne savons d'où, quand, ni pourquoi? Force bonne ou cruelle, esprit ou matière, qui dira? Que sommes-nous nous-mêmes? Maîtres de l'espace, esprits souverains ou atomes emportés par l'Énergie innombrable? Silence! Nul but en vue, aucune réponse à nos cris. Le dernier mot est à la Fatalité et au reniement de l'Atome par l'homme, lui-même Atome-Roi! Humblement Adams s'en remet à la merci de Notre-Dame. Le genre humain l'imitera un jour, l'âme vide et sans espérance. Il reviendra s'incliner devant la majesté, la pureté, l'amour, la beauté et la foi, comme au temps d'Abé-

---

(1) On la trouvera à la fin des Lettres de Henry ADAMS à sa nièce.

lard, de Saint-Bernard, de Blanche, la « Rose de France », et de son fils Saint Louis. Que la Vierge apprenne à son serviteur par des voies inconnues au monde à voir, à connaître, à sentir et à supporter la banqueroute de la science humaine et de ses promesses !

A Chartres et dans les salles médiévales du Louvre, Adams trouvait « l'énergie la plus haute que l'homme ait jamais connue, le créateur des quatre cinquièmes de l'art le plus noble, exerçant sur l'esprit humain une attraction plus vaste de beaucoup que toutes les machines à vapeur et que tous les dynamos de nos rêves ».

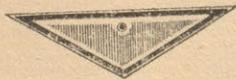
#### IV

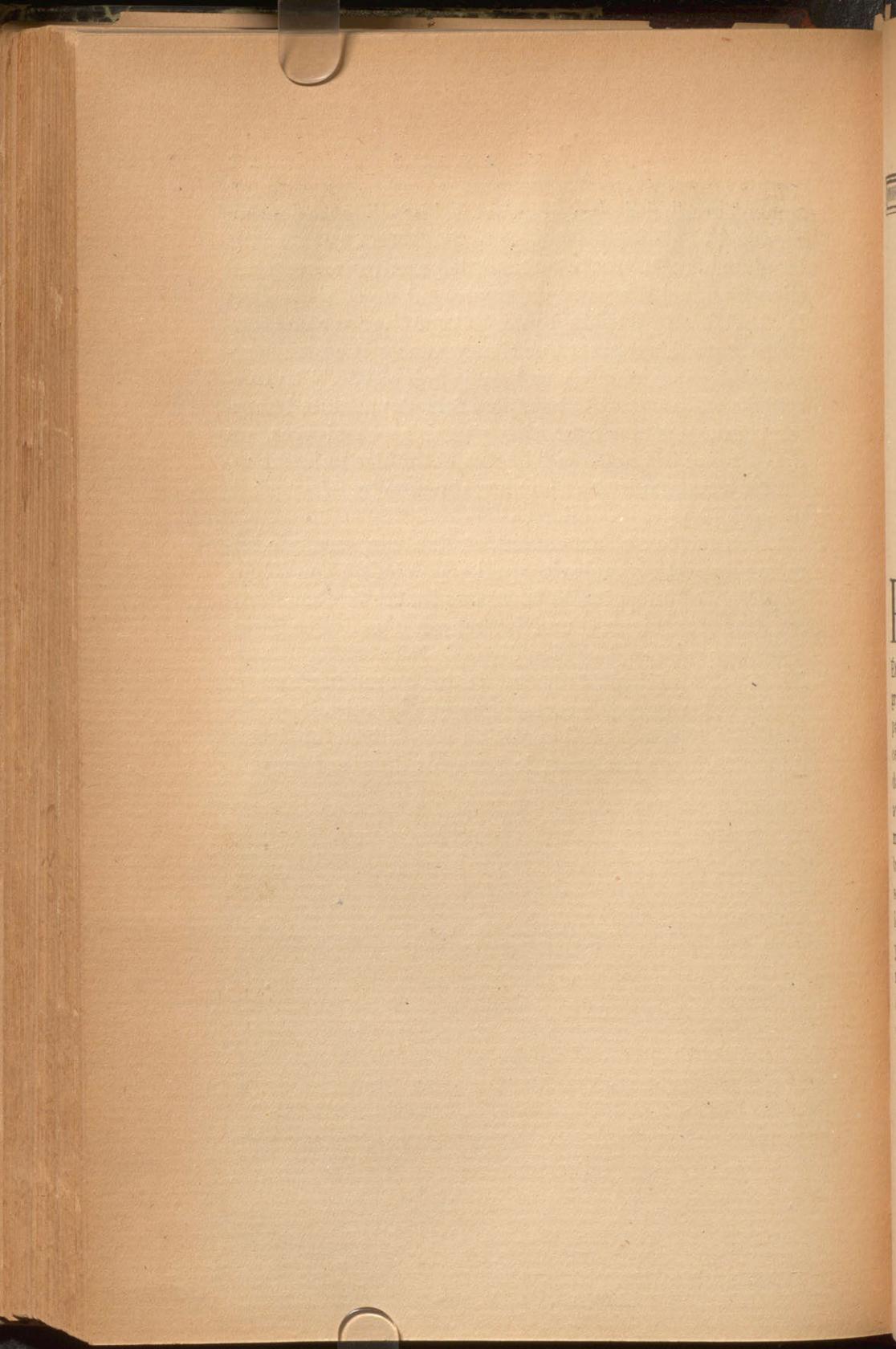
La conclusion de *l'Éducation* de Henry Adams n'est pas gaie. La guerre qu'il avait prophétisée apportait, elle aussi, sa preuve écrite en rouge à la théorie d'un univers catastrophique, et elle servait à souhait le pessimisme d'Adams (il est mort le 27 mars 1918). Il avait pris l'habitude dans les dernières années qu'il passa en France d'aller se terrer chaque automne dans le silence et la solitude de Chartres. Traversant New-York à son dernier retour d'Europe il ne trouve rien d'autre à constater, au pays de la vie intense, que « la faillite de deux mille ans de christianisme sans qu'aucun Constantin le Grand soit en vue ». Au lieu d'un univers en évolution continue il emportait avec lui dans la tombe l'idée d'un monde de complexité et de confusion croissantes, l'esprit et la matière, comme deux coureurs inégaux se poursuivant à perdre haleine sans se rejoindre.

Il admettait l'hypothèse d'une catastrophe mentale, d'une capitulation de l'esprit accablé sous les phénomènes sans pouvoir en rendre raison, celle aussi d'un épuï-

sement graduel de la volonté et de l'intelligence dans un monde d'une complication continue. Détaché de ses amis les plus chers, et prêt lui-même à disparaître dans le grand silence auquel il a élevé un monument mystérieux dans le cimetière de Washington, il clôt son livre par une « anticipation ». A supposer que Henry Adams et ses amis reviennent en ce monde vers l'an de grâce 1938, y trouveront-ils enfin « pour la première fois depuis que l'homme commença son éducation parmi les carnivores, un univers que des natures délicates et timides puissent regarder sans frémir »? « La valeur du monde, déclarait-il, ne se chiffre pas en dollars. »

Livre curieux et angoissant où l'auteur, exemple lui-même de cette complexité qu'il reprochait à son siècle, se présente à nous tour à tour sous les traits d'un Hamlet, d'un Montaigne, d'un Nietzsche et d'un Julien Sorel. Spectacle saisissant et bien digne de faire songer que celui de cet Américain tournant le dos au modernisme et prêchant le retour à la scolastique et à la croisade sur les routes de Chartres où il aurait pu rencontrer, au terme d'un pèlerinage analogue, le Français Charles Péguy.





**Le malaise intellectuel et social  
aux États-Unis**

**P**RÉOCCUPÉE par les problèmes de la reconstruction et trompée par la distance qui la sépare de l'Amérique, l'Europe s'est habituée à considérer les États-Unis comme la seule nation sortie indemne du grand conflit mondial. Cette attitude est naturelle de la part de peuples meurtris par la guerre et surtout de la France dévastée. L'image d'une Amérique intacte, intangible dans sa force toujours neuve, ne prélevant de la tragique aventure que des profits et demeurant, dans son isolement volontaire, un réservoir de forces et de secours éventuels au service de ses anciens alliés, est de celles qui plaisent. Du milieu des ruines les peuples d'Europe tendent les bras vers le Nouveau Monde. Ils regardent avec des yeux d'envie ces gens qui cultivent un champ plantureux où n'a pas germé d'ivraie. La prospérité matérielle des États-Unis peut faire illusion. Il serait toutefoix surprenant que, seule sur notre étroite planète, l'Amérique n'ait pas subi le contre-coup du formidable séisme. On danse beaucoup en Amérique depuis 1918, on y danse et on y « jasse » plus que jamais — comme on dansait dans la danse macabre peinte au charnier des

Innocents, après la guerre de Cent Ans. La physionomie extérieure de l'existence n'aguère changé outre-mer, et la tentation est grande de la prendre pour ce qu'elle a toujours été : une foire et une kermesse perpétuelles.

L'optimisme des masses européennes et surtout françaises, au sujet des États-Unis, a été soigneusement encouragé en ces dernières années par les récits de nos voyageurs. Déjà sujets à caution avant la guerre, maints livres classiques sur l'Amérique le sont encore plus aujourd'hui. Il serait bien hasardeux et dangereux, en l'an de grâce 1924, d'esquisser un tableau de l'Amérique avec des citations d'Emerson, de Whitman, de Roosevelt ou de Carnegie. Justifiable dans une certaine mesure à propos des États-Unis de 1900, l'optimisme sans réserves serait actuellement un périlleux anachronisme. Les Américains eux-mêmes sont fatigués de nos flatteries. Ils nous demandent de ne pas exagérer et de ne pas les surfaire. Ils sont las de s'entendre répéter à qui mieux mieux comme le vaniteux de Voltaire : « Ah ! combien Monseigneur doit être content de lui-même ! » Les Américains ne sont pas contents d'eux-mêmes, et c'est un sentiment que nous devrions respecter. Nous avons eu jadis des observateurs dont la franche amitié pour l'Amérique n'aveuglait pas le sens critique. La lecture des pièces à conviction sur le malaise américain d'aujourd'hui rend le goût de ces ouvrages d'autrefois restés à près de cent ans de distance prophétiques, comme celui de Tocqueville par exemple.

Les États-Unis ont évolué radicalement depuis 1839, sans que le diagnostic de leur état d'âme et de leur civilisation présenté dans le livre magistral sur *la Démocratie en Amérique* ait perdu quoi que ce soit de son actualité. « On ne saurait rien concevoir de si petit, de si terne, de si rempli de misérables intérêts, de si antipodique en un

mot, que la vie d'un homme aux États-Unis », affirme Tocqueville, plus de quatre-vingts ans avant le *Babbitt* et le *Main Street* du génial romancier Sinclair Lewis. Les variations de nos voyageurs officiels sur la légendaire « vie intense » sont en germe dans cette maxime : « Les nations démocratiques aiment le mouvement pour lui-même. » Sur le bien-être et la recherche des jouissances l'historien français ne se fait pas illusion. Il signale « l'inquiétude dans le bonheur » qui caractérise les Américains « graves et presque tristes dans leurs plaisirs » ; ils « songent sans cesse aux biens qu'ils n'ont pas ». « C'est une chose étrange de voir avec quelle sorte d'ardeur fébrile les Américains poursuivent le bien-être, et comme ils se montrent tourmentés sans cesse par une crainte vague de n'avoir pas choisi la route la plus courte qui peut y conduire ». De ce diagnostic, Tocqueville déduit les conséquences sociales : « Le goût des jouissances matérielles doit être considéré comme la source première de cette inquiétude secrète qui se révèle dans les actions des Américains et de cette inconstance dont ils donnent journellement l'exemple. » La recherche du bonheur est inscrite en tête de la Constitution des États-Unis, mais l'auteur de *la Démocratie en Amérique* ne se paye pas de mots. Il signale « la mélancolie singulière des contrées démocratiques ». Il voit dans la concurrence commerciale le mal secret qui tourmente et fatigue « ces âmes à la fois ardentes et nobles, violentes et énervées ». Il note les excès où l'agitation incessante porte ces gens généreux incapables de repos. Avant les neurologistes modernes, il rattache les extravagances du mysticisme américain à la répression sociale et au refoulement des émotions. L'utilité que la vie pratique retire outre-mer de la religion ne lui échappe point. « En s'occupant de l'autre monde », les Américains « avaient rencontré le secret de réussir

dans celui-ci ». Dans des chapitres prophétiques, avec une admirable largeur de vues qui n'enlève rien à l'exactitude des détails, l'auteur esquisse une histoire comparée de la littérature, de la culture américaines et des mœurs démocratiques.

Voici que les critiques américains reprennent à leur compte ces vues prophétiques. L'Amérique est en train de faire son examen de conscience et de recenser ses valeurs. Controversistes nés et traditionnellement enclins à la discussion, citoyens d'un monde complexe et changeant où les idées comme les institutions se transforment continuellement, les Américains font l'inventaire de leur civilisation (1).

L'ère de l'optimisme est passée. Le crépuscule de l'Occident allonge son ombre outre-mer. On va jusqu'à prononcer le mot de décadence(2). A la décadence européenne et française des années 90, Max Nordau, dans un livre fameux, cherchait déjà des causes américaines. Il en chargeait lourdement Edgar Poe et Walt Whitman en particulier. De la décadence Nordau faisait l'apanage des nations « saignées à blanc » par de longues guerres, mais aussi des peuples pacifiques emportés par l'utilitarisme sans frein. De cet utilitarisme triomphant on connaît la séduisante façade. Désireux de plaire à leurs hôtes, fascinés par ce brillant décor, nos voyageurs en Amérique s'abandonnent facilement aux dithyrambes. Il est facile de les excuser. Quelle que soit la tare secrète relevée par Tocqueville, l'Américain « pluraliste » fait plusieurs parts de sa vie. Si grave et triste qu'il puisse être à

(1) *Civilization in the United States, An Inquiry by Thirty Americans*, edited by Harold Stearns, New-York, Harcourt, Brace Co, VIII, 577 p.

(2) « Nous sommes une race qui meurt, comme doit le faire toute race dont les hommes, en tant qu'hommes, sinon en tant qu'accumulateurs d'argent, sont de troisième ordre ». G. C. Lodge, cité dans *Civilization in the U. S.*, p. 133 et Cf. *ibid.*, les commentaires de Chesterton et Froude.

part lui, l'optimisme pratique coule dans son pays à pleins bords. Lancés dans un tourbillon ininterrompu d'affaires, le pionnier et le puritain s'entendent depuis la Guerre de Sécession pour laisser à l'action libre champ. Les problèmes pratiques débordent. Il y a la nation à reconstruire, l'unité morale à cimenter, le continent à conquérir, les races hostiles à exterminer ou à assujettir, des millions d'émigrants à assimiler. Les problèmes intellectuels ou moraux, les scrupules de conscience s'éclipsent devant ces nécessités pratiques. Que les récoltes poussent, que des trains les emportent à travers le continent, que les cheminées d'usine fument, que le désert soit irrigué, que la surproduction industrielle trouve des débouchés lointains : voilà les ambitions du pionnier<sup>(1)</sup>. A la lutte industrielle et économique, il faut dresser tout un peuple. L'Amérique se couvre d'écoles, d'universités, d'instituts techniques. Dans un tel monde, l'usure est grande et le déchet humain abonde. On multiplie l'entr'aide sociale; on crée de dispendieux organismes. Pour sustenter ou refaire physiquement et moralement ces millions d'humains qui luttent au front des affaires, il faut à l'arrière des sanatoriums, des gymnases, des salles de natation, des stades, des églises. Pour centupler le rendement humain, il n'est pas trop de l'intervention de la mystique et de la psycho-analyse. Des religions se fondent pour enseigner l'optimisme et rendre ceux qui peinent indulgents ou aveugles envers leurs maux. Une philosophie s'élabore pour traduire la vérité en bien-être et en confort moral, pour apprendre aux hommes à diriger leurs gestes et à exploiter leurs émotions. Dans tous ces efforts la tendance utilitaire est visible; c'est une machine humaine qu'on dresse et dont on endigue et oriente les énergies.

(1) Voyez les hymnes de Whitman.

En politique ce peuple a les chefs qui lui ressemblent. Ils incarnent ses traits divers. C'est tantôt un homme d'action, un *struggler-for-life* qui unit dans sa personne la rudesse du *cow-boy* et l'idéalisme du *scholar*. Il est l'acte pur, l'optimisme et le pragmatisme incarnés. Mais il y a des bornes à l'action. Ce vaste peuple veut reprendre haleine. Au tribun succède le légiste placide et bénin. Son bon sens à la Franklin et sa bonhomie plaisent aux foules. Il est le chef sans prétention à qui l'homme du commun donne la tape familière sur l'épaule. Lui aussi est optimiste, mais sans effort et sans défi, à la façon des braves gens dont la digestion est heureuse. « Sourire et être heureux » (« *smile and be happy* ») : voilà sa devise, et s'en remettre à la Providence qui veille d'un soin spécial, à l'en croire, sur « le Pays du bon Dieu » (« *the Land of God* »). Puis le rythme reprend. Les temps sont changés; un vent de réforme mystique souffle. Cette fois se lève un nouveau Cromwell, l'homme pour lequel il y a plusieurs plans superposés de l'existence, le « voyant » selon le cœur d'Emerson, celui que rien ne touche s'il ne le projette en pleine transcendance. Entre l'acte et sa réalisation il interpose des nuées de concepts. C'est un légiste mystique, en tête-à-tête constant avec l'Éternel. C'est Moïse sur l'Horeb, Moïse que tout à coup son peuple abandonne et laisse vieillir « impuissant et solitaire ». Le mage disparu, un *business-man* le remplace pour une politique terre à terre mais certaine et sans aléas. Telle est en raccourci l'histoire extérieure de cent millions d'Américains vivant d'une vie unanime.

Que devient la destinée de l'individu sous la façade d'un tel régime? Emerson dans ses *Essais* s'effraie à l'avance du désarroi où la nation en développement continu laisse l'homme, et il vaticine dans une Amérique à peine plus peuplée que la France. Que deviendrait son op-

timisme aujourd'hui ? Comment concilierait-il dans l'Amérique actuelle l'individu et l'univers, l'hégémonie du moi et la domination des foules ?



Le problème qui préoccupe le plus les critiques de la civilisation américaine est celui du développement individuel. Ils l'étudient dans l'histoire de leur littérature. Les États-Unis n'en sont pas à leur première crise de pessimisme. Ils ont eu à plusieurs reprises dans le passé leur mal du siècle. Le manifeste des trente Américains d'aujourd'hui fait écho à d'anciennes doléances. Voyez Emerson lui-même lancé dans le monde de l'action et de l'idéalisme pratique comme un autre Carlyle, dans ses manifestes des années 1836 et 1838. Tout à coup les ailes lui tombent. Il se cloître à Concord. Il y a en lui et autour de lui des problèmes qu'il n'a pas pu résoudre. En lui comme autour de lui, se battent le puritanisme et la gaie science, la peur de vivre et la force d'expansion. Son disciple Thoreau fait le Robinson Crusoé au bord de l'étang de Walden (1). Il préfère l'inconfort de sa hutte à la mêlée politique et sociale. Il refuse de payer l'impôt. Que lui importe ? Pour lui, comme pour Emerson, le gouvernement le meilleur est celui qui gouverne le moins. Poétique anarchiste et croyant au retour éternel il lui suffit de tresser dans les bois, quand il ne se nourrit pas des classiques, un zodiaque d'animaux et de fleurs qui contienne en raccourci l'univers dans son orbe. Le transcendantalisme américain et ses nuées fut un essai pathétique et tragique d'évasion hors de la vie que ne compensa pas l'évasion dans le phalanstère. Whitman dans ses bras

(1) Voir plus haut notre étude sur Thoreau.

athlétiques veut embrasser le monde. D'une antipode à l'autre il pousse des appels sublimes. L'Amérique déchirée par cinq ans de guerre civile refait son unité dans ses vers et y abjure la doctrine de Monroe. Tous les rythmes, toutes les révolutions sont dans ses odes. Épopée du désir, l'œuvre de Whitman est manquée. Il finit à demi paralytique dans une chambre sordide de Camden (New Jersey), honni par les Puritains. La fuite d'Edgar Poe est célèbre. Il se réfugie dans l'île de la Fée et dans le domaine d'Arnheim. Il égare délibérément sa raison et perd le sentiment des contingences dans la compagnie de fantômes : Una, Ligeia, Morella, Annabel Lee. Sa critique, comme sa poésie et ses contes, est en marge du temps présent et lui vaut des légions d'ennemis qui se vengent en répandant la légende du Silène ivre. Se souvient-on de la tragique aventure de Margaret Fuller Ossoli, cette Corinne américaine (1)? Éprise de Goethe, a romance de Mignon chante à ses oreilles. Ame de désir, la rigueur puritaine l'opprime. L'amitié amoureuse qu'Emerson lui refuse la désespère. Que l'Italie la prenne et la garde. Elle y épouse un partisan de Mazzini. Elle aime, elle vit, elle va être heureuse. Pourquoi faut-il qu'au monstre qui la réclame elle offre en holocauste son mari et son enfant? Pourquoi revient-elle faire naufrage, sous six pieds d'eau, au petit jour gris, sur la côte inhospitalière du New Jersey? La tristesse et les contraintes puritaines pèsent également sur l'œuvre de Nathaniel Hawthorne et de Henry James. L'auteur de *la Lettre Rouge* meurt de solitude et de silence. Des fantômes le hantent. Dans *la Maison des Sept Pignons*, prestigieux intimiste, il se fait l'historien des fatalités et des tares puritaines. Il fait de l'art avec de la mélancolie. Dans le

(1) Voir plus haut notre étude sur « Une romantique d'Outre-Mer ».

*Faune de Marbre* la joie païenne de vivre se bat avec le calvinisme ancestral et succombe. Henry James ouvre la série des exilés volontaires. Dans la pénombre de Rye en Sussex, il demande aux titres magiques de ses romans, — *les Ambassadeurs, la Coupe d'Or, les Ailes de la Colombe* — l'oubli des tristesses puritaines. Il ne s'évade qu'à moitié du subconscient mélancolique et tragique de la race. Ses cosmopolites les plus raffinés succombent à leurs scrupules.

Mark Twain paraît et brandit l'humour comme la masse de Thor. Va-t-il pourfendre l'adversaire? On le dirait, à force d'ironie et de fiel. Twain est l'Homère du pionnier. Dans *Huckleberry Finn* il compose un nouvel *Émile*, un portrait à même la vie d'où la jouvence déborde. Puis le pionnier s'efface devant le puritain. Avidé d'honneur et d'argent, l'humoriste capitule. Dans ses *Innocents en voyage*, il se déchaîne contre l'Europe et donne aux Philistins leur brevet de capacité. *Le Yankee de Connecticut, le Prince et le Pauvre*, c'est la Tentation de saint Antoine écrite par Monsieur Homais. Le seul esprit, semble-t-il, dans la littérature américaine, capable de « dissocier », capitule devant la foule. Bouffon utilitaire, il saute, il plaît et on le paie. Mark Twain a défait ce que Henry James a construit. Bourreau de lui-même, il se venge en distillant en des contes à tirages limités (*le Mystérieux Étranger, Qu'est-ce que l'Homme?*) le spleen et la mélancolie les plus noirs (1).

Exécutions, capitulations, ainsi le martyrologe se déroule. Du supplice imposé à l'artiste par la démocratie victorieuse, Jack London a conté l'histoire dans *Martin*

(1) Sur le cas Mark Twain, Cf. le procès à lui intenté dans le livre de Van Wyck Brooks, *The Ordeal of Mark Twain (le Martyre de Mark Twain)*, New-York, Dutton Co, 1920. M. Brooks est l'auteur du chapitre sur la *Vie littéraire* dans le manifeste des Trente. C'est un des critiques américains actuels les mieux avertis.

*Eden*. Eden commence en surhomme. Il se rue à coup de paradoxes sur les idoles de la tribu. Les préjugés qu'il attaque se vengent en le laissant mourir de faim. Eden tient à vivre. Il veut la fortune, un yacht et des voyages. Il brûlera pour cela ce qu'il adorait. Il flatte la foule et le voilà riche, pour mourir désenchanté devant l'île de ses rêves que la réalité lui gâte. Eden a perdu la foi comme le fit d'ailleurs Jack London lui-même. Le gain a tué le génie<sup>(\*)</sup>. Upton Sinclair nous a narré dans *le Journal d'Arthur Sterling* un désastre analogue. Sinclair est un controversiste fougueux. L'auteur de *Manassas*, chef-d'œuvre du roman historique américain, use son talent dans les négations. On ne reconnaît plus l'auteur de *la Jungle* dans *le Jeton de cuivre* qui dénonce le journalisme sensationnel, dans *les Profils de la religion* qui fouaillent l'hypocrisie des églises, non plus que dans ce *Pas de l'Oie* qui traîne méthodiquement au pilori les universités américaines. Les romans d'autrefois sont devenus de purs libelles. La lutte sociale a neutralisé, sinon complètement éliminé, l'art d'Upton Sinclair. Il faut bien détruire pour reconstruire. L'artiste s'efface devant le militant.

Si l'optimisme traditionnel outre-mer n'était pas mis en question par les critiques, il ne résisterait guère à la lecture des journaux. Il faut les instincts sportifs et la belle santé d'un peuple pour survivre à l'avalanche de crimes et de scandales colportés à qui mieux mieux, en titres sensationnels, et sur papier multicolore, plusieurs fois la journée, dans les villes américaines. Crimes passionnels, sadisme, excentricités ou luxures inédites, ban-

---

(\*) Le côté utilitaire et la tragédie de l'existence de Jack London apparaîtront tout au long dans les Mémoires publiés par Mme Charmian, London, *The Book of Jack London*, 2 vol. in-8 New-York, The Century Co. 1921.

ditisme, il y a dans les suppléments illustrés des journaux de M. Hearst en particulier de quoi défrayer plusieurs Eugène Sue ou Paul de Cock <sup>(1)</sup>. Ailleurs la luxure et le crime ont leurs spécialistes. Ici ils encombrant et élaboussent les feuilles publiques. C'est une véritable hystérie. Le fauteur de scandale, le *muck-racker* ne respecte rien. Le puritanisme semble s'arrêter impuissant au seuil de ces feuilles où la bacchanale mène son train, où d'innombrables ménades en quête de *self-expression* projettent leur nudité vers le ciel dans toutes les poses de la plastique. On se demande comment ces gens frénétiques peuvent conserver leur belle humeur dans ce débordement de folie. Comprimé, ligoté par les contraintes sociales, l'individu prend sa revanche comme il peut. Il n'est pas vicieux mais il a des émotions qu'il veut qu'on fouette. Il est avide de surexcitation. La *libido* étouffée s'assouvit dans ces excentricités. Freud est à la mode aux États-Unis <sup>(2)</sup>. Sa théorie des instincts comprimés et des névroses qu'ils engendrent donne une explication fort plausible des formes que prend le malaise intellectuel et social outre-mer. Ce sont bien des livres freudiens que consacrent à la civilisation et à la société américaines des écrivains comme Mrs. Wharton, Edgar Lee Masters, Robert Frost, Sinclair Lewis et Théodore Dreiser, pour choisir quelques noms illustres parmi beaucoup. L'œuvre d'Edith Wharton est familière au lecteur français. Elle concilie de hautes visées d'art avec une impartialité, une objectivité parfaites, avec le génie intuitif et un don d'analyse implacable. Dans *Ethan Frome*, dans *l'Élé*, romans selon la formule réaliste

(1) Une réaction contre la presse « jaune » et sans conscience semble se dessiner chez les intellectuels. Cf. *The Brass Check* (le Jeton de Cuivre) par Upton SINCLAIR mentionné plus haut.

(2) *Civilization in the U. S.* chap. *Nerves* (les Nerfs).

française, Mrs. Wharton démasque la duplicité puritaine qui oppose la moralité de surface aux désirs profonds de l'individu. Experte à explorer la sensibilité féminine, elle nous dit les drames des mal mariés. Elle insiste sur les rapports anormaux des sexes, sur l'inadaptation foncière qui dresse l'un contre l'autre l'homme et la femme comme de véritables ennemis. (Voyez en particulier *Chez les Heureux du Monde*, *l'Écueil*, *les Reflets de la Lune*, *la Coutume du Pays* et tout particulièrement *l'Age de l'Innocence*)<sup>(1)</sup>. La collectivité demande à l'individu le sacrifice du meilleur de lui-même. De là ces ostracismes volontaires, ces divorces, ces morts violentes, ces faillites sentimentales, ces catastrophes et ces anomalies qu'exploite la plume experte du romancier. Telle est la rançon de l'optimisme américain. Dans *l'Anthologie de la Rivière Spoon* le poète Edgar Lee Masters déchiffre les inscriptions funéraires. Il ressuscite les vies manquées, les désirs atrophiés. Dans sa vallée de Josaphat en miniature il cite les morts à son tribunal et se fait l'avocat du diable. « Bon citoyen, bon époux, bon père », dit l'épithaphe. Masters fait comparaître le mort qui cette fois paraît sans masque. La pierre qui pèse sur ces ombres est un symbole des fatalités et des hypocrisies qui oppriment les vivants. Dans une pénombre entre la vie et la mort, Robert Frost à son tour évoque des âmes dolentes<sup>(2)</sup>. Avec une simplicité pathétique il analyse les agonies sentimentales. Hallucination, *libido*, démon de midi et *acedia*, il venge de nostalgiques existences desséchées dans le germe par l'isolement physique et moral.

Théodore Dreiser est le plus implacable de ces témoins. Dans *le Financier*, *le Titan*, *le Génie* et une demi-dou-

(1) Voir sur Mrs. Wharton nos « *Mystiques et Réalistes anglo-saxons* ».

(2) Dans *Au Nord de Boston (North of Boston)*, *l'Intervalle de la Montagne (Mountain interval)*, *Le vouloir d'un jeune homme (A Boy's will)*.

zaine d'ouvrages vrais jusqu'au cynisme, avec un luxe de détails inouï et une lourde âpreté non moins grande que son indifférence à l'art, Dreiser nous conte les efforts de surhommes, qui sont de pauvres hommes, pour assouvir leur énergie. Ils luttent et s'usent dans une société puritaine et utilitaire à chasser les plus élémentaires bonheurs. *Le Génie* de Dreiser, comme le *Martin Eden* de Jack London, sombre dans la paralysie générale et la faillite sentimentale. Épopée digne d'un Zola sur les impuissantes luxures, le *Génie* est un essai catastrophique de Don Juanisme américain. *Génie* symbolique et semi-autobiographique, il dit le martyre d'un homme pour arriver à ses fins. Dans plusieurs livres de « confessions » Dreiser nous a confié des déboires analogues, et fait, lui aussi, le bilan de sa faillite (1).

Henry Adams s'est rencontré pour esquisser une philosophie du pessimisme américain (2). Le livre de son *Éducation* reste le témoignage à charge le plus grave contre le puritanisme utilitaire. De sa banqueroute spirituelle Adams se fait ironiquement une arme contre ses contemporains. Il met sa faillite personnelle au compte de ses ascendants. C'est un émigré à l'intérieur et un déraciné authentique. Il présente le cas pathétique et paradoxal d'un Américain de « sang bleu » et de *pedigree* historique que l'Amérique refuse de s'assimiler, elle qui s'approprie tant de millions d'émigrants. Politique, philosophie, religion, la dynastie des Adams a tout essayé, tout manqué. Henry se retourne contre ses maîtres. Il attaque dans le Darwinisme les fondations spirituelles de notre moder-

(1) Le fameux procès de *Madame Bovary* a eu son pendant outre-mer dans le procès du *Génie* de Dreiser, procès perdu par son auteur. La plaidoirie devant la Cour Suprême des États-Unis auquel ce procès donna lieu marque une date importante dans l'histoire du groupement intellectuel américain contemporain.

(2) Sur Henry Adams, Cf. plus haut *Un amateur de décadence*.

nité. Lutte pour la vie, survivance du plus apte, subordination de l'organe à la fonction, confiance aveugle dans l'automatisme évolutif; Adams accepterait tout cela si Darwin lui en donnait des preuves. Mais il cherche en vain des ancêtres au fameux *Pteraspis*, le poisson fossile prototype des vertébrés. *Credo quia absurdum*, en science comme en religion. Adams est trop critique pour s'en tenir au pragmatisme. Il reconstruit dans son livre sur *le Mont Saint-Michel et Chartres* ce qu'il a détruit dans le livre de *l'Education*. Par un bond subit, par une acrobatie géniale, cet Américain moderne enfourche la machine à chevaucher le temps et atterrit, sept cents ans en arrière, sur les tours de Chartres, aux environs de 1200. C'est l'âge de raison de l'humanité. Entre le moyen âge et le modernisme, entre la Vierge et le Dynamo, il choisit la Vierge et regrette le temps où la scolastique opérait le retour du multiple à l'un par une évolution rationnelle de concepts et le libre essor des consciences. Le chapitre sur la Vierge et le Dynamo est un hymne autant qu'une satire. A la femme stérilisée par le puritanisme et la prophylaxie scientifique, Adams oppose la Vierge qui enfanta. Il souhaite à son pays le sort des races heureuses pour lesquelles mysticisme, érotisme et poésie, Astarté et Notre-Dame, se confondent <sup>(1)</sup>.



Depuis une dizaine d'années les livres les plus originaux qui paraissent aux États-Unis sont ainsi des livres de critique et de doute. Le pessimisme américain est déjà suffisamment évolué pour produire des fleurs et des fruits dans les romans actuels de Sinclair Lewis. *Main Street*, et plus récemment *Babbitt*, sont des livres de bon-

(1) Il est curieux de voir H. Adams se rencontrer ici avec l'auteur du *Stupide XIX<sup>e</sup> siècle*, L. Daudet, et nos traditionalistes français.

ne foi et des pièces à conviction sans appel. Il y a du Cervantès pour la verve et du Flaubert pour l'observation dans cette tragi-comédie de l'Américain moderne en révolte contre la société. Les attentats contre le libre arbitre qui se commettent au pays de la liberté sont soigneusement recensés et plaisamment ou pathétiquement contés par Lewis. Statisticien patient, analyste sagace autant qu'heureux animateur, rien ne lui a échappé. Sa petite ville, désormais proverbiale, et sa métropole sont des microcosmes. L'Amérique y tient en raccourci. *Main Street (la Grand'Rue)* est la tragédie des illusions généreuses. Rêves d'art, rêves d'amour, réformes sociales y capitulent devant la sottise. Le surhomme s'éclipse devant l'homme moyen. C'est *Madame Bovary* avec une nouvelle forme de suicide : le renoncement, et l'acceptation de la vie au dénouement. Le procès plaidé par Lewis contre le philistinisme américain n'est pas sans appel. Ses satires ne vont pas sans bonhomie ni gaie science. Entre le milieu social et l'individu désarmé il y a des espérances et des illusions en commun. On le voit dans *Babbitt*, film saisissant de vie et de réalité qui cerne les gestes les plus caractéristiques de l'automate moderne. Babbitt fait faillite comme l'avait fait Henry Adams, mais, nous dit-on, où le père a échoué le fils réussira peut-être. L'Amérique a l'avenir devant elle (1).



Si la guerre n'a pas augmenté le malaise intellectuel et social outre-mer, elle y a du moins déchaîné la critique. Depuis huit ans, les controverses nées de la neutralité d'abord, puis de l'intervention et enfin de l'abstention

(1) Nous ne disons rien de M. Sherwood Anderson et de son œuvre. Le dernier roman de M. ANDERSON, *Many Marriages* est un cauchemar vécu par un sadique dansant nu devant une madone, et qui donne dans cet appa reil des « leçons de choses » à sa propre fille.

américaines, ont produit des résultats comparables à ceux de l'*Affaire* en France. Des groupements nouveaux ont paru en dehors des partis politiques ou contre ces partis. Résignée à suivre à l'aveugle un homme d'action comme Roosevelt, la jeune Amérique s'est mise à discuter un idéologue tel que Wilson. Le pragmatique Roosevelt donnait peu de prise à la critique. On l'acceptait ou on le rejetait en bloc. La politique d'un Wilson au contraire est un foyer naturel de controverses. Il va à l'acte à travers des séries de raisonnements et d'idées. Le transcendentalisme wilsonien — les faits l'ont montré — est un maquis de contradictions. C'est au cours des controverses wilsoniennes pour ou contre la guerre et la paix que le parti intellectuel américain vient de faire son apprentissage. La presse « radicale » a été depuis huit ans, aux États-Unis, une véritable école libre des sciences morales et politiques dans le sens internationaliste et pacifiste. La désintégration géographique et historique du Vieux Monde a eu son pendant outre-mer dans ce qu'on peut appeler la dissociation intellectuelle. L'unanimité — d'ailleurs toujours très aléatoire — des esprits s'est dissoute.

Le bloc national s'est émietté. Grâce au recul de la perspective européenne dans lequel se plaçait le président idéologue, les intellectuels américains s'habituerent à voir les grandes questions nationales dans un éloignement et avec un détachement inconnus jusque-là. Les controverses et les enquêtes datent de cette époque critique entre toutes. Au groupe traditionaliste, qui est d'ailleurs bien loin de désarmer et qui compte des protagonistes de marque <sup>(1)</sup>, s'oppose aujourd'hui une école de

(1) Tels MM. Irving Babbitt l'éminent scholar et critique de Harvard qui dans ses ouvrages, en particulier dans *Masters of French Criticism* et dans son *Rousseau*, fait assez bien figure de Pierre Lasserre américain;

critiques nettement subversifs. A l'américanisme traditionnel se substitue peu à peu chez l'élite un américanisme nouveau. L'hégémonie intellectuelle est en train de passer du camp des autochtones dans celui des émigrants et des assimilés de fraîche date. Nés sur les bords de la Vistule, du Danube, du Volga ou de la Sprée, fidèles du Zohar ou de la harpe d'Erin, l'origine ethnique des nouveaux venus explique la liberté et l'audace de leurs critiques. Ajoutons, pour faire mieux comprendre la confusion des idées, la scission survenue dans le bloc allié, scission grâce à laquelle les propagandistes européens aux États-Unis, une fois la victoire acquise, se mirent à leur tour à cultiver la contradiction aux dépens les uns des autres. La guerre mondiale terminée par le fer et par le feu devait se continuer outre-mer par une mêlée d'idées et d'influences les plus disparates. Non-conformiste et frondeuse, sinon révolutionnaire de tradition, divisée par le mélange des races, l'Amérique depuis l'armistice est une Babel d'opinions contradictoires. Elle a subi le contre-coup de tous les bouleversements européens et laissé dans l'aventure sa stabilité intellectuelle et morale. Le goût des controverses n'a d'égal outre-mer que l'hospitalité offerte à toutes les utopies. Nouveau paradoxe à son actif, ce peuple d'un nationalisme si chatouilleux s'est toujours fait un point d'honneur, à travers l'histoire, de servir de berceau ou de refuge aux révolutions. Il a un talent spécial pour encourager, en leur donnant asile, les principes perturbateurs qu'il extermine ensuite au moyen de croisades coûteuses. C'est ainsi qu'il a longtemps toléré chez lui les fauteurs de la révolution bolcheviste. C'est des

P. E. More, l'auteur des *Shelburne Essays*, de goûts tout classiques, qui suit les traces de Sainte-Beuve; le professeur Stuard P. Sherman qui prend à parti avec verve et à propos les intellectuels dans ses *Americans* (New-York, Scribner 1922). Voir sur les « métèques » sa spirituelle philippique (*ibid.*, *Mr. Mencken and the New Spirit in Letters*).

États-Unis, on l'oublie trop, que sont parties la plupart des révolutions et des guerres civiles européennes. L'Amérique est moins hostile sur ce point aux idées qu'aux personnes. Ses campagnes en faveur de l'hygiène morale et sociale lui font volontiers oublier la défense politique la plus élémentaire. On serait tenté de voir dans certaines expulsions violentes de ces derniers temps, et surtout dans les lois draconiennes nouvellement édictées sur l'émigration, un retour à la prudence. Mais l'immigration des idées ne s'arrête pas à coups de décrets et ne se laisse pas facilement interner dans les lazarets d'Ellis Island. En fait, depuis l'armistice, la vague russe, allemande, irlandaise, déferle. L'Amérique qui pense n'a plus les illusions et les vénérationes d'autrefois. Pour propager et défendre leurs doctrines les intellectuels ont une presse, des maisons d'édition, des instituts<sup>(1)</sup>. Les universités qu'ils boudeent ou critiquent leur sont cependant largement ouvertes. Il en sort nombre de mécontents. Les traditions américaines sont en danger. Anglaise et française très largement jusqu'à la guerre (sans oublier l'engouement des professeurs pour la spécialisation à l'allemande, qui n'est pas mort), la culture américaine s'oriente vers les peuples nouveaux venus, Russie bolcheviste, Irlande républicaine, sans oublier l'Italie antifasciste de M. Nitti et de l'Hegélien Be-

(1) Les principaux organes du groupe intellectuel et radical sont *The Nation*, *The New Republic*, *The Freeman*, *The Liberator*, etc... L'attitude nettement antifrançaise de ces périodiques n'a pas varié depuis l'armistice. Leurs sympathies russes, allemandes, irlandaises sont avérées. Très lus dans les milieux universitaires, ils se font souvent pardonner leur politique de partisan par d'excellents essais littéraires. Ils ont leur complément naturel dans les revues littéraires d'avant-garde comme *The American Mercury*, *The Dial* où la littérature française reste en grand honneur et qui imite outre-mer notre *Mercure de France* et la *Nouvelle Revue Française*. Le talent littéraire et artistique n'y manque pas. Un des centres les plus importants de propagande radicale est la *Rand School for Social Science* à New-York. Elle a donné l'hospitalité depuis la guerre à nombre d'expulsés et de mis à l'Index.

nedetto Croce<sup>(1)</sup>. Socialistes ou communistes, internationalistes, pacifistes, pro-Russes, pro-Allemands, pro-Anglais (depuis la conférence de Washington et les promesses de remboursement de la dette) et volontiers anti-Français, les intellectuels nous entraînent bien loin de Roosevelt, de Taft, et de Woodrow Wilson. A la politique terre à terre de leurs dirigeants, ils ne marchant pas les sarcasmes. Antinationaliste et antipuritaine la jeune Amérique fait bon marché de ses traditions. Elle dissimule à peine son mépris pour la culture et la littérature ancestrales. La façon dont elle se débarrasse du passé rappelle la fougue futuriste italienne, les manifestes de Marinetti et de Pappini, avec infiniment plus d'amertume. Du passé littéraire elle sauve Edgar Poe, Whitman et Thoreau, tout en déplorant leur martyre<sup>(2)</sup>. Ni Emerson, ni Mark Twain, ni Henry James, ni Howells ne trouvent grâce à ses yeux. L'un pour tromper les angoisses du temps présent se réfugia dans une cité des nuages; l'autre capitula devant les Philistins; James et Howells boudèrent la vie réelle. En philosophie les intellectuels reprochent à William James et à Royce d'avoir essayé dans le pragmatisme un compromis boiteux entre le sermon sur la montagne et l'évangile des affaires. A John Dewey, force intellectuelle insigne du temps présent, ils

(1) L'esthétique et la philosophie de Croce ont été répandues outre-mer par les soins particuliers de l'éminent scholar M. Spingarn dans son livre *Creative Criticism* et par des *missi dominici* spécialement détachés par le gouvernement italien dans les universités américaines, tel M. Rafaello Piccoli (*Benedetto Croce*, New-York, Harcourt-Brace, 1922). Dans le manifeste des Trente M. Spingarn signe l'enquête sur les *Scholars et les Critiques* et M. Piccoli l'essai sur la *Civilisation américaine vue par un Italien*. (Les Trente n'ont pas jugé à propos de faire figurer de Français sur leur liste. Nous croient-ils totalement incapables d'impartialité et de détachement?)

Pour ce qui concerne M. Nitti, la France n'a pas connu de critique plus malveillant que lui depuis l'armistice. Il fournit d'éditoriaux antifrançais la plupart des grands journaux américains.

(2) Voir sur ces martyrs le livre de M. Waldo FRANK, *Noire Amérique* (aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*).

en veulent de substituer la sociologie et la pédagogie à la recherche intellectuelle désintéressée. Ils ne voient dans le nouveau réalisme des jeunes philosophes qu'un retour à l'utilitarisme sans horizon <sup>(1)</sup>. Les universités, selon eux, sont inféodées à la finance capitaliste et rivées au passé. Ils dénoncent la timidité intellectuelle des professeurs. Ils n'attendent aucun progrès de l'automatisme pédagogique et de la commercialisation des méthodes <sup>(2)</sup>. Ils dénoncent la spécialisation à outrance. Science, critique, philosophie, littérature et art s'orientent vers les résultats immédiats, les profits et les gains tangibles. Limitée au domaine des contingences et des éventualités pratiques et matérielles, l'activité intellectuelle est une annexe de la mécanique et du calcul. L'automatisme domine dans le champ de la pensée comme dans celui de l'action. Force est bien de subvenir aux besoins matériels d'un peuple de cent millions d'individus. Emporté par les fatalités économiques dans une arythmie sans arrêt, il faut pour un tel peuple que le royaume de Dieu soit de ce monde. De là les efforts pathétiques tentés au cours de son histoire pour intégrer, comme dirait le philosophe, l'absolu dans la relativité. Pas de science, pas d'art, pas de philosophie sans véritable idéalisme, déclarent les intellectuels. Il manque à l'Amérique un fonds d'idées générales et de dispositions unanimes en dehors des fins profitables, une mise en commun, une circulation coutumière de postulats et d'aspirations désintéressés. La lutte pour la vie, la conquête d'un continent plus vaste que l'Europe ont imposé au peuple américain des directrices et des normes purement actives. Pour mieux libérer l'acte et assurer le déploiement de la volonté, le puritain et le pionnier se sont entendus afin d'endiguer les énergies

<sup>(1)</sup> *Civilization in the U. S.; Philosophy.*

<sup>(2)</sup> *Ibid., Education, School and College Life, Science.*

individuelles. Pour exploiter à plein rendement un coin de l'âme ils en ont paralysé la meilleure part. Le rythme est donné et l'évolution continue. Le pionnier et le puritain imposent aujourd'hui leur étroite discipline, et leur non moins étroit idéal, à cent millions d'êtres humains. Résultat : l'Amérique est de tous les peuples au monde le seul à n'avoir à peu près ni folk-lore, ni musique, ni styles artistiques, ni théâtres, ni pensée. Ce qui lui manque pour avoir des artistes et des penseurs, c'est ce qui manqua à Emerson, à Mark Twain, à James, à Royce, à Whistler ou à Mac Dowell pour devenir ce qu'ils auraient pu être en Europe : une atmosphère propagatrice d'émotions désintéressées. L'Amérique pratique et puritaine, couverte et comme hérissée d'institutions de défense sociale et morale, n'a que des façades d'académies, de conservatoires, de cathédrales et de musées. Elle n'a pas d'écoles artistiques et littéraires. Le pays de l'individualisme souffre mal la véritable originalité.



L'enquête des Trente trace un tableau pathétique du développement de l'individualité outre-mer<sup>(1)</sup>. Très libre dans l'enceinte de la famille indifférente à ses actes, peu gourmandé à l'école, l'Américain n'en subit pas moins de bonne heure la pression morale du milieu. Il vit dans un monde de conventions d'ailleurs librement et joyeusement acceptées. Dès l'école les réglementations et les contraintes le guettent. Il faut être d'un club, d'une association sportive, religieuse ou civique, arborer des insignes et des couleurs. Le jeune Américain n'a pas le temps de s'appartenir. Il ignore la solitude et ces en-

(<sup>1</sup>) *Ibid.*, Articles cités et *The Small Town (La Petite Ville)*, *the Family*.

fances parfois douloureuses, mais fécondes, dont Chateaubriand, Loti ou Anatole France nous ont laissé le récit, et comme en ont connu jadis en Amérique Jonathan Edwards, Franklin, Emerson. La force qui s'impose à lui est une sorte de contagion collective et anonyme. Elle détend les efforts que l'individu serait enclin à faire pour éviter l'aliénation de soi. Elle lui ôte sa liberté sans violence. Le régime américain de l'association est comme l'État de Rousseau. L'individu y fait abandon et cession de son libre arbitre dans la mesure même où ses semblables le suivent dans le renoncement. Dans les limites de leur esclavage volontaire tous gardent l'illusion de la liberté. Le mot d'ordre est la conformité collective. Il faut ressembler à tout le monde, penser, sentir et agir en commun. C'est ce que l'Américain apprend au cours d'innombrables rites, cérémonies et parades où bénévolement sa personnalité se plie au rythme collectif. Plus que personne l'Américain vit de la vie unanime. Les sports tant vantés suivent le même système <sup>(1)</sup>. C'est une façon de s'enthousiasmer et de se surexciter en commun. Ni à l'Université ni dans la vie, l'Américain ne joue guère, mais il va voir jouer. Il applique aux sports le système représentatif. Soixante mille personnes assistent à un match de foot-ball ou de base-ball où figurent cinquante acteurs. (Ils ne sont que deux dans un match de boxe.) Sur dix mille étudiants d'une grande université une centaine tout au plus sont mobilisés pour le sport. Les autres regardent. Ceux qui constituent les équipes universitaires sacrifient leurs études au bon renom sportif de l'institution. L'esprit des sports tend à s'éclipser devant celui des affaires. Les amateurs se comportent comme des professionnels. On exploite les champions comme des

---

(1) *Ibid.*, *Sport and Play*.

chevaux de course. En fait l'Américain de la vie « intense » est un mécanicien expert qui, pour s'épargner des efforts et gagner du temps, sait inventer des machines perfectionnées : fauteuil à bascule, automobile, ascenseur, machine à écrire ou à compter, phonographe, dictaphone, téléphone... qui le dispensent de gestes fatigants. Qu'attendre d'un être surmené et essoufflé qui rentre le soir chez lui après avoir fait ou reçu cent visites, qui a parié, spéculé, consulté, débattu, marchandé, dicté, reçu des reporters, des agents électoraux, des représentants de commerce ou de sociétés charitables; et que son auto ramène dans des rues trépidantes de mouvement où les enseignes lumineuses transmettent à la nuit les agitations de la journée. L'eau froide, le phonographe ou le piano mécanique le détendent. Il repart pour aller au théâtre ou au cinéma, à moins qu'il ne préfère continuer à son club les palabres. Qu'un tel être soit peu porté par la nécessité des choses à s'occuper personnellement de ses intérêts spirituels ou de ceux de ses enfants, on le conçoit facilement. Il s'en remet pour cela aux innombrables associations politiques, philanthropiques ou religieuses qui, en lui imposant leur idéal et leur programme, lui épargnent la difficulté de la réflexion et du choix. La collectivité ne laisse jamais seul l'Américain. Il faut appartenir à un club, à une église ou à une loge. Impossible de s'isoler; car le prosélytisme envahit le « home » lui-même. L'Amérique est le pays des « campagnes », des « drives », véritables offensives où la philanthropie et la charité prennent les formes agressives, directes et expéditives des sports. L'Amérique est provinciale<sup>(1)</sup>. D'État à État, de ville à ville, se développe un esprit de clocher spécial, un orgueil de clan qui rend encore plus irré-

(1) *Ibid.*, *The Small Town* (et cf. surtout le roman de Sinclair LEWIS, *Babbitt*).

sistible la tendance au groupement. Il faut faire son devoir de bon citoyen, épouser, préférer, vanter, promouvoir les intérêts et l'honneur de la communauté où l'on réside. Toute une réclame spéciale est inventée pour cela.



Tel est le rythme général et le mode de l'existence outre-mer. Sous ces apparences se dissimule un malaise essentiel. L'Américain n'est adapté à la vie que par un côté de lui-même, et il n'est adapté qu'à un seul aspect de la vie. La tradition du pionnier et du puritain a développé les énergies pratiques aux dépens de la sensibilité. Neurologistes et psychologues nous montrent, en particulier, dans le refoulement des émotions sexuelles l'origine des étranges perversions ou inversions de sentiments; dont les romanciers et poètes américains d'aujourd'hui nous font le tableau (1). Pris par l'action l'homme abandonne la culture intellectuelle et morale aux femmes qui lui imposent leurs goûts. Religion, éducation, littérature et art, voire, et de plus en plus, politique et affaires, la femme est reine et le fait sentir. Par ses associations, ses clubs, ses églises, elle assure sa domination. Soucieuse d'exploiter les activités du mâle en vue de l'avenir de la race et de ses propres avantages, la femme surveille, régente et prohibe. Elle détient en fait un pouvoir supérieur de censure contre lequel il n'y a guère d'appel. Qu'un film, qu'un livre, qu'une revue ou qu'une pièce lui déplaisent, ils sont immédiatement supprimés. Nulle littérature, nul art original ne sauraient vivre sous ce régime.

Les sexes sont mal adaptés outre-mer, ainsi que le montre la multiplicité des divorces et des crimes pas-

(1) *Ibid.*, *Sex*, *The Family*, *Nerves*, et les chapitres *Vie littéraire*, *Musique*, *Art*, *Poésie*, *Théâtre*.

sionnels (1). « Les Américains naissent vieux ». Au point de vue sexuel, comme au point de vue artistique, ils vivent dans une atmosphère méthodiquement stérilisée. (En Amérique, disait Stendhal « la cristallisation est impossible ».) Les Américains n'ont pas de passions. On leur enseigne dès l'enfance à déguiser ou à exploiter pratiquement, pour les rendre inoffensives, leurs émotions. Pour mieux l'utiliser socialement, les mœurs facilitent et hâtent le rapprochement des sexes. Le flirt, l'« engagement » et le mariage se suivent méthodiquement comme les péripéties d'une pièce en trois actes. L'Amérique supprime ces préludes, ces intermèdes et ces fugues de l'amour qui défrayent l'art et la littérature du Vieux Monde. L'utilitarisme américain renforcé par le puritanisme refuse de traiter l'amour comme une chose bonne et belle en soi, comme une matière à poésie ou à musique, encore moins comme une matière à plaisir. On va au plus pressé. On rapproche les sexes et on les unit. L'amour avant le mariage ou en dehors est, officiellement sinon officieusement, inconcevable. La nature humaine ne manque pas de prendre sa revanche. Les irrégularités qui se rencontrent ailleurs en dehors du mariage se retrouvent ici dans l'union légale. On s'essaie, on se prend, on se quitte, on se reprend. Le divorce a été inventé pour faciliter ces échanges. Il est l'unique moyen qu'ont les sexes de connaître en sécurité le plaisir. Les sexes en Amérique existent beaucoup moins qu'ailleurs pour eux-mêmes. Ils sont sacrifiés à la collectivité. Mais

(1) Sur le refoulement des émotions sexuelles, outre les chapitres ci-dessus, voir l'œuvre entière d'Edith Wharton, les livres de Lee Masters, de Frost, de Sherwood Anderson, de Sinclair Lewis et pour les confirmer ou les corriger, les ouvrages techniques d'Havelock Ellis. L'érotisme comprimé est en train de prendre sa revanche dans les romans de Joseph Hergesheimer (*Java Head*, *Linda Condon*, et surtout *Cytherea*) et dans ceux de James Branch Cabell aussi nus sous les allégories que Monna Vanna sous son manteau. (Voir en particulier *Jurgen*, livre interdit).

ils s'ingénient pour la décevoir. L'amour a cessé outremer d'être fécond. Le malthusianisme fait sa réclame au grand jour. Jalouse de ses droits, désireuse d'affirmer et d'étendre sa personnalité, la femme se dérobe à ses fonctions naturelles. Le *birth-control*, le contrôle artificiel des naissances, est au programme des revendications féministes. La campagne inaugurée jadis par Roosevelt contre les unions stériles a échoué<sup>(1)</sup>. Sans l'appoint de l'émigration les États-Unis, comme la France, seraient un pays de population déclinante. L'avenir de la race donnerait les plus graves inquiétudes. Le fait que l'émigrant latin ou slave, sinon japonais, élimine l'Anglo-Saxon est en soi suffisamment troublant.

Du refoulement ou de la suppression des émotions les conséquences sociales sont désastreuses. Ils expliquent le régime de contrainte et d'intolérance morale dans lequel vit l'Américain. Il ignore le libre développement et la culture des instincts heureux, la joie de la vie, les plaisirs de l'art qui n'ont pas besoin de stupéfiants ou d'excitants pour produire cette hédonie et cette ataraxie de bon aloi sans lesquelles l'existence est insupportable<sup>(2)</sup>. Triste et inquiet, suivant la remarque de Tocqueville, l'Américain ne l'est pas de sa nature. Il est plutôt jovial et exubérant<sup>(3)</sup>. La sensibilité comprimée prend sa

(1) En 1919 les naissances accusent un déficit de sept pour cent sur l'année précédente.

(2) La campagne contre la vente des narcotiques bat actuellement son plein en Amérique. Les associations philanthropiques et religieuses s'émeuvent. Les scandales se multiplient. Dans la plupart des cas on relève des relations directes entre la vente clandestine des stupéfiants et la criminalité.

(3) « Fondamentalement le tempérament américain n'est pas un tempérament morbide, puritain et pessimiste de cette sorte. La vie serait intolérable s'il fallait pousser le pessimisme jusqu'à penser cela. Le puritanisme qui nous gouverne aujourd'hui vient des bas-fonds marécageux de la Prusse, d'un pays de brouillard et de brutalité et non d'un pays de joie ». Il s'est compliqué d'hypocrisie, nous dit-on, en passant par la Grande-Bretagne. Il ne saurait être indigène en Amérique. « Nous sommes un pays de

revanche. Elle la prend dans ces sauts d'humeur et de caractère qui, semblables en cela au climat de son pays, portent l'Américain aux extrêmes. De là ces plaisirs violents, contradictoires et mécaniques, ce goût pour l'extravagance et l'excentricité, la furie de la danse et du jazz, le régime catastrophique des extrêmes de température, celui des prohibitions et les formes bizarres de la sociabilité : cortèges grotesques, charlatanisme, franc-maçonnerie, magie. Mais surtout la tentation est grande pour qu'à ce régime de prohibition et de contrainte corresponde un système d'espionnage et de coercition diamétralement opposé à l'esprit d'un peuple libre <sup>(1)</sup>. Les ascètes par compulsion deviennent volontiers méchants. Non contents d'exercer leur cruauté envers eux-mêmes, ils n'ont que trop de penchant à la retourner contre leurs semblables. On voit alors cent millions d'individus se soumettre docilement aux tracasseries d'une véritable inquisition. Sous prétexte de sauvegarder la santé ou la respectabilité des individus, on aliène leur libre arbitre et l'on va jusqu'à supprimer l'*habeas corpus*. L'esprit de prosélytisme ne connaît pas de mesure. Il faut rendre ses semblables vertueux et bons malgré eux. Si la persuasion n'y suffit pas on aura recours à la force. Que le pays qui a inscrit en tête de sa Constitution le droit de chacun au bonheur soit aussi celui des lois somptuaires qui le contrecarrent, cela restera l'étonnement de la postérité.

---

soleil et d'abondance; un pays à l'atmosphère étincelante et électrique. Donnez-nous-en l'occasion et nous n'aimons rien tant que le rire, le jeu et la gaité. A vrai dire notre vitalité déborde; c'est un anachronisme historique que nous soyons aujourd'hui gouvernés par les anémiques, les efféminés et les timides ». Harold STEARNS, *l'Amérique et les Jeunes Intellectuels* (*America and the Young Intellectuals*).

(<sup>1</sup>) Cf. *Civilization in the U. S. Nerves, Sez.*



Le paradoxe du puritanisme américain est d'avoir réussi à imposer à cent millions d'individus, de provenances les plus diverses, les règlements étroits que se donna au xvii<sup>e</sup> siècle le petit groupe d'exilés religieux qui fonda les États-Unis. Une discipline, voire un ascétisme, sont de rigueur dans une armée en marche, dans un convoi ou dans un camp de pionniers. Mais voici que « la frontière » est close et l'expansion géographique achevée. La jeune Amérique se demande pourquoi les contraintes subsistent, et à quoi bon supprimer le Kaiser allemand si le caporalisme moral doit continuer à sévir. Les Américains ont autant et plus que d'autres le goût de la vie et du libre mouvement. Enthousiaste d'action, accueillant, bienveillant et généreux, ce grand peuple cherche la joie et l'assouvissement de ses forces. Si peu esthète qu'il soit, nul ne dépense plus volontiers que lui son argent pour des tableaux, de la musique ou des bibliothèques. Comment goûterait-il les plaisirs de l'art si on assombrit pour lui la joie de vivre? L'idée que les intellectuels américains se font de la culture est diamétralement opposée à celle des utilitaires. Jusqu'ici, étant donné cent millions d'humains, le problème était de mettre à leur portée, au risque de les déformer, le beau, le bien et le vrai. L'élite qui pense prétend aujourd'hui opérer en sens inverse; elle veut élever les masses vers l'idéal, au lieu de l'abaisser vers elles. Trop d'énergie et de bon vouloir se sont usés à ramener la culture aux « standards » et aux préjugés de l'homme moyen. Les Trente qui signent le manifeste sur la Civilisation américaine parlent aujourd'hui franchement d'aristocratie intellectuelle, et de la nécessité de préposer des leaders, des dirigeants, à l'éducation du peuple.

Reste le problème du mouvement. Le dogme de l'évolution attaqué par Henry Adams a dévoyé les aspirations des masses. Il leur présente la nécessité du déplacement comme une condition indispensable du bonheur. Il les a habituées à attendre pour demain, à échéance automatique, un monde meilleur que celui d'aujourd'hui. La philosophie de l'évolution a encouragé la croyance au progrès humanitaire. (Voyez les poèmes de Walt Whitman.) L'Américain, ainsi que le notait Tocqueville, a fini par aimer le mouvement pour lui-même sans se soucier de sa direction. De là cette surexcitation, cette fièvre américaine, cette «restlessness» bien connues, si différentes de l'ataraxie épicurienne et du nirvana bouddhiste. Rien d'étonnant si, usés par la trépidation ambiante et menacés par les névroses, les Américains demandent l'oubli et le repos aux innombrables mages, swamis et théosophes qui les assiègent, ou aux illogismes réconfortants de la soi-disant Science chrétienne (qu'on se rappelle à ce sujet l'enthousiasme outre-mer pour le pseudo-mysticisme de Maeterlinck, pour l'ataraxie de Tagore et récemment pour l'auto-suggestion de M. Coué<sup>(1)</sup>). Les intellectuels américains souhaitent le retour à un rythme plus modéré, à un équilibre entre la vie active et contemplative. Pourrait-on, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures, arrêter l'évolution frénétique? Pour un jour les trains, les ascenseurs, les automobiles chôment. On cesse de vendre et d'acheter. On ne boxe plus, on ne danse plus. On ne lance plus le foot-ball ou la pelote. Les

(1) L'invasion des mages date de loin aux États-Unis. Elle remonte au transcendantalisme des années 40. Emerson, Thoreau et leurs disciples ou imitateurs, avaient absorbé une forte dose d'orientalisme. L'élément bouddhique entre pour beaucoup dans le fatalisme optimiste d'Emerson. Depuis, c'est un véritable déluge. La profession de théosophe est des plus lucratives en Amérique; de nombreux Orientaux ou soi-disant tels la pratiquent.

bourses, les banques font grève. Téléphones, mégaphones, phonographes, machines à écrire ou à compter font silence. On n'invente plus, on n'exploite plus, on ne surfait plus. La publicité et la réclame de jour et de nuit sont interdites. Les gerbes, les roues, les automates lumineux s'éteignent sur les buildings. Puis la marche reprend sur une cadence réduite. Il y a des statues et des fleurs le long des rues, des siestes dans les parcs, des reposoirs, des conversations, des poèmes... Rêve chimérique (1). En attendant la jeune Amérique est inquiète. Elle sent qu'elle s'agite dans un désert. Il en est qui s'exilent, d'autres qui se réfugient dans la tour d'ivoire, d'autres qui parlent de révolution sans beaucoup y croire. Le plus grand nombre critique, discute ou cultive l'ironie (2). Décadence, malaise? La jeune Amérique aurait grand tort de désespérer. La tâche qui s'impose à elle est formidable, mais on ne saurait vivre à reculons. Une civilisation change difficilement de rythme. Tant de talent, d'élan et de franchise sont des gages d'avenir. L'Amérique est vaste et elle a le temps devant elle. Le problème à résoudre est grave, c'est celui du nombre, de la quantité contre la qualité, de l'automatisme contre l'élan créa-

(1) Cette anticipation n'est qu'à moitié utopique. Voir dans les revues et les journaux américains les projets continuels d'embellissement des cités. Rarement mis à exécution, excepté dans les grandes métropoles, ces rêves n'en trahissent pas moins des aspirations secrètes et un véritable désir de beauté. Faute d'embellissements artistiques, la publicité par la parole, l'écrit et surtout l'image, flatte l'imagination des Américains en construisant de toutes pièces un monde idéal, une sorte de paradis de la réclame d'où sont exclus soigneusement toutes les trivialités et les inconvénients du milieu où ils vivent d'ordinaire. Cf. *Civilization in the U. S. : Advertising*.

(2) C'est le cas de M. H. Mencken, l'auteur très suivi des *Livres et Préfaces, Préjugés* (3 séries). Humoriste, philosophe, critique, Mencken est un mélange de Jules Vallès, de Louis Veuillot, et de Léon Bloy. Il attaque le puritanisme et les institutions démocratiques avec la verve d'un Swift. Nietzsche et aristocrate convaincu, il décoche, dans sa revue *The Smart Set*, des flèches malignement acérées qui tombent, avec une ironie indifférence, à la fois dans le camp des conservateurs et dans celui des radicaux.

teur. L'Amérique est victime de ses instincts utilitaires. Que ne relâche-t-elle une partie des énergies que dévore sa machine à gagner de l'argent? Que ne licencie-t-elle, pour les rendre aux besognes heureuses et harmonieuses de la vie; cette armée immobilisée dans les tranchées des affaires, et qui tire à soi le sang et la sève de la nation? Prise d'un rythme ralenti elle pourrait réduire ses services sociaux au profit de la pensée pure, de la littérature et de l'art. Pourquoi perdre tant d'énergie à vendre et acheter l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le blé, le sucre, avant même qu'ils aient été découverts ou manufacturés? Pourquoi encombrer les marchés mondiaux de surproductions dangereuses? Pourquoi inciter par une réclame sans conscience à des consommations factices?

Tels sont les problèmes d'après-guerre que les États-Unis discutent. Ils sont loin, on le voit, de partager la paix intégrale que le Vieux Monde leur envie. L'Amérique est au labour et à la peine. Elle aussi traverse une crise. Il faut qu'elle songe à sa reconstruction. Elle cherche un idéal nouveau, un nouveau *modus vivendi*. L'Amérique vit de transactions et d'échanges. A qui s'adressera-t-elle pour se refaire? La France au milieu de ses difficultés est toujours, en esprit, le pays de la vie heureuse. La vague bolcheviste passera comme la fumée et le vent. Faute d'ampleur la France est riche en mesure. La nation « impérialiste » des journaux de M. Hearst est le pays de la paix. Élan et repos chez nous s'harmonisent. Pour restaurer l'individualisme la France peut venir en aide à l'Amérique <sup>(1)</sup> :

---

(1) Nous empruntons l'extrait suivant au livre de M. Harold STEARNS, *America and the Young Intellectuals* (New-York, Doran Co, 1921). C'est l'exposé le plus vivant et le plus complet des revendications des « jeunes ». C'est M. Stearns, publiciste de grand talent, qui a préfacé et inspiré le manifeste des Trente.

Le haut développement de l'individualisme est un corrélatif inévitable du haut développement des impulsions créatrices et artistiques. Trouvez une nation affligée d'uniformité et de « standardisation » et vous trouverez une nation dans laquelle l'intérêt esthétique est vacillant et faible. Les amis de la liberté, les *libertaires* selon le mot français, font fausse route quand ils s'imaginent que la tâche devant eux est d'éliminer la législation restrictive; les lois somptuaires sont un résultat plutôt qu'une cause. Ils trouveront un allié loyal dans l'artiste. Leur véritable sauvegarde contre les empiétements de l'autorité extérieure, c'est le développement des impulsions esthétiques de la nation.

Considérez la France par exemple. Les Français ont bien des défauts, mais ils n'ont pas celui de ne pas respecter l'individu, son esprit et sa personnalité. Nulle part dans le monde occidental l'individu ne peut penser dans une atmosphère plus libre et plus affranchissante. Être « différent » (en France) ne veut pas dire être excommunié; en fait on y est respecté et jugé sur la qualité essentielle de cette « différence ». Cette même qualité si finement française du désintéressement, qui trouve toujours sa meilleure preuve dans le véritable artiste, s'étend au domaine intellectuel. On ne vous trouve pas excentrique en France si vous avez une mentalité bien à vous. La façon originale de voir les choses, de les sentir et de les juger, y est considérée comme une prérogative personnelle aussi légitime que celle de choisir une forme spéciale de chapeau. Ce respect fondamental pour l'individualité est accompagné d'un intérêt profond et constant pour la forme et la beauté. Ce n'est pas un accident si le pays dans lequel la personnalité humaine peut fonctionner le plus librement demeure, malgré ses chimères politiques et son malaise économique, le pays qui fixe encore l'idéal du goût civilisé.

Si vous rencontrez dans les rues de Paris un provincial, et si vous lui demandez de quelle partie de la France il arrive, il ne dira pas « de tel ou tel département », mais toujours « de telle ou telle province, Champagne, Bretagne, Languedoc, Alsace ». En d'autres mots il refuse de se regarder comme le produit d'une division politique artificielle. Il tient à la dignité humaine qu'il y a de rester l'habitant d'une ancienne province possédant son dialecte, ses traditions et sa façon particulière de considérer la vie. Cette résistance obstinée à toutes les forces modernes

tendant à la centralisation et à l'uniformité a puissamment contribué à produire non seulement la littérature et l'art français, mais le profond respect du Français pour la personnalité. Les observateurs d'aujourd'hui s'entendent à reconnaître que, bien que Paris soit une capitale nationale comme ne l'est peut-être nulle autre cité, il existe une tendance marquée pour échapper à la prédominance de Paris, politique et culturelle. Au fond du cœur de chaque Français se trouve un incurable mépris pour l'autorité centrale. Dans la France d'aujourd'hui, plus qu'en aucun autre pays « unifié » de l'Occident, la tendance vers la décentralisation est forte et réaliste. Au fond de lui-même le Français comprend qu'il ne saurait y avoir ni art, ni vie personnelle véritables, dans un pays où tout est uniformisé et réglementé. Même dans les limites restreintes de son pays, il voit qu'il doit exister de larges variations de culture, des distinctions sociales et traditionnelles définies. Il faut éviter à tout prix l'uniformité stérile.

Le Français d'aujourd'hui le plus féru de décentralisation et de régionalisme ferait bien des réserves sur ces déclarations d'ailleurs amicales. Il n'en saura pas moins gré au chef de file des trente intellectuels américains d'avoir su définir avec bonheur l'idéal humain de notre pays. Cet idéal est fait de large indépendance, d'un désir profond de concilier, dans un équilibre harmonieux, l'un et le multiple, la qualité et la quantité, l'individuel et l'universel, la grande patrie et la petite, de même qu'en littérature et en art les vastes pensées et les patientes et exactes réalisations. Telle est bien la mesure classique de la France. L'individualisme conscient et volontiers frondeur, tantôt large et généreux, tantôt mesquin et étroit, explique les grandes périodes de notre histoire. C'est à cet individualisme, à cette *self-reliance* tant prônée par Emerson, que nous devons la liberté de nos mœurs, notre tolérance, notre sérénité et le fini de notre travail. La jeune Amérique souffre d'un excès de « vie intense ». C'est la rançon de sa prospérité matérielle.

Nous avons nos difficultés pratiques. Elle a son malaise intellectuel et social. Pourquoi ne pas chercher en commun la solution de nos problèmes réciproques, selon le sens d'une ancienne amitié libérée enfin de toute sentimentalité, de toute flatterie et orientée nettement vers un nouvel avenir ?



## TABLE DES MATIÈRES

---

|   |     |
|---|-----|
| AVANT-PROPOS .....  | 9   |
| I. — Emerson et Nietzsche .....   | 17  |
| II. — Un précurseur français du pragmatisme : Emerson<br>et Achille Murat ..... | 51  |
| III. — Emerson et l'esthétique du paysage .....                                 | 65  |
| IV. — Un intermédiaire français entre Swedenborg et<br>Emerson .....            | 95  |
| V. — Henri David Thoreau .....  | 107 |
| VI. — Une romantique d'outre-mer : Margaret Fuller<br>Ossoli .....              | 129 |
| VII. — William et Henry James d'après leur corres-<br>pondance .....            | 149 |
| VIII. — William Vaughan Moody .....   | 173 |
| IX. — Une forme religieuse de l'optimisme aux États-<br>Unis .....              | 187 |
| X. — Un amateur de décadence : Henry Adams .....                                | 201 |
| XI. — Le Malaise intellectuel et social aux États-Unis                          | 217 |

---

# Éditions Bossard

43, rue Madame, PARIS-VI<sup>e</sup>

## Extrait du Catalogue

- Eugène de Faye. — *Idéalisme et Réalisme*. Une application aux problèmes d'après-guerre des idées politiques et sociales de Platon et d'Aristote. Un vol. in-8. Prix ..... 7.50
- François Mentré. — *Les Générations sociales*. Un vol. in-8. Prix ..... 15 »
- François Mentré. — *Espèces et Variétés d'intelligences*. — éléments de Noologie. — Un vol. in-8. Prix ..... 12 »
- François d'Hautefeuille. — *Le Privilège de l'Intelligence*. — Un vol. in-8. Prix ..... 15 »
- André Joussain. — *Romanisme et Politique*. — Un vol. in-8. Prix ..... 15 »
- Charles Andler. — **NIETSCHE, SA VIE ET SA PENSÉE :**  
Vol. I. *Les Précurseurs de Nietzsche* (épuisé). Prix ... 45 »  
Vol. II. *La jeunesse de Nietzsche*, (jusqu'à la rupture avec Bayreuth). — Prix ..... 18 »  
Vol. III. *Le Pessimisme esthétique de Nietzsche*. (Sa philosophie à l'époque wagnérienne). Prix ..... 18 »  
Vol. IV. *Nietzsche et le Transformisme intellectualiste*. 18 »
- Pour paraître :**
- Vol. V. *La Maturité de Nietzsche* (jusqu'à sa mort). Prix 18 »  
Vol. VI. *La dernière Philosophie de Nietzsche* (le Renouveau de toutes les Valeurs). Prix ..... 18 »
- Shun Ohsumi. — *Etude sur le développement des Idées religieuses et philosophiques du Japon*. Préface de M. Sylvain Lévi, professeur au Collège de France. Un vol. in-8 (paraîtra en décembre 1924).

**Alfre dEspinass.** — *Descartes et la morale.* — Première partie : Avant le Système; — Vers le Système. Deuxième partie : le Système. (*Etudes sur l'histoire de la philosophie de l'action*). (Pour paraître en octobre 1924).

**La Légende de Nala et Damayanti**, traduite du sanscrit avec une Introduction et des Notes, par *Sylvain Lévi*, professeur au Collège de France, illustrée de 50 bois (hors texte, bandeaux, culs-de-lampe), dessinés et gravés par *Andrée Karpelès*.  
Prix : éd. ord. : 18 fr. — éd. de luxe : 60 fr. — de gr. luxe : 100 fr.

**La Marche à la Lumière (Bodhicaryâvatâra)**, traduite du sanscrit, avec une Introduction et des Notes, par *Louis Finol*, professeur au Collège de France, Directeur de l'Ecole d'Extrême-Orient, illustrée de 28 bois (hors texte, bandeaux, culs-de-lampe), dessinés et gravés par *H. Tirman*.  
Prix : éd. ord. : 28 fr. — éd. de luxe : 100 fr. — de gr. luxe : 175 fr.

**Trois Mystères Tibétains (Tchrimékundan, Djroazanmo, Nansal)**, traduits du tibétain, avec une Introduction et des notes, par *Jacques Bacot*, 300 pages illustrées de 20 gravures sur bois d'après les dessins de *Victor Goloubew*.  
Prix : éd. ord. : 28 fr. — éd. de luxe : 100 fr. — de gr. luxe : 175 fr.

**Contes et Légendes du Bouddhisme Chinois**, traduits par *Edouard Chavannes*, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Introduction de *M. Sylvain Lévi*, professeur au Collège de France, illustrée de 60 bois dessinés et gravés par *Andrée Karpelès*.  
Prix : éd. ord. : 21 fr. — éd. de luxe : 70 fr. — de gr. luxe : 125 fr.

**Cinq Nô (Drames lyriques japonais)**, traduits avec une Introduction et des Notes, par *Noël Peri*, membre de l'Ecole d'Extrême-Orient, illustrés de 35 bois (hors texte, bandeaux, culs-de-lampe) dessinés et gravés par *Jean Buhot*.  
Prix : éd. ord. : 27 fr. — éd. de luxe : 90 fr. — de gr. luxe : 150 fr.

**La Bhagavadgita**, traduite du sanscrit, avec une Introduction et des Notes, par *Emile Senart*, membre de l'Institut, illustrée de 38 bois dessinés et gravés par *H. Tirman*.  
Prix : éd. ord. : 24 fr. — éd. de luxe : 50 fr. — de gr. luxe : 100 fr.

**Voyage du Marchand arabe Sulayman en Inde et en Chine** (rédigé en 851), suivi de **Remarques par Abû Zaïd Hasan** (vers 916), traduits de l'arabe avec une Introduction et un Glossaire par *Gabriel Ferrand*, ministre plénipotentiaire. Illus-

trées de 49 bois dessinés et gravés par Andrée Karpelès.  
Prix : éd. or. : 21 fr. — éd. de luxe : 50 fr. — de gr. luxe : 80 fr.

**Les Questions de Milinda** (Milindapanha), traduites du pâli, avec une Introduction et des Notes, par *Louis Finot*, professeur au Collège de France, Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Illustré de 17 bois et de très nombreux bandeaux dessinés et gravés par Andrée Karpelès.

Prix : éd. or. : 24 fr. — éd. de luxe : 75 fr. — de gr. luxe : 100 fr.

**L'Histoire romanesque d'Udayana, roi de Vatsa**, extraite du *Kathâ-Sariî-Sâgara* de Sômadêva et traduite pour la première fois du sanscrit en français avec une Introduction et des Notes par *Félix Lacroix*, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon. Illustré de 31 bois dessinés et gravés par Jean Buhot.

Prix : éd. ord. : 21 fr. — éd. de luxe : 60 fr. — de gr. luxe : 100 fr.

**Entretiens de Nang-Tantraï**, traduits du siamois, avec une Introduction par *Edouard Lorgeou*, professeur à l'Ecole des Langues orientales. Illustrés de 33 bois dessinés et gravés par A.-F. Cosyns.

Prix : éd. ord. : 24 fr. — éd. de luxe : 75 fr. — de gr. luxe : 100 fr.

**Angkor vu au XIII<sup>e</sup> siècle par un Ambassadeur chinois**. Récit de *Tcheou Takouan* traduit du chinois, avec une Introduction par M. Paul Pelliot, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Illustré de bois dessinés et gravés par H. Tirman. (*Pour paraître prochainement*).

**Chateaubriand**. — *Vie de Rancé*. Introduction et Notes de Julien Benda. Orné d'un portrait d'après Devéria. — Prix: 12 fr.

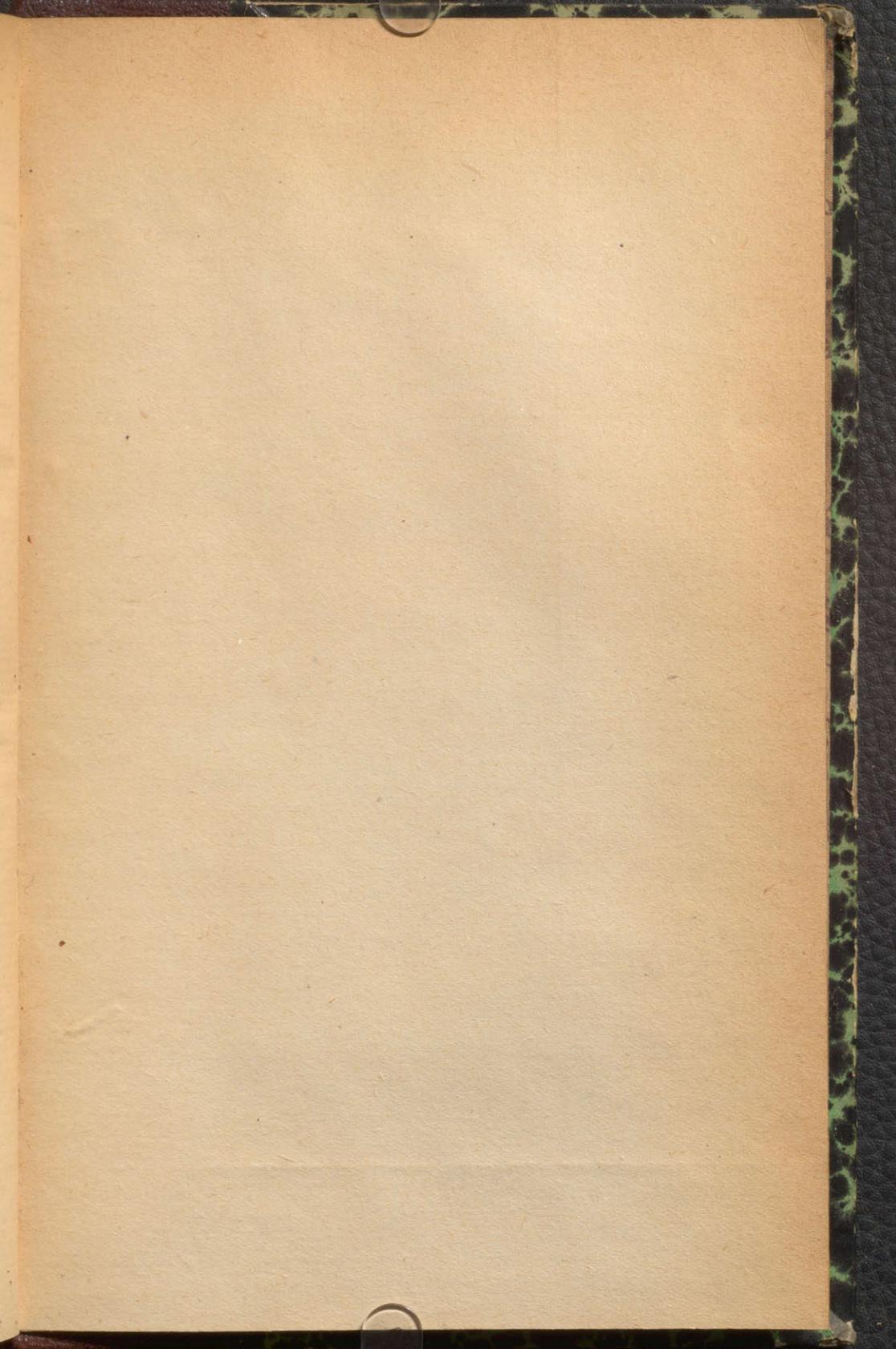
**Bossuet**. — *Lettres sur l'Education du Dauphin* suivies de *Lettres au Maréchal de Bellefonds et au Roi*. Introduction et Notes de E. Levesque. Orné d'un portrait d'après Rigaud. — Prix: 12 fr.

**Fénelon**. — *Ecrits et Lettres Politiques*. Introduction et Notes de Charles Urbain. Orné d'un portrait d'après Vivien. — 12 fr.

**Mme de Maintenon**. — *Lettres à d'Aubigné et à Mme des Ursins*. Introduction et Notes de Gonzague Truc. Orné d'un portrait d'après Mignard. — Prix: 12 fr.

- Calvin.** — *Traité des Reliques suivi de l'Excuse à Messieurs les Nicodémistes.* Introduction et Notes de Albert Autin. Orné d'un portrait d'après l'original de la Bibliothèque de Genève. — Prix : 12 fr.
- Proudhon.** — *Du Principe fédératif et de la Nécessité de reconstituer le parti de la Révolution.* Introduction et Notes de Charles-Brun. Orné d'un portrait d'après Courbet. — Prix : 12 fr.
- Bourdaluoué.** — *Sermons sur l'Impureté, sur la conversion de Madeleine et sur le Retardement de la Pénitence.* Introduction et notes de Gonzague Truc. Orné d'un portrait d'après une estampe du temps. — Prix : 12 fr.
- Diderot.** — *Entretien entre D'Alembert et Diderot. Rêve de d'Alembert* suivi de l'*Entretien avec Mlle de Lespinasse.* Introduction et Notes de Gilbert Maire. Orné d'un portrait d'après le tableau de Fragonard. — Prix : 12 fr.
- Saint-Évremond.** — *Critique littéraire.* Introduction et Notes de Maurice Wilmotte. Orné d'un portrait d'après un original du temps gravé par Edelinck. — Prix : 12 fr.
- Le Prince de Ligne.** — *Coup d'œil sur Belœil et sur une grande partie des Jardins de l'Europe.* Edition nouvelle publiée avec une Introduction et des Notes par le comte Ernest de Ganay. Orné d'un portrait d'après Isabey. — Prix : 12 fr.
- La Mothe Le Vayer.** — *Deux Dialogues faits à l'imitation des Anciens sur l'Opiniâtreté et la Divinité.* Introduction et Notes d'Ernest Tisserand. Orné d'un portrait d'après Nanteuil. — Prix : 12 fr.
- La Boétie.** — *Discours de la Servitude volontaire, suivi du Mémoire (inédit) sur l'Edit de Janvier 1562.* Introduction et Notes de Paul Bonnefon, conservateur à la Bibliothèque de l' Arsenal. Orné d'une vue de la maison de La Boétie, à Sarlat. — Prix : 12 fr.
- Mme du Deffand.** — *Lettres à Voltaire.* Introduction et Notes de Joseph Trabucco. Orné d'un portrait d'après Carmontel. — Prix : 12 fr.
- Malebranche.** — *Traité de l'Amour de Dieu, — en quel sens il doit être désintéressé,* suivi des trois *Lettres au P. Lamy.* Introduction et Notes de Désiré Roustan. Orné d'un portrait de Santerre. — Prix : 12 fr.
- Filleau de la Chaise.** — *Discours sur les Pensées de M. Pascal.* Introduction et Notes de Victor Giraud. Orné d'un portrait de Pascal d'après L.-V. Quesnel. — Prix : 12 fr.

Bordeaux. — Imp. J. BIÈRE, 18, 20, 22, rue du Peugue



Date Due

~~NOV 9 1967~~  
~~NOV 13 1967~~  
NOV 13 1967

NOV 6 1967 PAID  
NOV -50 60X  
NOV 2 1967

APR 9 1968

JUN 28 1968



